Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper Mérimée. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle
ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux
Dessin de couverture de Jean-Claude Forest
(Explosion d'un rocket au départ.)

6e Année — N° 54 Mai 1958
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
La rédaction ne reçoit les auteurs que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 140 *frs; Belgique,* 20 *frs; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.230 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.390 *frs.*)

Brouillage

(*QRM*)

par RICHARD WILSON

Après « Route déserte » (n° 48), *voici une nouvelle histoire de Richard Wilson. Vous y apprendrez comment la Terre entra en contact de la plus imprévue des façons avec la planète Vénus, et ce qui s'ensuivit.*



L'ÉTÉ, jusqu'ici, dans les agences de presse, c'était le calme plat. Les temps ont bien changé et je puis vous assurer qu'on ne manquait pas de nouvelles en cette nuit du 17 juillet 1956. J'avais sur mon bureau de la copie en réserve à laquelle je devais mettre la dernière main et Nancy Corelli, l'opératrice, en avait plein une corbeille, déjà agrémentée de mes rectifications à coups de crayon. Toute cette copie était transmise à Londres aussi vite que pouvait l'écouler le RTS, c'est-à-dire à raison de soixante mots à la minute, pas plus.

Nancy, une svelte et jolie brune, déjà mariée malheureusement, martelait son clavier perforateur, maugréant de temps à autre en italien, quand, de l'autre bout de la pièce, l'opérateur d'arrivée lui cria :

— « Londres dit ZFB, Nancy. ZST à partir du 671. »

Il serait peut-être bon que je définisse quelques termes pour commencer, au cas où le jargon des agences de presse ne vous serait pas familier.

Sachez d'abord qu'une agence de presse est une organisation comme Associated Press, ou United Press, ou Reuter, ou encore, en ce qui nous concerne, World Wide. Un RTS, c'est un *radio-téléscripteur.* A la World Wide, c'est un téléscripteur ordinaire qui transmet les dépêches par fil télégraphique à Press Wireless, Inc. (Prewi en abrégé), laquelle, par le moyen d'un faisceau hertzien transatlantique, réachemine les impulsions sur Londres où elles sont reçues, retraduites en langage clair, sur un téléscripteur.

ZFB signifie *fading persistant* et ZST signifie *passez la bande deux fois* — autrement dit, transmettez tout le texte deux fois de suite. Cette demande est faite lorsque des parasites atmosphériques mutilent la copie. Si l'on passe celle-ci deux fois, il y a des chances pour que les mutilations ne se présentent pas exactement au même endroit et qu'on puisse quand même déchiffrer le texte.

Ce que Londres nous disait donc, ici à New York, c'était que la réception avait été bonne jusqu'au numéro 670, mais que, pour tout ce qui suivait, des répétitions étaient nécessaires pour pouvoir rétablir le texte.

Nancy ramena la bande en arrière d'environ dix dépêches jusqu'à celle portant le numéro 671 et me demanda :

— « Voulez-vous que je continue à en perforer, Sam, ou dois-je attendre d'être rattrapée ? » (1).

Je me nomme Sam Kent et je suis rédacteur de nuit à la World Wide.

— « Laissez liquider ce qui est fait, » répondis-je. « Qui sait, on peut avoir un *snap.* »

AP et UP ont des bulletins ; Reuter et WW ont des snaps. C'est la même chose.

— « Dans ce cas-là, je vais au lavabo pour me repoudrer le nez. »

Pendant l'absence de Nancy, Bart, l'opérateur de la RTS affecté à la réception de Londres, me dit :

— « Ça commence à chahuter chez moi aussi, Sam. »

Il parvint à déchiffrer un message de Londres juste avant que le RTS se mît à ne plus imprimer que des incohérences. Ce message disait :

ZSU DERNIER REÇU 670 CABLEZ SI NECESSAIRE.

ZSU signifie *bande indéchiffrable.* J'en informai Nancy à son retour.

— « Mettez une courroie, » dis-je, « et demandez à Prewi ce que ça donne. »

Une courroie est une longueur de bande perforée dont les extrémités ont été collées bout à bout. Passée dans le transmetteur, cette bande circulaire envoie au correspondant, sans interruption, une série de lignes de ce genre :

QRA QRA DE WFK40 WFK40 VIA PREWI/NY RYRYRYRYRYRYRY
RYRY QRA QRA DE WF40 WF40 VIA PREWI/NY RYRYRYRYRYRYRYRYRY.

Ce sont les indicatifs correspondant à la fréquence radio assignée à WW par la Federal Communications Commission. Quand Londres peut de nouveau le lire, il nous envoie un ZOK. On enlève alors la bande sans fin et l'on recommence à transmettre de la copie.

Nancy raccrocha le téléphone qui nous relie directement à Press Wireless, et me dit :

— « Prewi ne voit pas ce qui cloche. Ils essayent de localiser le dérangement. Y a-t-il quelque chose que vous vouliez faire passer par câble ? »

Je réfléchis. A la WW, nous étions au beau milieu d'une campagne d'économies et il fallait qu'un article sorte bougrement de l'ordinaire pour que soit justifiée sa transmission par câble en cas d'interruption de la voie radio. Le dernier que Londres avait reçu était le 670. C'était l'article sur le refus de Miss Israël de poser aux côtés de Miss Allemagne lors de l'élection de Miss Univers à Long Beach. « Les vieux antagonismes ont soudain repris flamme ce soir... » telle était l'entrée en matière

---

(1) La bande est perforée à l'avance par l'opératrice et la transmission n'a lieu effectivement que lorsqu'on l'insère dans le transmetteur automatique (dont la vitesse peut atteindre dans certains cas jusqu'à 200 mots à la minute).

de notre correspondant spécial sur la côte ouest. Un papier fort bien tourné, ma foi.

Le 671 était une resucée de l'affaire de commencement d'empoisonnement de Clare Boothe Luce par l'arsenic. Ça pouvait attendre.

Le 672, c'était la nouvelle défaite des Dodgers, à Cincinatti cette fois, et la peignée qu'avait flanquée Duke Snider à un spectateur mécontent. Les Anglais s'en fichaient éperdument, mais Londres retransmettait les résultats sur sa liaison radio avec les Bermudes où, pour je ne sais quelle raison, ils sont toqués de baseball. Les Dodgers pouvaient attendre, eux aussi.

Le 673, c'était l'absence d'une piste quelconque dans le kidnapping Weinberger. De l'information négative, malheureusement. Pas d'urgence pour ça non plus.

Le 674, c'était un papier préliminaire sur le petit Mike Sibole, âgé de quatre ans, qui allait perdre l'œil gauche le lendemain dans une opération. Il avait déjà perdu l'œil droit après une intervention tentée pour arrêter un cancer de la rétine. Je câblerais celui-là plus tard si le RTS n'était pas rétabli.

— « Je ne vois rien qui vaille la peine de câbler maintenant, » dis-je à Nancy. Je me remis à reviser de la copie, insérant ou remplaçant méticuleusement des lettres dans les mots américains dont il fallait rendre l'orthographe conforme à l'usage britannique.

Le téléphone de Nancy sonna et Prewi lui dit qu'ils constataient QRM sur notre fréquence, provoqué par une station inconnue, et qu'ils ne disposaient pas d'une autre fréquence pour nous en ce moment. QRM, en code radio, signifie brouillage.

— « Ils s'en occupent, » dit Nancy.

— « Ça gaze. Reposez-vous. »

Elle ouvrit sa revue *La Maison et le Jardin* et je me mis à écrire une suite à un article sur la grève des métallos. La bande sans fin continuait de tourner dans le transmetteur et les lignes ininterrompues de WFK40 s'imprimaient au passage dans le RTS.

Soudain, la bande s'arrêta. Cela arrive quelquefois. Les deux extrémités, mal collées, glissent légèrement et, au lieu de s'engager dans les trous d'entraînement du papier, les petits picots de la molette du transmetteur tombent sur de la bande pleine et tout le mécanisme s'arrête. Nancy posa son magazine et dégagea la bande pour l'examiner.

La bande semblait en bon état et Nancy allait la remettre dans le transmetteur quand le RTS se mit à fonctionner.

— « C'est drôle, » dit Nancy. « On ne transmet rien. »

Un texte s'imprimait sur la feuille de papier du téléscripteur. C'était curieux, en effet, parce que ce circuit-là était spécialisé à la transmission. Le trafic de Londres nous parvenait par les appareils exclusivement récepteurs, desservis par Bart, de l'autre côté de la pièce.

— « Peut-être que Prewi a mis une courroie d'essai, » dis-je. Il leur était possible de le faire, pour vérifier la qualité du circuit.

— « Ce n'est pas une courroie. Regardez. »

Ce n'en était certes pas une. Par la forme, le texte aurait pu passer pour un télégramme de presse, mais quant au sens, qu'on en juge plutôt !

IVST, RARN, 803 YAVI (URP) — MIYALLO NEEN PRAX, FUTUR REGENT DE RARN, EST NE SANS INCOMPATIBILITE AUJOURD'HUI, COMME PREDIT DANS LES ORACLES. L'ALLEGRESSE FUT GENERALE. DURGO HAK PRAX, L'ACTUEL REGENT, A DECLARE : « PARFAIT, MAINTENANT JE PEUX ME PREPARER A ADMINISTRER EN ANCIEN. »

— « *Madonna !* » s'écria Nancy.

— « Urp, » dis-je, regardant par-dessus son épaule. « Qu'est-ce que ça peut bien être que Urp ? »

— « C'est peut-être UP altéré en transmission. Je vais demander à Prewi s'ils n'auraient pas permuté par mégarde nos fils avec ceux de l'United. »

— « L'UP n'utilise pas les services de Press Wireless, » dis-je. « Et puis qu'est-ce que c'est que ce préambule ? L'UP a des correspondants dans les coins les plus inattendus, mais qui a jamais entendu parler d'Ivst et de Rarn ? »

— « Que veut dire 803 Yavi ? »

— « Je n'en ai aucune idée, mais ça se présente là où devrait être la date, juste avant l'indicatif d'agence. Si toutefois c'en est un — Urp. »

— « On dirait que vous avez de l'aérophagie. En tout cas, je vais faire intervenir Prewi. » Elle prit son téléphone.

— « Non, attendez, » fis-je. « En voilà un autre. Voyons ce qu'il dit. »

Il disait ceci :

ESTEDDIS, O.D.K., 803 YAVI (URP) — ESTEDDIS A ECRASE LES VISITEURS BLASHTI 647 A 5 AUJOURD'HUI DANS UN TRILER CHARGE D'INCOMPATIBILITE A GLERE OVAL ET FAIT UN PAS VERS LE TOURNOI DES GRAIADES TERTIAIRES.

— « Urp. » Ce fut Nancy qui le dit cette fois-ci.

— « Et 803 Yavi. Ça correspond à ce qu'on a déjà reçu. Mais où diable perche Esteddis ? »

— « En O.D.K., manifestement. Seraient-ce les initiales d'une province canadienne comme P.E.I. ? »

— « Non. Et le sujet de l'article n'est pas non plus le hockey sur glace. »

— « En voilà un autre. »

Nous le regardâmes s'imprimer. Bart quitta son poste de réception pour venir nous rejoindre, jeta un coup d'œil sur le texte et dit :

— « Bon Dieu ! Qui est-ce qui transmet ça ? »

— « Le RTS est hanté, » dit Nancy. « Nous recevons un correspondant fantôme. »

— « Il y a quelqu'un qui fait des blagues, » dit Bart. « Un farceur à Prewi. »

— « Je ne crois pas. Il ne font pas de blagues comme ça. »

Le dernier texte était le plus court des trois :

BLECH, 803 YAVI (URP) — UNE VAGUE DE REALISATIONS A BALAYE LE MARCHE DES WODIBLES AUJOURD'HUI AVANT QU'UNE INCOMPATIBILITE SOIT DETECTEE ET QU'UNE DECISION DE RETROACTIVITE ANNULE LES PERTES.

— « C'est une information de bourse, » dit Bart. « Ils spéculent sur les wodibles. Mais où se trouve Blech ? »

— « Ah ! c'est ce qu'on se demande, » dit Nancy. « Et qu'est-ce que des wodibles ? Ce n'est pas vous qui nous donnerez la solution. Sam, vous rappelez-vous cet article que nous avons eu de l'Ohio il y a une quinzaine ? Sur l'astronome qui recevait des signaux radio de Vénus ? C'en est peut-être. »

— « Non, » dis-je. « Je crois que Bart a raison. Quelqu'un à Prewi est en train de faire le zouave. Appelez-les. On a de la copie à écouler. »

Elle décrocha le téléphone, mais le reposa aussitôt sur son support tout en regardant le nouveau texte qui s'inscrivait sur l'appareil :

PRIORITE !
LICH, VASZ, 803 YAVI (URP) — J J J J J J J.

— « C'est un snap, » dit Nancy. « Seulement ils l'appellent en priorité. Ça doit être fameusement important... l'opérateur est tellement ému qu'il en a oublié d'appuyer sur la touche d'inversion avant celle de la sonnerie. »

Le signal de sonnerie, au téléscripteur, est porté sur la même touche que le J, mais il faut au préalable provoquer l'inversion en appuyant sur la touche « chiffres ».

— « Quelque chose d'important sur Vénus, hein ? » lui dis-je, sarcastique. « Comme le lever du soleil par exemple ? »

— « Pourquoi pas Vénus ? Lich et Vasz ne sont sûrement pas une ville et une région du Massachusetts. »

Celui qui transmettait, en tout cas, finit par trouver la touche d'inversion et fit sonner notre appareil plusieurs fois avant de poursuivre la transmission de sa dépêche :

... LES USINES MURANDER A ONCH ONT EXPLOSE AUJOURD'HUI DANS UN GRONDEMENT A FAIRE TREMBLER VENUS...

— « Quand je vous disais que c'était Vénus ! » s'écria Nancy.

... SELON LES PREMIERS RAPPORTS ON CRAINDRAIT QUE 43 YERVIS OCCUPES A DES RECHERCHES SECRETES SUR LE LOCHASA AIENT PERI. L'EXPLOSION S'EST PRODUITE SANS AVERTISSEMENT A L'INSTALLATION PREDISPOSEE A L'INCOMPATIBILITE PROCHE DE LICH.

— « Vous voyez ! Vous voyez ! » Nancy se trémoussait sur sa chaise. « C'est Vénus ! Je vous l'avais dit ! »

— « Ou bien quelqu'un doué d'une puissante imagination, » dis-je. « Appelez Prewi au téléphone et voyez qui nous envoie ça. »

— « OK, Sam, éternel sceptique. OK. » Elle parla à un collègue au bout du fil et annonça : « Personne ne transmet. »

— « Mais si, quelqu'un transmet. Dites-leur de surveiller leur récepteur de contrôle. »

Elle parla de nouveau à Prewi, puis dit :

— « Ils n'ont pas de contrôle de passage. »

— « N'est-ce pas magnifique ? Eh bien, voulez-vous les prier d'avoir l'amabilité d'en mettre un, si ce n'est pas trop leur demander ? *Madonna !* »

Nancy ricana et relaya mon message non sans le censurer d'office.

Entre temps, mon ami Urp, l'usurpateur fantôme de notre RTS, en pleine forme, continuait de transmettre, passant de préambule en préambule à en rendre jaloux le plus productif de nos journalistes.

URDI-UM-FEEB 803 YAVI (URP) — LES 44 NOMS D'ORCHANA-TU ONT ETE RECITES AU COURS D'UN SOLENNEL GORTEMIS AUJOURD'HUI PAR 44 YOFS DE KLEMP. 44.000 NOVANTIAS EXEMPTS D'INCOMPATIBILITE SE PRESSAIENT DANS LES OOS REVETUS DE LEURS TRADITIONNELS SKONS.

— « Je viens d'avoir une horrible pensée, » dis-je. « Est-ce que ce fatras est reçu aussi par Londres ? »

— « Je suppose que oui, » dit Nancy. « Si nous le recevons ici, je ne vois pas pourquoi ils ne l'auraient pas aussi. »

— « Bonté divine ! Ils vont penser que nous sommes saouls. »

KRON, 803 YAVI (URP) — UN DISSU TENDANT A LA RECONDUCTION DES CREDITS POUR LA DIFFUSION DE LA CULTURE BILINGUE S'EST HEURTE A L'OPPOSITION DU BLOC DES PARTISANS DES ECONOMIES LORS D'UN DEBAT AU BAS GORB AUJOURD'HUI. SNEEM, JEUNE REPRESENTANT D'ERST, K.V.R., DECLARA QUE LES FRAIS D'ENTRETIEN DU TRADUCTEUR AUTOMATIQUE ETAIENT PROHIBITIFS POUR UN RESULTAT COMPLETEMENT NUL. IL DIT QU'IL ESTIMAIT QUANT A LUI QU'IL ETAIT CHOQUANT D'ETRE SOUMIS A « CETTE BARBARE GUTTURALITE, LA LANGUE ANGLAISE, » CHAQUE FOIS QUE SON DISPOSITIF D'ACCORD DERIVAIT.

SNEEM DIT QU'IL NE MESESTIMAIT PAS L'INTERET CULTUREL DE L'ETUDE DE LA PRINCIPALE LANGUE DE LA SEULE AUTRE PLANETE HABITEE CONNUE DU SYSTEME SOLAIRE, MAIS DEMANDA POURQUOI DE TELLES ETUDES N'ETAIENT PAS RESERVEES AUX SAVANTS AU LIEU D'ETRE INFLIGEES A TOUTE LA POPULATION. LE PRESIDENT DITCHIE L'INTERROMPIT POUR DIRE QU'IL Y AVAIT A CETTE DIFFUSION DES RAISONS DE SECURITE QUE SNEEM ETAIT SUSCEPTIBLE D'IGNORER. SNEEM DEPOSA ALORS UNE RESOLUTION POUR UNE SEANCE A HUIS CLOS.

« MAINTENANT NOUS ALLONS ARRIVER A QUELQUE CHOSE, » COMMENTA SNEEM.

— « Voilà donc pourquoi leur prose est en anglais, » dis-je.

— « Vous devenez moins sceptique, n'est-ce pas ? » dit Nancy. « Un débat financier serré est en cours chez eux, exactement comme chez nous, mais ils appellent leur congrès le Gorb. »

— « J'admets que ces détails familiers donnent un caractère d'authenticité au texte, » dis-je. « Il semble que leur traducteur automatique soit plus puissant qu'ils ne croient. Et les signaux de la Terre doivent être rudement forts s'ils ont pu apprendre l'anglais. »

— « N'oubliez pas cet astronome de l'Ohio. Il a reçu Vénus aussi. »

— « C'est un radio-astronome. Il y a une nuance. Et il n'a reçu que des signaux et non des messages. »

— « Evidemment. Il est probable qu'il n'avait pas de téléscripteur. »

— « Hum, » fis-je. C'était la logique même.

— « Je me demande quelles étaient ces raisons de sécurité avec lesquelles ils ont cloué le bec à Sneem, » dit Nancy, relisant la dépêche de Kron, ville qui devait être la capitale. « Ça ne présage rien de bon. »

— « Ne dramatisons pas trop, Nancy. »

— « Non ? Où faut-il s'arrêter ? »

Derrière nous, un appareil se mit à cliqueter et imprima un câble de Londres :

40248 HORS TRAFIC WFK40 SIGNAUX BONS MAIS QRM CONSIDERABLE D'UNE STATION NON IDENTIFIEE DERNIER REÇU 670 CABLEZ SI NECESSAIRE.

— « Ils la reçoivent aussi, » dit Nancy.

— « Ils reçoivent quelque chose, mais s'ils peuvent le lire, ça les laisse bougrement froids. »

— « Ce n'est jamais que du trafic. Le Second Avènement ne leur causerait pas plus d'émotion. Y a-t-il quelque chose à passer par câble ? »

— « Non, merci. Nous allons patienter encore un moment. Ça ne peut pas durer éternellement. »

— « Vraiment ? Tenez, les revoilà. »

NON DESTINE AUX ETRANGERS !

KRON, 803 YAVI (URP) — LES PREPARATIFS POUR LA NULLIFICATION DE LA MENACE TERRESTRE ONT SUBI UN GRAVE CONTRETEMPS AUJOURD'HUI AVEC L'EXPLOSION DES USINES MURANDER A ONCH. LES ANCIENS ONT DECLARE QUE LA DESTRUCTION DES USINES ET LA PERTE PRESUMEE D'UN STOCK IMPORTANT DE LOCHASA, QUOIQUE GRAVES, ETAIENT UN EVENEMENT MOINS DOULOUREUX QUE LA MORT SIGNALEE DE 43 YERVIS.

LA CONCENTRATION DE YERVIS DEJA TROP RARES EN UN SEUL ATELIER A FAIT L'OBJET DE NOUVELLES CRITIQUES LORS D'UNE SEANCE DU HAUT GORB ET L'ANCIEN BLANG A PROPOSE IMMEDIATEMENT UN DISSU POUR EN LIMITER LE NOMBRE A SIX EN TOUT DANS TOUTE INSTALLATION DANGEREUSE. IL A INSISTE SUR LE FAIT QUE LE PROGRAMME DE NULLIFICATION DE LA TERRE DEMANDAIT

ANNULEZ ! ANNULEZ ! ANNULEZ !

A L'ATTENTION DE TOUS DIFFUSEURS, ANNULEZ DEPECHE DE KRON SUR LES PREPARATIFS DE NULLIFICATION. ANNULEZ OBLIGATOIREMENT.

URP/ESTEDDIS.

La sonnerie accompagnant la demande d'annulation retentit pendant une bonne demi-minute.

— « Oh ! » dit Nancy. « Un employé d'Urp a oublié de manœuvrer le commutateur. Ça va barder dans leur central. »

Je comprenais ce qu'elle voulait dire. La dépêche avait été distinctement précédée de la mention « non destiné aux étrangers » et elle n'aurait jamais dû passer sur la liaison radio. Ce devait être comme la mention d'AP « *non destiné à NYC* » qui signifie que l'AP, ayant pris une information à un journal de New York, bloque le circuit par téléscripteur pour qu'elle n'aille pas aux journaux concurrents.

Sans doute les transmissions radio en anglais de l'URP étaient-elles destinées exclusivement à la consommation intérieure, pour endoctriner les Vénusiens. Il est toujours utile de connaître le langage de son ennemi. La mention « non destiné aux étrangers » n'était probablement rien de plus qu'une précaution ; rien, dans le compte rendu donné par l'URP du débat financier au bas Gorb n'indiquait que les Vénusiens se fussent doutés que leurs messages radio perçaient la couche de nuages de leur planète et parvenaient à la Terre.

Rien n'indiquait non plus que le Vénusien moyen — le Vénusien de la rue, à Kron, ou à Esteddis, ou à Urdi-um-Feeb — bien qu'il ait à subir les barbares gutturalités de l'anglais, ait eu conscience d'une chose telle qu'une menace terrestre ou d'un plan secret d'invasion interplanétaire mis au point par les Jeunes et les Anciens siégeant au Gorb.

Brusquement, j'eus la conviction qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. La chose était trop authentiquement compliquée pour être l'œuvre de quelque mauvais plaisant manipulant un téléscripteur.

Tous ces messages donnaient à penser que les chefs d'une race étrangère étaient décidés à nous tomber dessus parce que nous étions devenus depuis peu une menace.

Il était facile de comprendre pourquoi ils pouvaient se croire menacés — nos expériences atomiques, nos fusées, nos satellites artificiels conduisaient tous à l'exploration de l'espace et avant peu les planètes voisines de la nôtre seraient à portée de notre science pas toujours bienfaisante.

— « Qu'entendent-ils par nullification de la Terre ? » demanda Nancy. « Qu'est-ce que ce lochasa ? »

Je répondis d'un geste, en me passant l'index en travers de la gorge.

— « Vous voulez dire que Vénus va attaquer la Terre ? »

— « C'est une supposition raisonnée, » dis-je. « Je ne sais rien de plus que ce que j'ai lu dans leurs dépêches. Le tout est de savoir ce qu'on va faire. Vous croyez à cette éventualité et j'y crois aussi en fin de compte, mais d'autres y croiraient-ils ? »

— « Le FBI, par exemple ? »

— « Ou le Service Central des renseignements. Dieu sait que ce n'est pas une ridicule vision de soucoupe volante. Nous avons reçu ça par écrit. Et en quadruple exemplaire encore. On ferait bien de conserver les quatre pages du RTS — et aussi le papier carbone. Prewi a-t-il mis un contrôle en circuit maintenant ? Ça ferait un témoin de plus. »

Nancy décrocha son téléphone direct avec Press Wireless et je pris ma détermination. Je fis le numéro de l'opératrice sur mon cadran d'appel et lui demandai de me mettre en communication avec le Service Central des Renseignements.

*
* *

Quatre minutes après que j'eus raccroché, un de leurs hommes faisait son entrée dans notre bureau. Il y avait des années qu'il était employé dans notre immeuble — je reconnus en lui Jonesie, l'un de nos liftiers de nuit à l'esprit le plus éveillé. J'ignore pourquoi il avait été placé là ; à moins que le SRC ne se soit imaginé qu'un immeuble abritant un si grand nombre de services de presse et de correspondants étrangers dût nécessairement abriter aussi un espion.

Jonesie — ce nom d'amitié me paraissait terriblement déplacé maintenant que je voyais opérer — examina la dépêche d'Urp, nous interrogea, Nancy, Bart et moi, en prenant des notes, s'entretint avec Prewi au téléphone, se mit en rapport avec Washington, puis regarda le RTS maintenant silencieux.

— « Cette dépêche de Kron qu'ils ont annulée était-elle la dernière que vous ayez reçue ? » demanda-t-il.

— « Oui, » dit Nancy, encore un peu intimidée par la transformation de Jonesie, humble liftier, en Jones, agent secret. « On dirait qu'ils ont été pris de panique et qu'ils ont manœuvré le commutateur pour couper tout le monde. »

Elle sursauta comme le RTS se mettait en marche.

Les nerfs tendus, nous attendîmes pour savoir ce qu'il allait nous apprendre. Mais tout ce que nous reçûmes fut une série de phrases d'essai :

VOYEZ LE BRICK GEANT QUE J'EXAMINE PRES DU WHARF 1234567890 TRANSMISSION D'ESSAI DE PW.

C'était Press Wireless qui nous passait une courroie.

Bientôt, le téléphone de Nancy sonna et Prewi lui dit qu'elle avait de nouveau Londres par radio.

Elle haussa les épaules et reprit sa vieille bande pour rechercher le numéro 671.

— « Alors, » me demanda-t-elle, « est-ce que je la repasse ? »

Je haussai les épaules à mon tour et me tournai vers Jones. Il eut le même mouvement, mais ajouta d'un ton décidé :

— « Allez-y. Je crois avoir obtenu tout ce que je pouvais espérer ici. »

Nancy engagea la bande perforée dans le transmetteur et du bon vieux texte classique se remit à passer :

NEW YORK, 17 JUILLET (WW) — UN PORTE-PAROLE DES FABRICANTS DE PEINTURE ET UN CHIMISTE D'UN SERVICE GOUVERNEMENTAL ONT EMIS AUJOURD'HUI DES AVIS DIFFERENTS SUR LA QUESTION DE SAVOIR SI L'AMBASSADRICE CLARE BOOTHE LUCE AVAIT PU ETRE EMPOISONNEE PAR SON PETIT DEJEUNER DANS LEQUEL ETAIENT TOMBEES DES PARTICULES D'ARSENIC PROVENANT DE LA PEINTURE DU PLAFOND DE SA CHAMBRE A COUCHER A ROME...

Quelques minutes plus tard, nous recevions un câble de Londres nous disant :

40402 HORS TRAFIC WFK40 QRM DISPARU ZOK ZSO CESSER CABLES.

— « Légèrement blasés, les collègues, » dis-je. « Pas un mot sur Urp. Ni pour nous dire » (ajoutai-je, me tournant vers Jones) « si votre homologue anglais fait une enquête de son côté. »

Jones préféra faire l'imbécile.

— « Je vous demande pardon ? » fit-il.

— « M15, » dis-je. « Le Service de Renseignements britannique. Ils ont dû se saisir de l'affaire eux aussi. »

— « Vous croyez ? » dit-il. Il rassembla ses papiers, nous laissant un des quatre exemplaires des articles d'Urp et me donnant un reçu pour le reste.

Il resta tout aussi réservé avec Nancy quand elle lui demanda si le SCR avait connaissance d'autres communications de Vénus ou si l'on avait déjà eu des renseignements laissant prévoir une invasion interplanétaire.

Il se contenta de sourire et dit :

— « Bonsoir. Merci de m'avoir facilité la tâche. Je ne crois pas que vous me reverrez dans l'ascenseur désormais. » Et il partit.

Les collègues de l'autre brigade arrivèrent pour relever Nancy et Bart. Nancy s'arrêta à la porte en partant prendre son métro.

— « Jonesie — je veux dire Jones — ne nous a pas fait jurer de garder le secret, » dit-elle. « Ça ne vous paraît pas drôle ? »

C'était pourtant vrai ; il ne nous avait fait aucune recommandation.

— « Je crois qu'il a voulu se montrer réaliste, » dis-je. « Et puis, qui nous croirait ? »

— « Vous avez sans doute raison. Je commence à douter moi-même. *Madonna !* Bonne nuit, Sam. »

— « Bonne nuit, Nancy. Faites de beaux rêves. »

*
* *

Charlie Price, le rédacteur du matin, vint me remplacer à une heure. Il avait sa figure maussade des jours où les Dodgers avaient été battus.

— « Pour le baseball, on est à jour, » lui dis-je, évitant d'entrer dans les détails pour ne pas remuer le fer dans la plaie. « Rien en instance, mais vous devriez surveiller la grève des métallos. On pourrait avoir un tuyau sur un règlement. »

— « Radio OK ? » Charlie demandait par là si nous marchions ZOK avec Londres.

— « Oh ! on a eu une interruption par QRM pendant une heure ou deux, mais maintenant c'est rétabli. Une autre station qui émettait sur notre fréquence ; on a reçu sa copie pendant un moment. Prewi a arrangé tout ça. » Je fis un signe de tête entendu.

Je n'avais pas envie de revoir tous les détails de l'histoire avec Charlie.

— « La même chose m'est arrivée il y a deux ans, » dit-il. « Notre appareil s'est mis à imprimer de la copie de France Presse. Je n'en comprenais pas un fichu mot. Tout en français. »

— « Cette fois-ci, ce n'était pas tout à fait pareil, » dis-je. « J'ai laissé une note sous la corbeille pour l'équipe de jour. Vous la verrez. »

Il haussa les épaules.

— « Je verrai ça plus tard. Du moment que la radio est OK. »

— « Elle est OK. Bonne nuit, Charlie. » Je me demandais quelle serait sa réaction en lisant ma note. « Tout est normal, à mon avis. »

*
* *

J'espère que tout est toujours normal.

Cela se passait il y a six mois. Le SCR ne m'a pas donné signe de vie depuis cette nuit-là. Rien non plus de Londres, même dans la correspondance confidentielle de service, tendant à indiquer que le M15 britannique conçoit quelque inquiétude. Je pense qu'on a fait ce qu'il fallait.

N'empêche que je m'intéresse davantage maintenant à notre état de préparation militaire. Je suis un lecteur passionné de tout ce que je peux trouver sur les progrès en matière de projectiles téléguidés et de fusées à haute altitude et je suis un partisan de satellites artificiels plus gros et plus perfectionnés, de préférence hérissés d'armement.

Et quand je rentre chez moi en voiture, dans la nuit, je scrute le ciel très souvent.

Mais évidemment, si vous me posiez la question, je n'avouerais jamais que je regarde s'il n'arrive pas un astronef plein de yervis avec du lochasa en provenance d'Onch.

Madonna !

(*Traduit par Roger Durand.*)



Jours disparus

(*Old haunts*)

par RICHARD MATHESON

Ce nouveau récit de Richard Matheson, un des plus récents qu'il ait écrits, semble, après « Le test » (1), *confirmer une évolution, sinon un tournant, dans la carrière de l'auteur. Matheson fut longtemps le « jeune phénomène », qui se plaisait à éblouir ses lecteurs par des exercices de virtuosité pure, aux savantes perspectives morbides. De ce genre, vous avez pu lire dans notre revue une demi-douzaine d'exemples achevés, dont beaucoup auront marqué une date, depuis le classique* « Journal d'un monstre » (*n°* 25) *jusqu'à* « La robe de soie blanche », *auto-portrait d'une fillette-vampire* (*n°* 40). *Nous avons toujours, à* « Fiction », *prôné l'admiration pour le talent de Matheson. Cela n'empêchait pas celui-ci d'avoir des détracteurs, qui l'accusaient notamment de ramener le thème de ses nouvelles à une jonglerie cérébrale. (« Ce ne sont plus des contes fantastiques, ce sont des rébus », nous écrivait à l'époque un lecteur.) Il est possible, effectivement, que le danger qui le menaçait aurait été de pousser la sophistication jusqu'à un certain point de sclérose.*

Le temps a passé depuis 1950, *date des débuts de Matheson. Ce dernier a aujourd'hui un peu plus de trente ans. Et un mûrissement est perceptible dans son œuvre. Il tend à renoncer désormais à un certain aspect de gratuité intellectuelle, pour donner au récit une densité, une épaisseur plus humaine. Dans* « Le test », *le tour de force technique cédait la place à l'évocation réaliste.* « Jours disparus » *est plus significatif encore, puisque c'est le premier récit de Matheson où le fantastique soit d'ordre purement psychologique. Quelques-uns de ses admirateurs de la première heure regretteront peut-être cette évolution. Pourtant, l'auteur qui a pu écrire une nouvelle de la classe de* « Jours disparus » *reste bien un des plus grands, et d'avoir gagné en profondeur ne fait que le rendre plus remarquable.*



IL avait d'abord pensé coucher pour la nuit à l'Hôtel du Tigre. Mais l'idée lui était venue que son ancienne chambre serait peut-être disponible. Comme c'était la saison des vacances, il y avait une chance pour qu'aucun étudiant n'y logeât. La chose valait la peine d'être tentée. Rien n'aurait pu lui faire plus de plaisir que de dormir dans le lit et la chambre d'autrefois.

La maison n'avait pas changé. Il gravit les marches de ciment qui

(1) « *Fiction* » n° 48.

menaient au porche et sourit en voyant leurs arêtes effritées. C'était les mêmes vieilles marches, toujours aussi peu reluisantes. C'était la même sonnette, à demi détachée du mur, et le même rideau de perles dans l'embrasure de la porte ouverte. Il secoua la tête en se demandant si miss Smith était toujours en vie.

Ce ne fut pas miss Smith qui répondit à son coup de sonnette. Il ressentit un petit choc au cœur en voyant, au lieu de la vieille demoiselle aux pas chancelants, une femme sèche, entre deux âges, venir d'une démarche décidée vers la porte.

— « Oui ? » dit-elle d'une voix rude et inhospitalière.

— « Est-ce que miss Smith est toujours ici ? » demanda-t-il avec l'espoir malgré tout qu'elle allait lui répondre oui.

— « Non, miss Ada est morte depuis des années maintenant. »

Il eut l'impression de recevoir une gifle en plein visage. Un moment frappé de mutisme, il ne put que hocher la tête en réponse aux paroles de la femme, puis il dit enfin :

— « Je vois. Excusez-moi. Je logeais ici du temps où j'étais au collège, vous comprenez, alors j'avais pensé.... »

Ainsi miss Smith était morte.

— « Vous êtes étudiant ? » demanda la femme.

Il se demanda si c'était un compliment ou une injure.

— « Non, non, » répondit-il. « Je me suis juste arrêté ici avant de continuer ma route vers Chicago. Il y a bien des années que j'ai fini mes études. Je me demandais... si quelqu'un habitait la vieille chambre. »

— « La chambre du vestibule, vous voulez dire ? » interrogea la femme en le fixant d'un regard scrutateur.

— « C'est cela, oui. »

— « Elle ne sera plus occupée avant la rentrée, maintenant, » répondit la femme.

— « Est-ce que je pourrais... y jeter un coup d'œil ? »

— « Ma foi, je... »

— « Peut-être pourrais-je y passer la nuit, » ajouta-t-il hâtivement. « Enfin, c'est-à-dire si... »

— « Oh ! dans ce cas c'est parfait. » (La femme devint sur-le-champ plus aimable.) « Si c'est ce que vous désirez. »

— « Je crois, oui, » répondit-il. « Pour moi c'est un peu comme de renouer une vieille connaissance, vous comprenez. »

Il sourit avec un peu de gêne et regretta d'avoir prononcé cette dernière parole.

— « Maintenant pour ce qui est du prix... » continua la femme, plus intéressée par l'argent que par les souvenirs.

— « Ecoutez, » fit-il, pris d'une impulsion subite, « autrefois, je payais vingt dollars par mois. Je vous en offre autant. »

— « Pour une seule nuit ? »

Il se sentit ridicule. Mais il ne pouvait plus reculer maintenant, bien-

qu'il se rendît compte que cette offre était une sottise, dont sa nostalgie du passé était responsable. Aucune chambre ne valait qu'on payât vingt dollars pour y passer la nuit.

Il se ressaisit. Pourquoi chercher des faux-fuyants ? Ce n'était pas payer cher la résurrection des vieux souvenirs. Vingt dollars ne signifiaient rien pour lui. Le passé, lui, signifiait quelque chose.

Il sortit son portefeuille.

— « Pour moi cela vaut cette somme, » déclara-t-il.

Avec des doigts qui tremblaient un peu, il prit les billets dans son portefeuille et les tendit à la femme.

Tout en la suivant le long du hall obscur, il jeta un coup d'œil dans la salle de bains. Cette vision familière lui arracha un sourire. Ce retour dans le passé avait quelque chose de merveilleux. Il ne pouvait s'empêcher d'avoir ce sentiment.

— « Oui, cinq ans déjà que miss Ada est morte, » jeta la femme.

Il cessa de sourire.

La femme lui ouvrit la porte de la chambre. Il aurait voulu rester là un long moment, à regarder à l'intérieur, avant de se permettre d'y pénétrer. Mais la femme attendait à son côté et, pour échapper au ridicule, il entra après avoir pris une profonde inspiration.

Un voyage dans le temps. L'idée traversa son esprit au moment même où il fut de nouveau dans la chambre. Parce que, brusquement, il se sentait projeté en arrière. Il était l'étudiant frais émoulu qui mettait le pied dans cette chambre pour la première fois, sa valise à la main, au seuil d'une aventure nouvelle.

Il resta debout sans parler, en explorant du regard la chambre. Un sentiment de frayeur inexplicable le pénétrait. Il lui semblait que la chambre à elle seule faisait tout revivre. *Tout.* Mary, Norman, Spencer, David, les cours, les concerts, les parties de football, les soirées passées à danser ou à boire de la bière, ou à parler de tous les sujets jusqu'à l'aube. Les souvenirs affluaient en lui au point de le submerger et il se sentit comme écartelé sous leur poids.

— « Il y a de la poussière, mais je nettoierai quand vous irez manger, » déclara la femme. « Je vais vous sortir des draps et des serviettes de toilette. »

Il n'entendit ni ses mots ni ses pas qui s'éloignaient dans le vestibule. Il restait là, envoûté par le passé.

Sans savoir pourquoi, il eut un frisson et regarda soudain autour de lui. Il n'avait rien vu ni entendu. C'était une sensation qui s'insinuait dans son corps et dans son cerveau ; quelque chose comme un injustifiable pressentiment.

Il sursauta au bruit de la porte qui se fermait en claquant.

— « Il y a des courants d'air, » déclara un instant plus tard la femme qui revenait avec les draps destinés à son vieux lit.

*
* *

Il stoppa au feu rouge et en profita pour regarder la Grand'Rue.

Le Drugstore de la Couronne était toujours là, ainsi qu'à côté le magasin de chaussures « Chez Flora ». Ses yeux se portèrent vers l'autre trottoir. Le Bazar Glendale et les Vêtements Barth n'avaient pas bougé non plus.

Il éprouva une sorte de soulagement ; il avait eu peur, il s'en rendait compte, que la ville eût perdu son aspect familier. C'est pourquoi, en tournant l'instant d'après à un croisement, il eut un sentiment de frustration : la librairie de Mrs. Sloane et le Grill-Room de l'Université avaient disparu. La ville dont il se souvenait subsistait intacte en sa mémoire ; toute atteinte à l'image qu'il en gardait était une trahison. C'était comme de rencontrer un ami des jours anciens pour s'apercevoir avec un sursaut de l'amputation d'une de ses jambes.

Néanmoins, il demeurait suffisamment de choses inchangées pour le rasséréner.

Le Théâtre de l'Université, où ses amis et lui se rendaient en soirée le samedi après un rendez-vous sentimental ou bien de longues heures d'études, le Foyer Universitaire, avec au rez-de-chaussée les allées du jeu de boules, au premier étage la piscine, et au sous-sol...

Obéissant à une impulsion, il arrêta sa voiture à l'entrée. Il en descendit et considéra un moment la porte surmontée de la même vieille toile défraîchie par les intempéries. Un sourire joua sur ses lèvres et il entra.

L'escalier obscur lui parut singulièrement déprimant. Il prit appui sur la rampe et, après une hésitation, commença à descendre les marches. Il avait oublié à quel point elles étaient étroites.

Il y avait quelqu'un au sous-sol : un vieux nègre qui astiquait la piste de danse. Il le regarda s'affairer tandis que son visage se rembrunissait. L'endroit était si petit, si sale. Ses souvenirs n'avaient pu le tromper à ce point, c'était impossible. Il se ressaisit. Non, c'était parce que la salle était vide et sans lumière, que le *jukebox* était silencieux, qu'il n'y avait pas de couples sur la piste.

Inconsciemment il glissa ses mains dans les poches de son pantalon, un geste qu'il n'avait presque jamais fait depuis le collège — depuis dix-huit années. Il s'approcha de la piste de danse, tout en hochant la tête vers l'estrade destinée aux musiciens, comme à l'adresse d'une vieille connaissance.

Debout au bord de la piste, il songea à Mary.

Combien de fois avaient-ils tournoyé dans ce cercle au rythme des disques du *jukebox ?* Perdus dans leur danse lente, leurs corps étroitement serrés, la main tiède de Mary caressant sa nuque. Combien de fois ? Il se sentit comme une crampe au creux de l'estomac. Il revoyait le visage de Mary dans presque toute sa netteté. Tournant brusquement le dos à la piste de danse, il regarda les stalles.

Il se força à sourire. L'inscription y était-elle toujours ? Il se dirigea vers les stalles.

— « Vous cherchez quelque chose, monsieur ? » demanda le nègre.

— « Non, non, rien. Je regarde, simplement. »

Il défila devant les stalles, essayant de ne pas avoir l'air gauche. Laquelle était-ce ? Il ne se souvenait plus ; toutes se ressemblaient. Il s'arrêta, les mains sur les hanches, et secoua lentement la tête en contemplant toutes les stalles. Sur la piste le vieux nègre rangeait son matériel, et il s'éloigna en clopinant. Le silence retomba sur la salle.

Il trouva l'inscription dans la troisième stalle qu'il inspecta. Les lettres étaient peu visibles, presque aussi sombres que le bois de la paroi. Mais elles étaient indiscutablement là. Il alla s'asseoir dans la stalle pour les regarder.

B. J. Bill Johnson. Et, sous les initiales, la date : 1939.

Il pensa à toutes les soirées passées avec Spence, Dave et Norm à discuter dans cette stalle en disséquant l'univers, avec une assurance qu'il n'avait jamais retrouvée depuis.

« Nous pensions qu'il était tout entier dans nos mains, » murmura-t-il. « Tout entier jusqu'à la moindre parcelle. »

Il ôta son chapeau et le posa sur la table. Il eût aimé maintenant boire un verre de cette bonne vieille bière brune, cet épais breuvage qui vous remplissait les veines et vous irriguait le cœur, selon le mot de Spence.

Il éleva la main et porta un toast imaginaire.

« Au passé immuable, » murmura-t-il.

En même temps, il levait les yeux. Un jeune homme se trouvait de l'autre côté de la salle, dans l'ombre au bas des marches. Johnson le regarda, mais il ne pouvait le distinguer clairement sans ses lunettes.

Au bout d'un moment le jeune homme fit demi-tour pour remonter l'escalier. Johnson sourit pour lui-même. « Tu reviendras plus tard, » songea-t-il. « Ça n'ouvre qu'à six heures. »

Et cela le ramena au souvenir de toutes les soirées passées ici, dans la lumière diffuse et la fumée des cigarettes, à fumer, danser et boire de la bière, à jeter au vent sa jeunesse avc l'imprévoyance des riches.

Il resta assis, sans bouger, dans la demi-pénombre de la salle. Les souvenirs déferlaient sur lui comme une marée, encerclant son esprit, et ses lèvres se serraient car il savait que tout cela était à jamais perdu.

Au milieu de ce flot, ce fut l'image de Mary qui surgit de nouveau. Et il se demanda alors ce qu'elle avait bien pu devenir.

*
* *

Il se sentit de nouveau mal à l'aise en passant sous la voûte d'entrée de l'Université. C'était comme si le présent et le passé se confondaient, comme s'il les surplombait en marchant sur une corde raide, qui menaçait de le faire choir indifféremment de l'un ou l'autre côté. Cela gâchait l'exaltation que lui avait d'abord procuré ce retour en arrière.

Il contempla un bâtiment, songeant aux cours qu'il y avait suivis, aux gens qu'il y avait connus. Et simultanément il évoqua sa vie présente, les mornes randonnées de son métier de représentant, les retours sans joie vers un foyer qu'il détestait, une femme qui lui était indifférente.

Il se remit à penser à Mary. Quel imbécile il avait été de la perdre.

De penser, avec l'assurance aveugle de la jeunesse, que le monde regorgeait de possibilités sans fin. Il lui avait paru criminel de choisir si tôt dans la vie, de se contenter de profiter de la richesse du moment. Il aspirait à d'autres verts pâturages. Il avait continué de les attendre jusqu'à ce que le temps eût jauni tous ses pâturages.

Encore ce malaise, curieux mélange de sensations. Cette insatisfaction qui le rongeait et lui serrait la gorge — et cette impression continue d'énervement. Un besoin presque insurmontable de regarder par-dessus son épaule pour voir qui le suivait. Il n'arrivait pas à chasser cette idée et cela l'agaçait.

Il se promena dans l'enceinte extérieure de l'Université, sa gabardine sur le bras, son chapeau rejeté en arrière sur son crâne qui se dégarnissait. Des gouttes de sueur coulaient sur son dos tandis qu'il marchait.

Il pensa faire halte un moment pour s'asseoir. Quelques étudiants étaient vautrés sous les arbres, devisant et riant.

Mais il se méfiait d'eux. Juste avant de venir ici il s'était arrêté au café de l'Université pour boire un thé glacé. Son voisin était un étudiant et il avait essayé d'engager la conversation avec lui.

Le jeune homme l'avait traité avec une déférence insupportable. Il n'en avait rien dit, bien sûr, mais il avait été profondément mortifié.

Il y avait eu autre chose. Avant de sortir, il était allé au comptoir acheter un paquet de cigarettes. A ce moment un jeune homme était passé dehors sur le trottoir. Johnson avait cru le reconnaître et avait levé le bras pour attirer son attention.

Puis il s'était rendu compte que c'était impossible ; il ne pouvait connaître aucun des étudiants d'aujourd'hui. Avec gêne, il avait abaissé le bras. Il avait payé son paquet de cigarettes et s'était enfui du café, bizarrement abattu.

Toujours en proie à ce sentiment, il monta le perron qui menait au bâtiment de la Faculté des Lettres. En haut des marches, il se retourna pour considérer l'enceinte de l'Université. En dépit de son humeur morose, ce spectacle le réconforta. Là, au moins, rien n'avait l'air d'avoir changé et il y avait quand même une continuité dans le monde.

Il sourit et fit face au bâtiment, avant de se retourner de nouveau. Quelqu'un le suivait-il ? Curieux comme cette impression persistait. Son regard parcourut les alentours sans rien remarquer d'anormal. Avec un haussement d'épaules irrité, il entra à l'intérieur.

Là aussi les choses étaient les mêmes. C'était bon de fouler à nouveau le carrelage noir du hall, de s'avancer sous les fresques du plafond, de monter les escaliers de marbre et de défiler le long des vestibules insonorisés.

Il ne remarqua pas le visage de l'étudiant qui marchait à côté de lui, bien que celui-ci fût à sa hauteur. Il lui sembla que l'étudiant le regardait. Mais il n'en était pas certain et, quand il tourna la tête, l'étudiant avait obliqué dans un autre couloir.

L'après-midi s'écoula lentement. Il allait de bâtiment en bâtiment, y pénétrant religieusement, regardant les bulletins fixés aux panneaux d'infor-

mations, jetant un coup d'œil dans les salles et distribuant à droite et à gauche des sourires minutieusement dosés.

Mais peu à peu l'envie le saisit de quitter les lieux. Il était irrité que personne ne lui adressât la parole. Il refréna son désir de bavarder avec les étudiants qu'il rencontrait. Inutile d'avoir l'air prétentieux. Il n'était rien d'autre qu'un « ancien » accomplissant tranquillement son pèlerinage. Il n'y avait pas de quoi se faire remarquer.

*
* *

En rentrant à pied après avoir dîné, il eut de façon précise l'impression d'être suivi.

Mais quand il s'arrêta, les sourcils froncés, pour voir derrière lui, il n'y avait rien. Rien que la rumeur des voitures là-bas dans la Grand'Rue et des bruits d'éclats de rire par les fenêtres ouvertes.

Avant d'entrer dans la maison, il s'arrêta sous le porche et regarda la rue. Un frisson lui parcourait les omoplates. Il avait sans doute trop transpiré durant la journée, pensa-t-il. L'air qui fraîchissait le glaçait subitement. Après tout, il n'était pas aussi jeune que...

Il secoua la tête en essayant d'éluder le reste de la phrase. On reste jeune si on le veut : voilà ce dont il fallait se convaincre.

La logeuse n'avait pas verrouillé la porte d'entrée. En entrant, il l'entendit téléphoner, dans la chambre qui était autrefois celle de miss Smith. Combien de fois avait-il causé avec Mary dans ce vieux téléphone ? Quel était son numéro déjà ? Le 48.58. C'était cela. Il eut un sourire de fierté en voyant qu'il s'en souvenait.

Oui, combien de fois, assis là dans le vieux rocking-chair noir, avait-il conversé avec elle joyeusement, sans souci du lieu ni de l'heure ? Sa figure se crispa. Où était-elle maintenant ? Avait-elle un mari, des enfants ? Etait-elle...

Il stoppa le cours de ses pensées au bruit d'une lame de parquet grinçant derrière lui. Il s'attendait à entendre la voix de la logeuse. Puis il se retourna brusquement.

Le vestibule était vide.

Il s'humecta les lèvres, reprit sa marche. Une fois entré dans sa chambre, il claqua la porte derrière lui et, à tâtons, alluma l'électricité.

La vue de la chambre le réconforta. Il en fit le tour, caressant de la main le bureau, le lit, la commode. Il posa sa gabardine et son chapeau sur le bureau et s'assit sur le lit, avec un soupir de lassitude. Les ressorts gémirent. Toujours les mêmes vieux ressorts, pensa-t-il en souriant.

Il s'allongea tout à fait, heureux de se sentir à l'aise. Ses doigts tâtèrent le dessus de lit, glissant sur le tissu rêche avec satisfaction.

Le silence régnait dans la maison. Johnson regarda en direction de la fenêtre. Dans la pénombre du crépuscule, se découpaient les branches du grand chêne qu'il connaissait. Une fois de plus, le passé l'envahit, lui faisant comme enfler le cœur.

Il eut un sursaut : la porte avait vibré dans son chambranle. Il tourna

vivement la tête. Les paroles de la femme lui revinrent à l'esprit : « Il y a des courants d'air. »

Décidément, un rien suffisait à le troubler. Surexcité, voilà ce qu'il était. Mais c'était compréhensible. La journée avait été fertile en émotions. Ce n'est pas une petite affaire que de revivre en quelques heures tout un passé.

Il se sentait somnolent, après le lourd repas qu'il avait pris à l'Auberge du Damier. Il se leva pour aller éteindre la lumière.

La chambre fut plongée dans les ténèbres. Il regagna son lit à pas précautionneux et se rallongea, en grognant de contentement.

Ce bon vieux lit. Combien de nuits y avait-il passées, le cerveau grouillant durant son sommeil du contenu des livres étudiés dans la soirée ? Il desserra sa ceinture, essayant d'ignorer les regrets qu'il éprouvait au souvenir de sa sveltesse de jadis. L'estomac libre, il soupira. Puis il se coucha sur le côté et ferma les yeux.

La chambre était chaude et sans un souffle d'air. Il se sentait étouffer. Il se remit sur le dos, plia et déplia ses jambes, puis se rassit pour délacer ses chaussures et les ôter. De nouveau allongé, les yeux fermés, il écouta le bruit d'une voiture qui passait dans la rue.

Quelque chose s'insinuait en lui. Quelque chose d'indéfinissable, qui croissait insensiblement. D'abord, il crut que son estomac lui jouait des tours. Puis il s'aperçut que chaque muscle de son corps était crispé. Un frisson lui parcourut les vertèbres.

Il bougea nerveusement. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Ouvrant les yeux, il distingua dans l'obscurité la silhouette du bureau, avec son chapeau et sa gabardine abandonnés là. Il faisait de plus en plus noir dehors.

Il fallait qu'il se repose. La journée du lendemain était chargée. D'importants clients à voir à Chicago...

« Il fait *froid,* » pensa-t-il avec irritation. Il avait la chair de poule. Il fit rouler son corps sur le côté, de façon à tirer le dessus de lit et à s'en couvrir. Sans savoir pourquoi, il tendit l'oreille, mais il n'y avait pas d'autre bruit que celui de son souffle un peu rauque. Il se recroquevilla sur lui-même dans une position inconfortable, en se demandant comment la chambre avait pu devenir aussi glaciale tout d'un coup. Sans doute avait-il attrapé froid.

Il ne sut pas le moment où il avait refermé les yeux. Mais quand il les rouvrit, tout son corps se figea et un hurlement s'étrangla dans sa gorge.

Penchée à quelques centimètres de son visage, il voyait une face blafarde, à l'expression de haine sans égale sur la terre.

Paralysé, il la fixa l'espace d'une seconde avec horreur.

— « *Va-t'en,* » cria la face d'une voix grinçante de méchanceté. « *Va-t'en. Tu ne peux pas revenir en arrière.* »

Longtemps après que la face eut disparu, Johnson demeura immobile, à peine capable de respirer, les poings crispés à ses côtés, les yeux grands ouverts dans le noir. Il s'efforçait de réfléchir, mais la vision restait imprimée dans son cerveau et le souvenir des mots prononcés pétrifiait sa pensée.

Il ne resta pas. Dès qu'il eut recouvré suffisamment ses forces, il se leva et parvint à se glisser dehors sans attirer l'attention de la logeuse. Il quitta la ville au volant de sa voiture, pâle comme un mort, hanté par ce qu'il avait vu.

Son propre visage.

Son visage du temps où il était étudiant. Son jeune visage, haïssant cet étranger balourd pour son intrusion dans un domaine qui n'était plus le sien. C'était lui-même le jeune homme du Foyer Universitaire, le jeune homme qu'il avait été. L'étudiant passant devant le café était sa propre personne. Ainsi que l'étudiant dans le vestibule, et cette présence hostile qui l'avait suivi tout au long de sa visite à l'Université. *Lui-même,* plein de haine pour *l'autre,* revenu piétiner le passé. Tous, ils étaient sa propre incarnation.

Jamais il ne revint, jamais il ne raconta à quiconque ce qui lui était arrivé. Et lorsqu'en de rares occasions il parle de sa jeunesse, c'est toujours avec haussement d'épaules et un sourire cynique, destinés à montrer le peu de prix qu'il y attache.

(*Traduit par Alain Dorémieux.*)



L'Inferlabo

(The Inferlab Project)

par G. C. EDMONDSON

G. C. Edmondson est un écrivain qui témoigne d'une extrême sobriété de style. Sa spécialité consiste apparemment à ramasser dans les quelques pages d'une nouvelle l'intrigue et l'action qui pourraient fournir la matière de tout un roman. Si cette sécheresse risque presque de paraître aller jusqu'à l'aridité, elle n'en est pas moins féconde. Vous avez déjà pu en juger par « La fin d'une civilisation », *dans notre numéro* 43. *L'histoire que nous vous présentons cette fois est peut-être plus caractéristique encore de la manière de l'auteur.*



La lumière se fit quand j'ouvris la porte de chez moi. La télévision se déclencha en plein milieu d'un bulletin météorologique. « Il y aura un centimètre de pluie dans toutes les zones urbaines entre onze heures trente et minuit. » Je l'arrêtai et l'écran refléta un paysage. J'actionnai le cadran pour obtenir un repas et un dry.

Le dry était suffisamment sec et le repas acceptable. Les gens s'étaient vite fatigués de la levure quand la production de viande avait diminué. L'épidémie de stérilité n'avait pas autant atteint le bétail que les êtres humains, mais les dégâts étaient déjà assez déplorables. La situation s'était améliorée quand un Hawaiien, du nom de Yoshita, eut appris à gaver des abalones dans un bain salin hautement nourrissant. Elles devenaient si tendres en grandissant énormément qu'il n'était pas besoin d'en battre la chair.

J'actionnai de nouveau la télé. Un match de lutte. J'abandonnai et appuyai sur le bouton du lit. Il s'ouvrit tandis que la cuisine se repliait dans le mur. J'étais planté au milieu de la pièce, m'efforçant de ne pas me faire coincer, quand le vibreur de la porte se fit entendre. J'ouvris à une paire de phénomènes que je baptisai immédiatement Mutt et Jeff.

— « C'est le docteur Stillman qui nous envoie, » me dit Mutt.

Jeff ne dit rien.

J'attrapai mon chapeau et les suivis. Le ciel se couvrait en vue de la pluie d'onze heures et demie et je me mis à trébucher dans le noir. Chacun d'eux m'empoigna par un bras pour m'aider à monter en voiture.

C'était le grand qui conduisait. Simple travail, pour lui. C'était ce qu'ils devaient penser l'un et l'autre, autrement ils m'auraient fait asseoir entre eux deux au lieu de me laisser près de la portière.

— « Où allons-nous ? » m'enquis-je.

— « Chez le docteur Stillman, » dit Mutt.

— « Ce n'est pas le chemin. »

— « Ta gueule. » C'était la première fois que Jeff parlait.

Son ton me déplut. Je glissai le coude sur la poignée de la porte. La voiture ralentit pour virer à gauche et je me laissai rouler dans le ruisseau. J'étais déjà sur pied, en train de filer dans une ruelle, avant qu'ils aient pu se reprendre.

La voiture fit brusquement marche arrière et l'un d'eux expédia quelques pruneaux dans ma direction. Il n'avait guère de chances de me toucher dans le noir. Quand même, c'était la première fois qu'on me tirait dessus. Je butai dans une porte de sous-sol et m'y plongeai. Le chauffeur vira dans la ruelle. Je vis en refermant la porte un projecteur qui faisait de son mieux pour transformer la nuit en jour.

— « Vous êtes pressé, on dirait ? » dit quelqu'un d'une voix douce.

En plongeant dans la porte, j'avais eu l'impression que le sous-sol en question était désert. Maintenant, je voyais qu'il n'en était rien. Quinze à vingt personnes me regardaient sans paraître surprises outre-mesure. L'une d'elles referma la porte au verrou.

— « Merci, » dis-je. « Qui êtes-vous ? »

— « En toute honnêteté, j'ai l'impression que c'est vous qui devriez vous expliquer le premier, » me dit l'homme en me désignant une chaise devant la table couverte de matière plastique. Il se mit à rouler une cigarette dans du papier maïs. Un bar rudimentaire se trouvait contre le mur opposé. Au-dessus du bar un tube fluorescent attirait les papillons et les mouches, et éveillait un éclair sympathique sur le crâne en boule de billard du barman. Mon interlocuteur se rassit et les autres nous entourèrent. Une grosse femme qui tenait un pékinois dans ses bras quitta le bar et s'avança, en roulant de toute sa chair, vers nous. Les autres s'écartèrent avec respect, et elle occupa la troisième chaise.

— « Soyez le bienvenu à la Lune Bleue, » me dit-elle avec un geste généreux. « Nous ne posons pas de questions. Naturellement, si c'est de conversation que vous avez besoin... »

Je réfléchis une minute. Pouvais-je le leur dire ? Il y avait une chose certaine : j'aurais besoin d'aide. Je décidai d'être franc.

Le crâne du barman lança des éclairs quand il m'apporta un petit verre. Je l'avalai tout en notant l'effet qu'avait tout cet alcool sur mes sécrétions gastriques. La grosse femme caressait le pékinois en m'observant.

— « Vous avez pas mal d'égratignures, » dit-elle.

— « Je n'ai guère l'habitude de descendre de voiture en pleine marche. »

— « Pourquoi vous attaque-t-on ? »

— « Je suis médecin et j'ai trouvé un remède à la stérilité. »

— « Sans blague ? » C'était le petit homme qui avait verrouillé la porte. « On devrait faire de vous un héros. »

— « C'était ce que je pensais tant que je ne savais pas qu'il ne s'agissait pas d'une maladie. »

— « Alors qu'est-ce que c'est ? » demanda la femme.

— « C'est quelqu'un qui en est la cause. Qui ou pourquoi, je l'ignore, mais ils ont réussi à s'infiltrer dans le gouvernement. « Je continuais à me demander de quel bord était mon auditoire. » Il faut que je parvienne à toucher quelqu'un de haut placé, » conclus-je.

— « Vous savez, doc, les grands pontes ne viennent plus voir la vieille Bella. » La femme poussa un soupir et flatta son pékinois de la main.

Je jetai un coup d'œil circulaire. Aucune des femmes présentes ne portait de rembourrage sous le devant de sa robe.

— « Je déteste les enfants, » dit froidement Bella. « J'avais horreur de ces petits monstres quand il y en avait. Et je n'ai pas changé d'avis depuis que le dernier d'entre eux est devenu adulte. »

— « Votre chien se fait pas mal vieux, » remarquai-je.

— « C'est différent. Je donnerais n'importe quoi pour une portée de chiots. » Elle caressa l'animal. « Pauvre vieille, elle se sent bien seule. »

*
* *

Tout avait commencé à la fin de mes études médicales. Je m'étais retrouvé avec mes diplômes, et vingt-sept années de ma vie déjà envolées. Je regardai les annonces du *Journal Médical* dans la vague idée de m'acheter une clientèle quelque part. Puis je vis le prix que cela coûtait. Il n'y avait plus qu'à redescendre sur terre et à me faire embaucher à l'Inferlabo. Ils avaient passé une annonce sans spécifications.

Il me fallut correspondre pas mal avec une boîte postale, et finalement, après un mois de jeu du petit facteur, je fus invité à me présenter et à faire connaissance de « l'équipe ».

Le chef d'équipe était le bon vieux docteur Stillman avec ses cheveux blancs. Voilà tout ce qu'on pouvait en dire, à moins d'ajouter qu'il était petit, gras, enflé, et qu'il avait les yeux bleus et les sourcils en broussaille. Ce n'était quand même pas un mauvais bougre.

Une vestale sur le retour en jupons amidonnés et bas blancs abaissa la barrière. Il bondit comme un lapin et contourna son bureau pour me secouer la main.

— « Enchanté de vous connaître. Enchanté. Entrez, je vais vous montrer l'installation. »

Il me prit par le bras et me fit repasser devant la vestale vieillissante. Nous traversâmes un labyrinthe de couloirs de verre. Je serrai quinze cents mains sans saisir tout à fait les quinze cents noms. A moitié chemin, nous fîmes halte pour observer une fille vêtue d'une blouse blanche maculée par-dessus ses vêtements de ville. La blouse tombait comme une voile par un jour sans vent. Quand elle se retourna, je la reconnus.

— « Salut ! » fit-elle. « Je ne vous avais pas revu depuis le P.C.B. »

Je serrai encore une main, mais cette fois, je n'eus pas de mal pour le nom. « Quoi de neuf ? » demandai-je.

— « Miss Goldfinch est l'une de nos meilleures virologues, » avança le Dr Stillman. « Au fait, c'est aussi votre spécialité, docteur ? »

Je fis un signe affirmatif.

— « Eh bien, il faudra vous revoir, vous et le Dr Goldfinch. » Il rayonnait.

Je m'arrachai à la silhouette d'Alice pour continuer la promenade. Quand elle fut terminée, Stillman me fit signe de m'asseoir dans un fauteuil bas.

— « Alors, docteur, » fit-il, « vous nous avez tous vus. »

— « Une installation intéressante que vous avez là. »

Il ouvrit un dossier.

— « William Cotton, né à Newark en 1952. Cela vous fait donc 28 ans, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai de nouveau.

— « Etes-vous au courant de nos recherches ? »

— « Seulement par ce que j'en ai lu dans les journaux. »

— « Il n'y a rien de plus. Aucun secret. Pas de spadassins à gages qui se glissent derrière votre dos. »

— « J'en suis heureux. Que faites-vous pour le moment ? »

— « Des recherches sur l'infécondité. Comme vous le savez, nous opérons sur des volontaires. J'ajouterai que le nombre de ceux-ci a pas mal augmenté cette dernière année. »

Tu parles ! Il y avait dix ans que le taux de natalité s'était mis à dégringoler. La guerre finie, le gouvernement mondial organisé, nous aurions dû être embarqués pour l'âge d'or. Il n'y avait qu'un os. L'âge d'or était conçu pour seize milliards d'humains. Quand la population en avait dépassé trente, l'âge d'or s'était mis à verdir sur les bords.

Puis la natalité avait commencé à baisser. Au début, les rédacteurs s'en étaient donnés à cœur joie en quatrième page. C'était la première année. La seconde, la natalité décrut encore, au grand dommage des fabricants de jouets, des pédiatres et de quelques millions d'autres personnes dont la subsistance dépendait directement de l'enfance. Quand le docteur Stillman avait créé l'Inferlabo, il n'avait pas rencontré de difficultés financières.

— « Je vais prier miss Goldfinch de vous aider à vous installer, » dit-il. « Quand vous aurez décidé de ce qu'il vous faut, soumettez-moi la liste. »

— « J'aurai tout ce que je voudrai ? »

— « Crédit illimité. » Il rayonnait.

Le lendemain matin, j'allai trouver le docteur Goldfinch. Je me demandais si on lui avait conservé son surnom.

— « Salut, » me dit-elle en me montrant ses dents ébréchées. « Prêt ? »

— « Oui, Stillman m'a dit de venir vous trouver. »

— « Quelle place vous faut-il ? »

— « Quel est l'encombrement d'un bout de ficelle ? »

Elle éclata de rire. « C'est l'heure du café. Je vais vous montrer le raccourci jusqu'à la cafeteria. » Elle quitta sa blouse.

Avec leur manque de logique, les modes féminines exigeaient à présent un ventre rembourré. Du moment qu'elles ne pouvaient plus avoir de renflement au bon endroit, elles en voulaient toutes. Sur miss Goldfinch, on eût

dit une bille collée à un fétu de paille. Elle passa le peigne dans ses cheveux ternes et se regarda dans le miroir. « A quoi bon ? » fit-elle, et nous en rîmes tous les deux.

Au bout de quinze jours, nous avions pris le pli de déjeuner ensemble.

— « Miss Goldfinch, » lui demandai-je, « vous êtes-vous jamais demandé qui vous avait affublée de cet horrible nom à l'université, Alice Cauchemar ? »

— « J'ai une intuition. Vous êtes-vous jamais demandé qui avait tiré de William Cotton le surnom de Bill Gueule-de-Flanelle ? » Nous éclatâmes de rire. Cela devenait une habitude.

— « Alice, j'ai lu les rapports. C'est à croire qu'il n'y a personne qui travaille ici. »

— « Vous savez ce que c'est que la recherche. Il faut aussi longtemps pour faire la preuve d'une erreur que d'une exactitude. »

— « Et l'on commet beaucoup plus souvent des erreurs, bien sûr. Mais n'y a-t-il aucune coordination ? La moitié des gens travaillent encore sur des problèmes que l'autre moitié a résolus depuis des années. »

Je choisis un labo voisin de celui d'Alice et nous fîmes abattre la cloison qui les séparait. Plus j'en apprenais, plus la situation me paraissait équivoque. Cela ne ressemblait pas du tout à un virus. Cela paraissait beaucoup plus simple. J'allai à la section de biologie prendre deux singes rhésus et une douzaine de cobayes. Trois mois après, je découvris la cause de la stérilité. Je me rendis dans le bureau du docteur Stillman.

Quand j'eus terminé mon discours, il ne riait plus.

— « En avez-vous parlé à quiconque ? » s'enquit-il.

— « Cela m'a paru trop idiot. J'ai eu peur qu'on se fiche de moi. »

— « Heureusement, » fit-il sombrement. « Ils doivent s'être infiltrés dans le gouvernement tout entier. Dieu sait ce qui se serait passé si l'un d'entre eux en avait entendu parler le premier.

— « Qui sont-ils ? »

— « Je ne sais pas. Des agents ennemis, sans doute, mais quel ennemi ? »

— « Des extra-terrestres ? » fis-je.

— « L'expédition sur Mars n'a même pas trouvé une ruine. »

— « L'univers ne se borne pas à la Lune et à Mars. »

— « C'est une possibilité que nous ne pouvons pas négliger, mais là n'est pas notre rôle. Le problème qui se pose, c'est : à qui en parler ? »

— « Si l'on informait la presse de tous les pays ? »

— « Pour déclencher la panique ? D'ailleurs, avec leur organisation, ils n'auraient pas de mal à nous en empêcher. Ils doivent être des millions ! »

— « Que pouvons-nous faire ? »

— « J'ai un ami — un camarade de classe. Haut placé dans le gouvernement. Il saura. Rentrez chez vous et n'en dites mot à personne. Je le verrai ce soir. »

— « Pourquoi ne pas lui téléphoner ? »

— « Table d'écoute, peut-être. Rappelez-vous, pas un mot. »

— « Entendu. » Je fis un signe de tête et m'en allai. Et voilà pourquoi, en fin de compte, un jeune et respectable docteur en médecine avait été « emmené en ballade ».

....

Bella et sa bande m'observaient toujours — suspendus à mes paroles.

— « Ces bandits patrouillent sans doute encore dans le coin, » dis-je. « Il faut que je sorte d'ici. »

Elle fit un signe à l'homme qui avait verrouillé la porte :

— « Occupe-toi de ça, Tris. »

Tris se leva et disparut. Il revint au bout de quelques minutes avec un emballage à mobilier. Il le déroula sur le plancher et me fit signe de me coucher dessus. « Si vous n'êtes pas trop fier pour jouer le rôle d'un Chippendale. »

On me roula, on me souleva, et on m'emporta au-dehors. Je fus secoué pendant un moment dans un camion. Puis le véhicule s'arrêta.

— « Vous pouvez monter dans la cabine, maintenant, » dit Tris. « Nous avons quitté le quartier. »

— « Vous êtes déménageur ? »

— « Non. Ce sont des accessoires pour la télé. Je les loue aux studios. »

— « Sans blague ? Je parie que vous pourriez me refiler des billets ? »

— « Quand vous voudrez, doc, » dit-il en souriant.

— « Où sommes-nous ? » Il ne pleuvait plus, mais il faisait toujours trop sombre pour y voir.

— « Dans le bas de la ville. Où voulez-vous aller ? » Il se roula une cigarette de maïs d'une seule main.

Je ne pouvais pas rentrer chez moi. On m'y guettait sûrement. Manifestement l' « ami » du Dr Stillman n'était pas sûr, donc l'appartement du docteur était hors de question. Une idée me vint. « Vous avez un annuaire ? » demandai-je à Tris.

— « Sous le téléphone, » dit-il en me montrant le rebord derrière le siège. Je cherchai une adresse.

— « Pouvez-vous me déposer au 211 de la 72e rue Est ? »

— « Aucune difficulté. » Il vira au coin de la rue. En arrivant à la 72e il ralentit au pas et je me laissai glisser à terre. Je devenais fameux dans ce genre d'exercice. J'entrai dans la bâtisse et comptai les portes. Je trouvai la bonne et essayai la clenche. Elle s'entrouvrit, puis se bloqua contre la chaîne. Cela suffisait pour actionner l'interrupteur.

— « Qui est-ce ? » fit une voix ensommeillée.

— « Alice Cauchemar ? »

Elle vint ouvrir en hâte.

— « Gueule-de-Flanelle ! Que faites-vous ici ? »

J'entrai et refermai le battant. Je la regardai. En chemise de nuit, elle n'était pas mal. Elle prit un peignoir. « Si vous avez des idées de viol, il y a des moyens plus faciles. »

— « Alice, j'ai des ennuis. »

— « Un mari ou un père ? »

— « Pas de blagues. Je parle sérieusement. « Je lui fis mon récit. »

— « Vous ne pourrez pas rester ici bien longtemps, » dit-elle quand j'eus fini.

— « Je sais. J'ai couru la chance en pensant qu'il leur faudrait un moment pour découvrir ce refuge. Je vais filer et camoufler la piste, autrement vous allez être mise dans la course. »

— « J'y suis de toute façon. Dites-moi plutôt comment procéder, avant de partir. Si l'on ne vous revoit plus, j'aimerais passer les renseignements à un autre. »

— « C'est précisément mon but en venant ici. C'est simple. Tellement que personne n'en a eu l'idée. Ou si quelqu'un s'en est aperçu, il s'en est toujours trouvé un autre pour le lancer sur une fausse piste. »

— « En un mot... comment ? »

— « Distiller soi-même l'eau qu'on boit. Ne pas fumer. Les cigarettes sont pleines d'anticonceptionnel buccal. J'en ai trouvé dans le pain, dans le poisson et dans le lait jusqu'à présent. Faites vos propres analyses, mais pas au labo. Il semble bien y avoir quelques Grecs dans notre cheval de Troie. Bon. Navré, mais il faut que je file. »

C'est drôle, la façon de réagir du système glandulaire. Avant de m'en rendre compte, j'avais embrassé Alice Cauchemar. Je trottai jusqu'à la rue, très ébranlé.

Un projecteur s'alluma à l'angle. Je me laissai tomber, simulant un ivrogne endormi. La voiture vira, s'arrêta et quelqu'un en descendit. Du coin de l'œil, je vis une chaussure à bout carré. Les flics. Il me secoua et je m'assis.

— « Papiers ? » demanda-t-il.

— « Je suis le docteur William Cotton. » Il l'aurait découvert, de toute façon.

En rien de temps, je me trouvai au poste. En moins de temps encore, sur le toit dans un hélicoptère. Puis en fusée, direction le Capitole. Un hélicoptère nous attendait et l'on me fit entrer dans une petite bâtisse dont je n'avais jamais entendu parler. Le Dr Stillman était là pour m'accueillir.

— « Nous allons voir le Président dans quelques minutes, » me dit-il.

Pendant que je me demandais comment il avait pu agir si vite, une lampe s'alluma au-dessus d'une porte. Un homme vêtu de serge bleue quitta des yeux son journal, le temps de nous dire : « Vous pouvez entrer, maintenant. »

Nous entrâmes et nous nous trouvâmes en face du grand homme. Il avait besoin de se raser et de dormir, mais moi aussi.

Il accueillit le Dr Stillman comme un vieil ami.

— « Ainsi c'est vous qui avez trouvé ? » me dit-il.

Je fis un sourire idiot : « Oui, c'est moi. »

Le Président joignit les mains et s'examina le bout des doigts. Je lançai un coup d'œil à Stillman, mais il venait de s'apercevoir lui aussi qu'il avait des ongles au bout des doigts.

— « Docteur Cotton, » dit enfin le Président, « votre découverte arrive à un moment fort inopportun. »

Je le regardai.

« A dire vrai, il y a déjà un moment que nous soupçonnions quelque chose de ce genre. »

— « Je ne comprends d'ailleurs pas que les spécialistes de l'Inferlabo n'aient pas trouvé, à moins qu'on ne les ait volontairement égarés sur des fausses pistes. » Je me tus. Le Président et le Dr Stillman me regardaient en silence. J'avais compris.

— « C'est donc cela ? » fis-je.

Le Président opina. « Qui d'autre est au courant ? » demanda-t-il.

J'avoue que cela m'avait pris du temps, mais maintenant, je réfléchissais à grande vitesse.

— « J'ai écrit des lettres *à ouvrir au cas où je mourrais ou disparaîtrais,* dès que j'ai eu semé les deux durs. A propos, c'étaient des hommes à vous ? » demandai-je à Stillman.

Il baissa le nez. Le Président fronçait les sourcils. Il me vint une autre idée.

« Par un hasard étrange, je me suis trouvé devant un multicopieur. Très pratique quand on a des tas de lettres à écrire en vitesse. »

Le Président se rembrunit encore et réfléchit pendant trente secondes.

— « On dirait que nous nous trouvons devant une impasse, docteur, » dit-il, « nous pourrions sans doute récupérer vos lettres, mais elles représentent néanmoins un certain ennui. Comme vous l'avez peut-être deviné, nous avons une certaine influence. Il existe un vieil axiome en politique, relatif à l'intérêt qu'il y a à s'allier avec l'invincible.

— « C'est un point de vue. »

— « Pourquoi ? »

— « C'est pour l'humanité que nous travaillons, » dit solennellement Stillman.

— « Je serai bref, » reprit le Président. « La guerre est chose passée. Il n'y a plus d'ennemi à écraser. Si jeune que vous soyez, vous devez vous rappeler un temps où la terre n'avait pas tant d'enfants, où l'on avait de l'espace pour respirer. L'humanité a grandi follement pendant des milliers de générations. Dans toute civilisation qui n'était pas à l'échelle mondiale, c'était nécessaire. Maintenant, ce ne l'est plus. »

— « Alors vous émondez le jardin ? » demandai-je.

— « Il faut bien que quelqu'un s'en charge. »

— « Comment avez-vous choisi les partisans de cette nouvelle utopie ? » Le Président haussa les épaules.

« On dit aussi qu'en politique les accouplements sont étranges, n'est-ce pas ? » demandai-je.

Stillman me regarda comme si j'avais lâché un pet à l'église.

— « Vous voyez un plan préférable ? » demanda le Président.

Là, il me tenait.

— « Qu'est-ce que cela peut me rapporter ? fis-je.

— « Pourquoi ne pas le laisser découvrir publiquement un traitement ? » proposa Stillman.

— « Brillante idée, » acquiesça le Président. « Dans un an, par

exemple, vos recherches seront censées officiellement aboutir à une méthode pour redonner la fécondité. Naturellement, il faudra que les médicaments soient rares et seulement à la portée de ceux qui auront des ressources financières. Vous connaîtrez la richesse et la renommée. »

— « Et les femmes en plus, » dit Stillman avec un ricanement peu professionnel.

— « Marché conclu, » dis-je. Le Président me tendit la main. Puis il la mit dans sa poche et l'essuya discrètement sur la doublure. Moi, je me servis de mon mouchoir.

***

J'arrivai en retard au labo le lendemain. Alice paraissait songeuse devant sa tasse de café quand j'entrai dans le restaurant. Je pris deux portions d'abalone frite et d'œufs imitation. Elle faillit jaillir de sa peau quand je posai mon plateau devant elle.

— « Merci, » dit-elle. « Maintenant, j'ai faim. Quoi de neuf ? »

— « Rien. J'ai entendu une bonne histoire. Je vous la raconterai un jour où il n'y aura pas de dames. »

— « Ha-ha, » fit-elle. Nous nous attaquâmes aux œufs.

En haut, dans notre pièce réservée aux travaux, nous fermâmes la porte avec un écriteau à la clenche : NE PAS ENTRER SANS COMBINAISON ISOLANTE ET APPAREIL RESPIRATOIRE. Alice se mit à faire entrechoquer des flacons pendant que je m'approchais du tableau noir.

— « Vous avez vu des programmes de télévision, ces derniers temps ? » demandai-je.

— « Pas dans ce coin-ci, » dit-elle, d'où j'inférai que je pouvais y aller. J'écrivis : « *Vous a-t-on ennuyée à mon sujet, la nuit dernière ?* » et elle me fit signe que non. Nous continuâmes à causer de choses et d'autres pendant que je griffonnais de mon mieux ce qui m'était arrivé. Nous nous mîmes à la recherche de micros et d'appareils photo, sans en trouver, ce qui ne prouvait nullement qu'il n'y en eût pas. Ils avaient aussi bien pu être coulés directement dans le ciment lors de la construction du bâtiment.

Tout en continuant à nous servir du tableau, nous décidâmes qu'il était plus sûr de ne pas nous rencontrer en dehors des heures de travail. Il valait mieux que les gens ne se rendent pas compte de notre degré d'intimité.

Les gars et filles de l'Inferlabo continuèrent encore trois semaines leurs tâches habituelles et sans danger. Je répandais du sucre dans les endroits les plus inattendus de mon appartement et je le trouvais régulièrement éparpillé quand je rentrais. Qu'ils cherchent donc ! J'étais au moins certain d'une chose : ils ne trouveraient jamais ces fameuses lettres et ne devineraient jamais à qui je les avais adressées. Il est difficile de trouver quelque chose d'inexistant. J'avais l'impression de venger dans une certaine mesure les chercheurs de virus de l'Inferlabo.

Je m'expédiai à moi-même des lettres de divers points de la ville. Quand je les recevais, elles étaient régulièrement recollées un peu différemment. Je me mis à écrire des vers ridicules à l'adresse de ceux qui les ouvraient. Entre temps, je m'inquiétais. Je voulais parler à Alice, je voulais revoir

Bella et la Lune Bleue. Un jour, il me vint l'idée d'envoyer Alice à la Lune Bleue, par l'intermédiaire du tableau noir.

Le lendemain matin, elle me gribouilla : « *Mission accomplie,* » puis effaça immédiatement. Je l'embrassai hâtivement avant d'ouvrir la porte. Même sans être particulièrement excité, c'était agréable.

J'écrivis un message personnel au tableau. Alice le lut et acquiesça. Je ressortis la pancarte d'interdiction.

Plus tard dans la journée, je sortis dans la rue, devant l'Inferlabo. Il y avait quatre ou cinq petites voitures rapides parquées en groupe, le moteur au ralenti. Tout près, un camion de déménagement tournait au ralenti aussi, pendant que le chauffeur se débattait avec les pages d'un plan urbain. Soudain, il y eut une explosion. La bombe éclata au milieu de la rue, à grand bruit, mais personne ne parut atteint. Des nuages de fumée s'en élevèrent et presque aussitôt la rue devint invisible. Je partis en courant.

Quand la fumée se dissipa, les cinq petites voitures partirent en grondant dans cinq directions différentes. Mes pisteurs s'arrachèrent les cheveux et grondèrent encore plus fort en se lançant à la poursuite. Quand le dernier espion eut quitté le voisinage, le chauffeur du camion réussit enfin à replier son plan. Il actionna la turbine et s'éloigna lentement. Au bout d'un ou deux kilomètres, il ralentit et me fit descendre. Je parcourus en taxi le reste de la route jusqu'à la Lune Bleue.

Bella et Tris m'écoutèrent jusqu'au bout. « Ça ne va pas être facile de réunir trente ou quarante filles aussi vite, » dit Bella. « Ce doit être une fameuse partouze que vous avez en tête. »

— « Une partouze à mettre fin à toutes les partouzes. »

Tris sourit. Bella me lança un regard de connivences et marmonna que les toubibs étaient plus rigolots que les autres. Je me demandai si elle savait qu'Alice Cauchemar était docteur.

Les choses furent réglées et Tris me fit remonter dans le camion. Il me déposa dans une rue tranquille pas trop loin de l'Inferlabo et je rentrai dans la bâtisse sous des regards durs ou malveillants. Cependant pas un des flicards n'ouvrit la bouche. « Un fameux restaurant, au bout de la rue, » dis-je à haute voix. « On devrait nous servir comme ça à la cafeteria. » Je refermai la porte de l'ascenseur sur quatre regards hostiles.

***

Le temps passait.

Un jour, je coinçai Stillman dans un couloir. « On peut parler ? » lui demandai-je. Il hocha la tête et poursuivit son chemin. Quand nous fûmes assez loin de toute source d'éclairage, il fit un signe affirmatif.

— Voilà neuf mois que je prépare mes faux rapports. Je serai prêt à lâcher la surprise dans trois semaines. Pouvez-vous prendre des dispositions pour que la télévision du monde entier soit là ? »

— « Je m'en charge. »

— « Assurez-vous que le Président sera là. Je veux que ce soit parfait. »

Il acquiesça et repartit.

J'avais avec Alice des conférences sans fin au tableau noir. Nous en étions venus même à pouvoir lire les paroles sur nos lèvres, réciproquement.

Le grand jour arriva ; j'étais sur la scène, à regarder entre les rideaux. Les quatre premiers rangs de l'auditoire ne renfermaient que des femmes.

— « Vous comptez la recette, docteur ? » me demanda le Président, lourdement jovial.

— « Non, je m'assure qu'il n'y aura pas de bêtises. C'est un grand jour pour moi. »

Un petit homme coiffé d'un casque de téléphoniste allait et venait, pour placer tout le monde. « N'oubliez pas que le monde entier nous regarde et nous écoute, » répétait-il sans cesse. Une caméra se mit en place. Les rideaux s'ouvrirent.

Ma voix était à deux octaves au-dessus de la norme et mes jambes tremblaient, mais je n'avais pas de réputation à protéger. Je regardai droit dans l'objectif et pris la parole.

— « Avant de commencer, je voudrais prier les dames des quatre premiers rangs de monter sur la scène. » L'auditoire se mit à bourdonner et le Président fronça les sourcils d'un air inquiet.

— « Ce n'est pas ainsi que nous avons procédé lors des répétitions, » sifflait le petit homme, dans la coulisse. En attendant, les femmes montaient sur la scène.

— « Et maintenant, mesdames, s'il vous plaît ? » Je m'efforçai de faire un geste théâtral.

Les femmes levèrent leurs jupes et quelques millions de prudes durent s'évanouir dans tous les coins de la chrétienté. Dans le studio, tout le monde se contenta d'en avoir le souffle coupé, puis d'applaudir frénétiquement quand les dames exhibèrent quarante abdomens magnifiquement enflés. Et ce n'était pas du rembourrage.

« Je passe à présent la parole à notre Président. Monsieur le Président ! » Je m'écartai et lui fis signe de s'avancer au micro. Ses yeux me poignardèrent et il se mit à improviser un speech.

Le docteur Stillman et une demi-douzaine de fier-à-bras commencèrent à se rapprocher de moi, en venant des coulisses. J'allai tout près du Président, un peu en arrière, en souriant largement vers la caméra, tout en lui plantant mon index dans le creux des reins. Le Président se passa le doigt dans le col et le ton de son discours changea. Je saisis des phrases comme « *Grâce aux audacieuses et révolutionnaires recherches du docteur Cotton...* » A ce moment, il me passait affectueusement le bras sur les épaules et s'efforçait de me faire passer devant lui. Je lui enfonçai davantage mon doigt dans le rein gauche. Il se décontracta et parla d'un « *traitement nouveau et peu coûteux* ». Les durs ne pouvaient pas voir ce que j'avais dans la main, mais ils saisirent le message du Président et battirent en retraite. « *... sera immédiatement ajouté à tous les réservoirs d'eau du globe...* » C'était exact, sauf qu'il voulait dire *ôter* au lieu d'ajouter.

Je dois avouer qu'il s'était bien repris. En dix minutes de paroles bien arrondies, il leur apprit coup par coup comment l'équipe de l'Inferlabo

avait découvert un traitement. Quand il eut fini, il se tourna vers moi, l'œil sanglant. Le docteur Stillman s'approchait de l'autre côté.

— « A votre place, je n'en ferais rien. Cette fois, j'ai vraiment polycopié quelques lettres. Elles sont très explicites quant à la façon d'analyser les eaux. Si je disparais et qu'on ouvre ces lettres, vous serez bientôt... liquidés. »

Tris et Bella arrivèrent. Bella portait un panier.

— « Regardez ! » Elle ouvrit le panier. Six chiots rampaient autour de la pékinoise, avec leurs yeux myopes, à la recherche des mamelles. Alice quitta l'endroit où elle s'était, parmi ses sœurs, indécemment exhibée au monde entier.

— « A propos, Monsieur le Président, vous ne connaissez pas ma femme ? » fis-je.

Il parvint à sourire et s'inclina sur la main d'Alice.

« Vous avez accompli une grande œuvre, docteur, » dis-je à Alice. Votre dévouement à la science aura sa récompense. »

— « Au diable la science, » dit Alice, « mais n'importe quoi pour accrocher un homme. »

(*Traduit par Bruno Martin.*)



La Force

par PIERRE VERSINS

Les histoires de Pierre Versins sont en général portées par une verve axée vers la fantaisie. Pourtant, voici un conte où une certaine variété d'humour noir finit par déborder sur l'atroce. Vous n'en oublierez pas le dénouement.



MARCEL était un bon garçon, Monsieur, plein de vie et de santé lorsque je fis sa connaissance. Rien ne le différenciait de mes autres compagnons, sauf qu'il était peut-être un peu plus fin que la plupart d'entre eux et détonnait parfois dans le milieu que je ne sais trop quelles circonstances l'avaient contraint à accepter. Il était parmi nous sans être jamais tout à fait l'un de nous. Oh ! il n'était pas fier, si c'est ce que vous pensez. Loin de là, mais on sentait, du moins je le sentais, moi, qu'il se contraignait à écouter les histoires des camarades. En tout cas jusqu'à son accident, car après il ne fit plus aucun effort pour s'intéresser à autre chose que lui-même. Mais pas par égoïsme, si vous voyez ce que je veux dire. Sa diminution physique ? Le fait qu'il était maintenant horriblement défiguré ? Je ne crois pas que ce soit la vraie cause de son éloignement. Il dut se rendre compte très tôt qu'il y avait quelque chose de changé en lui, quelque chose d'assez vital pour nécessiter une observation de tous les instants. Et, ma foi, vous jugerez comme moi qu'il n'avait pas tort.

Vous avez son dossier sous les yeux, il n'est pas nécessaire que je vous précise tout. Mais vous ne l'avez pas connu avant. Vous ne l'avez vu que lorsque on l'a amené à l'hôpital pour que vous l'opériez d'urgence. Vous l'avez opéré, vous avez fait exactement tout ce que vous deviez, tout ce que vous pouviez pour lui, je sais que vous avez passé dix heures exténuantes à remodeler son corps broyé par l'excavateur, à lui redonner figure humaine, et, vraiment, moi qui l'ai vu partir, moi qui ai vu partir ce qui ressemblait tant à un cadavre, avec juste un souffle de vie qui l'animait encore, sur le brancard rougi de son sang mêlé de terre sale, je ne peux que m'incliner devant ce que vous avez réussi. Je lui avais dit adieu et c'était au revoir. Ce n'est pas votre faute, certainement, si vous avez fait un peu plus que ce que vous pensiez, ou plutôt un peu autrement. Vous m'avez écrit que le corps humain est un mystère et le restera probablement toujours. Après ce qui s'est passé, je veux bien vous croire.

Il était plutôt petit, vous vous souvenez ? Mais râblé, et pas mal de camarades sur le chantier ont eu le tort de se fier aux apparences et de le provoquer. Ils s'en sont repentis durement, car s'il n'attaquait jamais, il n'hésitait pas à taper dur lorsqu'on l'embêtait. Le fait qu'il ne se mêlât pas

très volontiers à nous, vous voyez ce que je veux dire, enfin, cela ne plaisait pas. Mais après deux ou trois escarmouches violentes, on le laissa en paix, et c'est parce que je sus le prendre, parce que j'eus l'idée de respecter ses longs silences, qu'il m'agréa pour ami. Je ne pense pas que ce soit trop dire. Il ne m'a bien sûr pas raconté sa vie et je ne lui ai rien demandé. Aussi, je ne sais rien de lui. Il est simplement arrivé le 27 juin, il a cherché le contremaître et s'est fait embaucher. Il devait avoir des papiers, mais je ne les ai jamais vus. Et il n'avait pas cette habitude qu'on les autres de vous montrer des photographies. Ses petits yeux gris se plantaient dans les vôtres comme s'il eût voulu vous en imposer, mais ce n'était pas cela, simplement il regardait, et il regardait bien, une fois pour toutes. On l'a d'abord appelé « l'instituteur », puis « Monsieur Bertaut », avec une nuance de mépris, et enfin on ne l'a plus appelé du tout. Ça voulait dire qu'il était accepté, qu'il faisait partie de l'équipe. Si rien n'était arrivé, il serait vite passé contremaître et aurait peut-être gravi quelques échelons de plus, mais j'ai l'impression qu'il s'en moquait complètement, qu'il n'était venu là que pour passer un certain temps de sa vie, qu'il voulait, qui sait ? oublier quelque chose ou quelqu'un. Je n'affirme rien, bien entendu, il ne m'a fait aucune confidence.

Un jour, on lui a proposé de s'occuper de la troisième grue, la plus petite, pour commencer, dont le conducteur était tombé malade. Mais il a refusé, sans raison, comme ça. Je sais pourquoi il a refusé, il me l'a dit après. C'est parce qu'il était souvent distrait et ne voulait pas courir le risque d'accrocher un camarade par mégarde, à un moment où il aurait été repris par ses pensées. C'est cette distraction qui lui a coûté la santé d'abord, et en définitive la vie. Plusieurs fois déjà, je l'avais averti de se méfier, de regarder un peu plus souvent autour de lui, car un chantier comme le nôtre est plein d'embûches invisibles et d'autant plus dangereuses. C'était comme si je sifflais,. Il ne m'entendait même pas.

Le 3 septembre, juste avant la pause de midi, il creusait à la pioche dans le secteur B 3. Je faisais équipe avec lui et j'enlevais au fur et à mesure la terre et les cailloux que je rejetais en un amoncellement au-dessus de nous. Normalement, c'était une benne accrochée à la grue n° 2 qui devait nous débarrasser du tas. Mais comme on était en retard sur le plan prévu, l'ingénieur avait affecté la benne au secteur B 14 et l'avait remplacée chez nous par l'excavateur. Ça s'était fait sans qu'on en sache rien. Sur un chantier aussi grand que celui du Brêt, il est bien rare qu'on soit au courant de tous les changements, et même de ceux qui vous intéresseraient. Je n'ai rien contre l'ingénieur, notez bien, mais enfin, si nous avions été prévenus, je crois que nous nous serions un peu plus tenus à carreau et rien ne serait probablement arrivé. C'est ainsi que la grande pelle de l'excavateur, qui passait d'une équipe à l'autre dans un rayon de trente mètres, s'est enfoncée dans le tas de terre que je rejetais et, parce que le tas était un peu trop petit pour elle — vers la fin de la matinée, on travaille toujours moins vite qu'au début — elle l'a dépassé. Ne rencontrant plus de résistance, elle a dérapé sur la glaise mouillée et embroché dans ses dents le pauvre Marcel. Il n'a pas eu un cri, il n'a même pas dû se rendre compte de ce qui lui arrivait,

puisque sa tête avait été à moitié défoncée sur le coup. C'est moi qui me suis mis à hurler en voyant la pelle s'élever avec un homme accroché à elle. Mais je n'avais pas vu tout de suite la gravité de l'accident. Cela est déjà arrivé et les gars, en général, s'en tirent avec une ou deux côtes brisées. Lui, vous le savez, a été plus fortement touché. On l'a conduit immédiatement à la pharmacie, et de là l'ambulance vous l'a amené. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, je m'embrouille dans les sectomies dont vous parlez dans votre lettre, mais je vous remercie de toute façon, parce qu'on ne pouvait pas mieux faire.

Dès qu'il a été un peu remis, je suis allé le voir. Il m'a fort bien reconnu. C'est plus tard seulement que j'ai constaté le changement. Je ne parle pas du changement physique, mais de ce qu'il y avait dans sa tête, qui n'y était pas auparavant. Il a d'abord blagué, disant que vous lui aviez certainement laissé un bistouri dans la cervelle, puis il s'est assombri et pendant l'été suivant je l'ai très peu vu. Il vivait, mal, de l'assurance, et, pour arrondir un peu ses mois, il confectionnait d'adorables petites poupées de bois tendre qu'il arrivait à vendre très bien. Il avait pris un appartement de deux pièces dans la rue Varel-Diot et je couchais chez lui chaque fois que je descendais en ville. Non, je n'ai jamais vu de femme, je pense qu'il se sentait trop hideux et n'osait pas les approcher, sachant parfaitement qu'elles ne pouvaient s'intéresser à lui que par pitié ou pour de l'argent.

Il passait, en général, ses matinées à travailler à ses poupées. Il se levait très tôt et ne bougeait pas de son établi jusqu'à midi et demi. Après cela, il déjeunait simplement, faisant lui-même sa cuisine, et partait se promener dans la campagne, seul ou avec moi. Je suppose que c'est absolument par hasard qu'il s'est aperçu du don que vous lui aviez octroyé. Oui, je sais, vous n'y êtes pour rien, vous n'avez pas voulu cela, mais je ne vois que cette solution. En l'opérant, vous l'avez transformé. D'ailleurs, vous devez bien le penser vous-même, sinon pourquoi m'auriez-vous demandé de vous parler de tout cela ? Si j'en crois votre lettre, vous soupçonnez vaguement quelque chose et... A moins que... à moins que vous ne désiriez avoir la certitude que vous n'y êtes vraiment pour rien, que ce don qu'il a découvert en lui, il le possédait déjà en puissance avant votre intervention ? Mais cela ne changerait rien à rien, comprenez-vous ? Parce que, même si c'était là la vérité, votre opération l'aurait, comment dire ? révélé, c'est cela, révélé.

Je ne songe pas une seconde à vous accuser de ce qui s'est passé. Je vous l'ai déjà dit, vous n'êtes pas coupable, puisque manifestement vous ne saviez pas.

Il m'a raconté la chose, bien longtemps après, quand il fut parvenu à dominer partiellement la Force, comme il l'appelait. Cela s'était produit un après-midi d'été, dans un chemin creux du côté de Courceuil. Un petit oiseau s'est brusquement envolé d'un saule, probablement effrayé par le bruit de pas. Marcel l'a regardé s'envoler comme il regardait tout, avec acuité. Et l'oiseau s'est soudain arrêté en plein vol. En plein vol, mais il n'est pas tombé. Il est resté là un bon moment, aussi longtemps que Marcel l'a fixé, immobile, les ailes tordues exactement dans la position qu'elles

avaient à l'instant où Marcel avait posé les yeux sur lui. C'est tout. Marcel a regardé ailleurs et l'oiseau est tombé un peu et s'est remis à voler, disparaissant en quelques secondes derrière un bosquet.

Mais le jour où il m'a raconté cela, il y avait belle lurette qu'il ne s'en tenait plus aux oiseaux. Il avait essayé avec toutes sortes de bêtes, des chats, des chiens, des lapins, des vaches même, des chevaux. Je l'écoutais, un peu ahuri, bien que venant de lui rien ne m'étonnât beaucoup, et je me demandais s'il ne perdait pas un peu la tête. Et à brûle-pourpoint il m'avoua n'avoir jamais osé expérimenter sur un homme et me demanda de me prêter à un essai. Je le fis volontiers, en partie parce que je ne voulais pas le contrarier, mais surtout parce que j'étais persuadé qu'il rêvait tout éveillé. Eh bien non, Monsieur. Il me fit marcher, me regarda brusquement et m'arrêta, c'est le mot, m'arrêta sans que je pusse avancer d'un pas ni faire un geste. J'étais entièrement immobilisé. Je ne me suis pas beaucoup analysé cette fois-ci, comme vous pouvez le penser, j'avais plus de peur que de curiosité. Mais après avoir lu votre lettre, j'ai tenté de me rappeler, et je crois que vous avez raison. Mes souvenirs, après dix ans, sont aussi nets que le lendemain de cette aventure. Parce que, voyez-vous, j'ai continué à respirer sous son emprise, mon cœur ne s'est pas arrêté de battre et mon esprit n'a pas cessé de fonctionner. C'est donc que l'action de Marcel, comme vous l'avez supposé, ne se faisait sentir que sur une partie privilégiée de mon cerveau, paralysait uniquement les centres moteurs. Mais je crois que vous n'avez pas tout envisagé. Car on ne peut pas dire, n'est-ce pas, qu'un camion ou une automobile ait un cerveau. Non, je ne me moque pas de vous, ne sursautez pas ! Marcel a continué ses expériences sur des objets. D'abord sur des objets de petite taille. Il a lancé, par exemple, sous mes yeux, un verre en l'air et l'a empêché de retomber et de se fracasser au sol. Il a pu ainsi, sans cesser de le regarder, aller le prendre délicatement et le reposer intact sur une table. Et il a appris surtout, en quelques mois, à... modeler la Force, à la domestiquer. Il savait d'instinct et sans peine la diriger, puisqu'il suffisait qu'il porte ses yeux sur l'objet de son expérience pour que la Force soit centrée exactement. Mais il lui était plus difficile, tout au moins au début, de ne pas employer trop de puissance pour un petit objet ou pas assez pour un gros. L'hiver suivant, il était parvenu à régler ces détails importants pour lui. J'allais le voir aussi souvent que je le pouvais car j'étais, évidemment, intrigué au plus haut point. Et c'est en plein hiver que je vis pour la première fois le danger qu'il courait. Mais, outre que je ne savais l'exprimer clairement, il ne m'écouta pas plus que d'habitude. Je le servais, ou plus exactement il m'utilisait, mais n'entendait pas que je m'immisce dans ses affaires. J'étais pour lui une sorte d'assistant.

Heureusement, il neigeait, ce jour-là. Nous étions sur la route de Marelles, à un kilomètre de la ville environ, quand un gros camion passa, rempli de briques. Marcel me cria de regarder et soudain je le vis rouler sur le sol, entraîné par le camion. Je dis bien : entraîné, bien que rien, absolument, ne le reliât au véhicule qui s'éloignait. Rien, sinon la Force. Cela dura d'ailleurs fort peu car Marcel cessa presque immédiatement de regarder le camion, coupant ainsi le contact, roula sur lui-même quelques

mètres et s'affala en gémissant sur le bas-côté de la route. Je lui portai secours, mais il avait eu plus de peur que de mal et la neige, bien que dure, avait amorti passablement le choc.

Je le morigérai tant que je pus. Les yeux brillants, il m'écouta en silence, mais il ne m'avait pas entendu car il s'écria qu'il avait été un idiot et que la prochaine fois il saurait mieux s'y prendre. Il m'expliqua ce que vous avez dit en d'autres termes dans votre lettre, qu'étant lui-même la base de la Force, s'il s'attaquait à un objet d'une masse supérieure à la sienne, et que cet objet fût lancé, il ne pouvait que le suivre. La Force, dans ce cas, agissait exactement comme si la plus lourde des deux extrémités de la chaîne qu'elle formait devait entraîner l'autre extrémité. Ainsi, dans l'épisode du camion, il était bien évident que Marcel ne pourrait pas l'arrêter, mais que, lié à lui par la Force, il serait bien plutôt emporté à sa suite. Ce qui s'est produit. Et dans cette expérience il y avait en germe l'explication et la prédiction de son horrible fin. Il n'y vit rien, je n'y vis rien non plus, si ce n'est trop vaguement pour emporter son adhésion, et cela, je ne me le pardonnerai jamais. Il ne m'aurait peut-être pas écouté plus que de coutume, mais j'aurais au moins fait tout ce que je pouvais pour le sauver.

Oui, je sais qu'il y avait une objection majeure à sa théorie des masses. J'y pensai moi-même quelques jours plus tard et lui fis part de mes doutes. Mais il me rétorqua, justement je crois, que les chevaux et les vaches sur lesquels il avait expérimenté la Force, s'ils pesaient beaucoup plus que lui-même avaient l'habitude d'être mis en branle et arrêtés même par des enfants. Qu'en somme il suffit de très peu, malgré leur poids, pour les stopper. Y aviez-vous songé ?

Les jours suivants, il réfléchit longuement et, lorsque je revins le voir, il m'apprit une nouvelle stupéfiante. Ayant vu ce que j'avais vu, je ne pouvais absolument pas douter de ses paroles. Voici ce qu'il me dit : deux jours après l'histoire du camion, il était allé sur l'aérodrome de Baulieu et s'était fait enlever dans les airs par un petit avion de tourisme, sous l'œil ahuri d'une dizaine de personnes qui étaient là. L'avion l'avait entraîné fort loin et, ne sachant plus comment se dépêtrer de là, Marcel s'était tout bonnement laissé tomber dans la Mare aux Cygnes sur laquelle l'appareil passait à faible altitude. Il avait bu un bon coup, mais sachant nager convenablement, il s'en était tiré avec un rhume. Il y avait, me dit-il alors, pas mal de détails à mettre au point avant d'utiliser la Force congrûment.

Il n'eut pas le temps d'y réfléchir longtemps.

Le printemps arrivait. Vous m'avez demandé s'il était possible que la Force se situât ailleurs que dans la tête de Marcel, je puis vous répondre sans ambiguïté. C'est à la suite de votre intervention, pour aussi déplaisant que cela vous paraisse, que le cerveau de mon ami abrita la base même de cette Force démoniaque. Il est impossible qu'il en ait été autrement, écoutez plutôt.

Il m'entraîna avec lui un dimanche après-midi, sans me prévenir de ce qu'il comptait faire. Nous marchâmes longtemps, tantôt sur des sentiers, tantôt à travers champs, jusqu'à la route nationale. Marcel tenait à la main un sac que je lui offris plusieurs fois de porter. A la fin, il me le confia. Il

était si lourd que je lui demandai ce qu'il contenait, mais il se contenta de grogner pour toute réponse. Nous parvînmes enfin au pont qui enjambe la Reuse et nous nous arrêtâmes. Marcel me reprit le sac des mains, en tira une chaîne avec laquelle il se lia à l'entrée du pont métallique, solidement, sans me demander mon aide ni s'expliquer. Tu vas voir, me dit-il cependant, cette fois, j'en arrêterai un.

Je compris soudain ce qu'il projetait et, en un éclair, je vis ce qui résulterait. Je me précipitai sur lui et le suppliai de laisser tomber tout cela, de ne pas tenter le diable, de... Je ne sais plus tout ce qui me passa par la tête. Mais il me repoussa d'un air impatient. Il ne m'entendait même pas. Il avait fini de s'attacher au pont. Il était tranquille et souriant. Il savait — et je savais aussi, hélas ! — que le pont péserait plus lourd que le plus lourd des camions.

La route, là, fait un double détour, à l'entrée et à la sortie de ce pont. Je continuais à tenter de convaincre Marcel de la folie qu'il entreprenait, mais je n'avais malheureusement pas d'argument solide à lui opposer, que des suppositions, et il ne s'en inquiétait pas. Soudain, j'entendis un ronflement et je m'élançai une dernière fois vers mon ami pour l'adjurer de ne pas poursuivre l'expérience. Plusieurs autos étaient déjà passées, mais il les avait dédaignées. Cela n'aurait rien changé, du reste. Ce qu'il voulait, c'était une confirmation éclatante de ses idées folles, et il espérait que viendrait enfin le plus gros camion possible.

Le ronflement grandit et le camion désiré parut, freinant à peine au premier virage. Le monstre s'engagea sur le pont qui vibrait. Je quittai un dixième de seconde le visage couturé de mon ami, et quand mes yeux se posèrent sur lui de nouveau, je poussai un hurlement tel qu'il dut s'entendre de la ville. En tout cas, les gens d'une ferme voisine accoururent. Marcel n'avait plus de visage. Sa tête était comme un de ces heaumes médiévaux dont on aurait enlevé la visière, un trou sanglant que limitait le crâne en haut et la mâchoire en bas. Et dans le sillage de l'énorme véhicule qui disparaissait au deuxième tournant, une masse blanchâtre, son cerveau entier, suivait, suivait, disparaissait...

Comment vouliez-vous qu'on comprenne, qu'on me croie, qu'on ne m'accuse pas de meurtre ? Je n'avais d'ailleurs pas même envie de me défendre. Mais maintenant que j'ai purgé ma peine, maintenant, Monsieur, pourrez-vous au moins me réhabiliter ?



Journal d'un parasite

(*By a fluke*)

par ARTHUR PORGES

Avec ce réalisme dans le détail qui est un peu sa marque de fabrique, Arthur Porges, pour sa douzième apparition dans « Fiction », *nous offre un conte dont le ton rappellera notamment à ses lecteurs celui de* « Micro-opération » (*n*° 40) *: l'étude de l'étrange cycle de vie d'un être à qui son extraordinaire intelligence n'offre aucune protection, au sein d'un monde où la vie et la mort sont déterminées par le plus pur hasard.*



On peut être à la fois très intelligent et néanmoins complètement sans défense, à la merci du milieu capricieux qui vous entoure.

D'innombrables générations de ma race à la vie si courte ont considéré avec une amertume justifiée la suprématie d'une espèce — dont les membres s'appellent « hommes » — indéniablement inférieure à nous par l'intellect, mais dotée d'une longue vie et d'appendices admirablement appropriés à la manipulation de la matière et de l'énergie sous une grande variété de formes.

Grâce à ces deux précieux attributs, une longue vie et des doigts capables de tenir un outil, ils régissent le monde, alors que nous pouvons tout juste capter quelques unes de leurs pensées — qui sont pour la plupart totalement irrationnelles— et poursuivre notre éternel combat sans joie pour la survivance individuelle.

En matière de philosophie et de mathématiques, nous surpassons de loin ces seigneurs de la création. Moi-même, alors que seul un cinquième de ma vie s'était écoulé, j'avais résolu un certain nombre de leurs problèmes les plus ardus de mathématique pure. Mais, sans l'apport de la science expérimentale, notre philosophie est stérile ; et même nos mathématiques manquent de virilité en l'absence de contact avec le laboratoire. Les faits bruts de la nature sont nécessaires pour lever notre pain métaphysique.

Il est peut être inutile — et même certainement — que je gaspille ces quelques dernières heures de ma trop brève existence à rédiger l'autobiographie d'un individu de ma race ; mais pour la première fois, nous connaissons, mes semblables et moi-même, un être susceptible de consigner ce récit. Nous avons de bonnes raisons de penser que ses intruments, en ce moment même, reçoivent et notent mes pensées cohérentes.

J'ai prononcé le mot « récit », et pourtant, je dois avouer en toute équité qu'il s'agit plutôt d'une protestation — une protestation sans objet, bien sûr, puisque rien ne peut remédier à un monde, un processus d'évolu-

tion et une destinée que nous estimons intolérables. Une telle protestation ne peut rien changer, mais nous ressemblons suffisamment aux dieux humains pour en tirer néanmoins une consolation.

Mais le temps passe trop vite. Je dois commencer par raconter mon histoire personnelle qui, pour m'être particulière, n'en est pas moins typique. Je crois et j'espère que l'être, apparemment venu d'un autre monde, la consigne. Il est fâcheux de crier sa détresse dans le vide.

Mon premier souvenir est une sorte de conscience diffuse qui ne me permet pas encore de percevoir les pensées de mon peuple. C'était une sorte d'hibernation, que je sais être maintenant le stade ovaire de ma vie. Je crois me rappeler un passage mouvant et désordonné dans un tube sinueux, emporté par les flots d'un liquide brunâtre. C'était bien entendu, le canal cholédoque. Je ne compte plus ceux de ma race que j'ai envoyés par ce chemin dans les quelques semaines passées.

Je crois penser avec raison que j'ai quitté mon œuf assez précocement ; c'est là, toutefois, un sentiment psychologique, qui n'a pas grande valeur en tant que preuve positive. Bien que nous autres adultes soyons à même de recevoir les pensées des jeunes êtres presque immédiatement après leur éclosion, il n'existe aucune méthode d'estimer, sauf de façon très approximative, le temps qu'ils ont dû passer dans l'œuf. Je n'ai été vraiment conscient qu'après mon éclosion ; je me présentais alors comme un être de forme conique, multicellulaire ; une minuscule créature, une misérable goutte de matière vivante.

J'ai été un des rares privilégiés à être nés dans un milieu liquide. Si mon éclosion avait eu lieu dans un endroit sec, ainsi qu'il est advenu à bon nombre de mes contemporains, je ne serais pas en vie actuellement.

Vous vous étonnez peut-être de ma connaissance d'événements extérieurs à mon expérience limitée. En cela réside le tragique de notre situation : cette facilité que nous avons d'échanger pensées et renseignements. Tout l'héritage de notre race est facilement transmis à chaque individu dont l'existence se prolonge suffisamment pour lui permettre de l'absorber. Mais ne possédant ni appendices ni mobilité autonome, nous n'avons aucun moyen de nous servir de ces connaissances. Nous ne pouvons non plus nous mettre en rapport avec la forme dominante de vie qui serait peut-être — nous n'avons aucun moyen de nous en assurer — disposée à nous aider. Nous pouvons écouter nombre de leurs pensées, à condition que le champ de celles-ci ne soit pas trop vaste, mais apparemment, ils ne peuvent entendre les nôtres. Bon nombre de nos connaissances mathématiques ont été obtenues de cette manière. Notre conception de leur monde physique, toutefois, est vague et déformée. Je me suis souvent demandé quelles sont exactement les entités — chimiques, électriques et biologiques — sur lesquelles sont basées leurs mathématiques. Je ne le saurai jamais. Bien que je sache résoudre aisément toutes les sortes d'équation différentielles, y compris certaines dont les experts humains n'ont pu venir à bout, c'est — en ce qui me concerne — par un processus purement mécanique. Pour cette raison, je les juge moins attirantes que les problèmes relatifs à la théorie des nombres, que la plupart d'entre nous préfèrent. En cette

matière, tout se déroule sur le plan des mathématiques pures : aucun objet pratique n'est visé. Avec les analyses appliquées, au contraire, on travaille dans le vide. Par exemple, j'ai eu beau résoudre le problème de *n* corps évoluant dans un champ gravitique, le résultat ne représente rien pour moi.

Mais je ne dois pas perdre trop de temps. Tout ce que je voulais souligner, c'est que dès l'éclosion, les pensées secourables de mes aînés ont submergé ma conscience. Je savais d'instinct ce que je devais faire, mais les conseils que je recevais me rendaient la tâche plus facile et, surtout, moins terrible, l'affreuse sensation d'être confronté à des problèmes inconnus et uniques.

J'étais prévenu d'avance : un avantage énorme.

J'étais là, parcelle minuscule de vie à l'état brut, venue à l'éveil au sein d'un milieu qui ne m'était pas familier, c'est-à-dire le liquide que les humains appellent de l'eau. En moi, il y avait une sensation d'urgence extrême, un besoin de satisfaction rapide, et la mort se dessinait au terme des précieuses secondes qui s'écoulaient. Je savais que je devais trouver un certain organisme, qui n'était pas des plus communs, et qui était en outre une créature recherchée en ce moment précis par des centaines de mes frères. Et mon temps était limité. Huit heures, me disaient mes conseillers. Trouve-le en huit heures ou tu meurs. Nage, petit ! Nage de toutes tes forces ! Mais, derrière leurs voix, perçait une sorte de lassitude. Ils savaient combien d'entre nous devaient succomber.

Je nageai, sachant à peine ce que je cherchais, et tandis que je fouettais l'eau trouble de mes cils, mes mentors répétaient inlassablement la description de l'animal dont j'avais besoin pour vivre. C'était un monstre par rapport à moi, tellement gros que je pouvais aisément ne pas le voir du tout sans le secours de leurs conseils. Ce géant était vêtu d'une armure que je devais éviter, car ce serait de l'énergie gaspillée que de l'attaquer par là. Il était sans cerveau, une simple bête stupide. Les hommes le nomment escargot ou en langage savant : *Lymnea columella.*

Je fus un des rares chanceux. Je trouvai mon escargot, un colosse qui broyait des masses énormes de végétation avec une langue comme un ruban dentelé. J'avais de la chance sous un autre rapport également. (Il est parfaitement absurde, je m'en rends compte, de répéter toujours cette phrase. Elle est axiomatique pour mon espèce. Seule une minorité qui a de la chance survit ; être en vie assez longtemps pour avoir des pensées cohérentes, c'est être chanceux par définition.) Mon escargot personnel ne contenait que quelques uns de mes semblables. Alors même que je me préparais à en forcer l'entrée, j'entendis les pensées angoissées de quarante-trois des membres de ma génération qui s'étaient tous malheureusement précipités sur un autre escargot déjà largement habité. Les aînés les prévinrent, mais toujours perçait cette même lassitude. Si vous y pénétrez tous, l'hôte mourra et vous périrez avec lui. Eloignez-vous, tous ceux qui ont encore un peu de temps, et cherchez un autre escargot.

Ils conseillaient en vain. L'instinct de conservation ne peut être réfréné par l'intelligence. Personne ne voulut s'éloigner et personne ne pouvait les blâmer. Ainsi qu'il arrive fréquemment, ils étaient pris dans le piège du

temps. Chacun cria que ses quelques heures étaient écoulées et qu'il n'y avait aucun autre escargot assez proche. Chacun, apparemment, espérait que les aînés se trompaient et que par extraordinaire l'escargot survivrait à cette invasion en masse de ses organes. Ou peut-être, se sachant condamné, chacun était résolu à ne pas laisser un autre de ses congénères survivre à sa place. Notre mode de vie n'est pas propice à l'altruisme ; intellectuellement, nous le regrettons, mais on comprend les sentiments de l'individu menacé par la mort et ne désirant pas la rencontrer à la place d'un de ses frères. J'entendis leurs dernières pensées remplies de ressentiment, tandis que l'escargot agonisait et se transformait en une masse de charogne empoisonnée qui détruisait mes frères.

Je rampai sur la carapace de la bête jusqu'à ce que je rencontre des tissus mous et je m'insinuai à l'intérieur. Ce fut une douce sensation, presque comme d'être de nouveau sain et sauf dans l'œuf, sans être harcelé par des problèmes pressants. Je me dénichai un endroit confortable dans un vaisseau de lymphe. Je n'étais pas seul de ma race, mais j'avais assez de place. Là, je m'installai pour méditer, apprendre, et attendre ma première transformation. Celle-ci, d'après mes aînés, devait se produire prochainement. Ce fut durant cette période brève mais calme que je maîtrisai de nombreuses branches des sciences philosophiques et mathématiques.

Après quelques heures, mes cils se mirent à tomber, un par un. Bien entendu, ils ne m'étaient plus d'aucune utilité et je ne ressentis aucune douleur. Je devins plus grand, de la forme d'un sac, et ma pensée se fit rêveuse. Mais mon esprit était clair et j'appris rapidement, grâce aux aînés qui noyaient mes récepteurs avides de vagues entières de renseignements et de conseils.

Quelques heures encore s'écoulèrent avec une rapidité vertigineuse et je me transformai à nouveau. Je sentis ma personnalité se multiplier et pris conscience du fait que j'étais maintenant une entité collective. Cela me donna une sensation de grande sécurité ; même si l'un seulement de ces sous-multiples devait survivre aux périls qui nous attendaient, cela voulait dire que je survivrais *personnellement*. Il n'y avait pas d'échange de pensées entre nous ; nous ne formions qu'un et n'avions besoin d'aucun moyen de communication.

Cet état étrange ne dura pas longtemps, toutefois. Avant presque que je m'en fusse aperçu, moi-même et mes co-descendants nous transformions de nouveau. Chacun d'entre nous devint plusieurs entités plus petites, mais toujours en rapport les unes avec les autres pleinement et entièrement. Moi-même, je me divisai en six et peu de temps après, nous, c'est-à-dire tous les six, nous échappâmes de la coquille de mon ancien corps, maintenant chose morte, et nous nous dirigeâmes vers un endroit différent de l'escargot. Il y avait une grande agitation autour de nous, car beaucoup d'autres êtres se déplacaient. Mais pour nous, l'escargot était un monde où l'espace était pratiquement sans limites. Mon petit groupe se trouva un endroit agréable. Nous le décrivîmes aux aînés qui purent l'identifier comme étant le foie de l'escargot.

A ce moment de ma carrière, mon individualité revint subitement et je ne me sentis plus faire corps avec mes doubles, qui s'occupèrent chacun de son côté de leurs propres affaires, bien que celles-ci fussent évidemment semblables aux miennes. Cet état ne dura pas longtemps, mais suffisamment toutefois pour me permettre de résoudre un certain nombre de difficiles problèmes mathématiques, tout en suçant rêveusement les sécrétions nourrissantes de la masse spongieuse à laquelle je me cramponnais farouchement. Entre autres, je vérifiai deux célèbres propositions de savants humains : celle de Goldbach, selon laquelle chaque entier pair est la somme de deux nombres premiers ; et celle de Riemann relative aux variables complexes.

Je venais de terminer ce dernier problème, ce qui constitue un exercice exténuant quand il est fait mentalement, en démontrant à mon entière satisfaction que la part réelle d'une certaine fonction est indiscutablement une demie, ainsi que l'avait pensé cet homme, lorsque je m'aperçus que je me subdivisais de nouveau. C'est une sensation à laquelle on s'habitue difficilement, surtout lorsqu'on vit si peu de temps et que cela se reproduit avec une rapidité déconcertante et bien trop fréquemment. En me laissant trop absorber par mon problème, j'avais raté l'habituel préavis fourni par les aînés, mais l'instinct y suppléa.

En peu de temps, je me trouvai équipé d'une mince queue mobile et de ventouses extrêmement pratiques à chaque extrémité. Après une hâtive consultation avec les aînés, je ne perdis plus de mon précieux temps à exercer ces nouveaux organes, mais je me mis à faire mon chemin sans grand enthousiasme hors de mon nid douillet dans le foie de l'escargot, à travers le corps mou jusqu'à l'eau glacée.

Mon instinct, renforcé par un courant de conseils émanant de ceux qui m'avaient précédé, me guida vers les rives du petit étang. Le trajet fut fatiguant et déplaisant ; ma queue ne m'était pas aussi utile que l'avaient été mes cils et l'eau était infestée d'ennemis. Je vis beaucoup de mes semblables avalés par de gigantesques animaux stupides, infiniment plus petits que notre dernier hôte, mais énormes par rapport à nous et bien protégés. Les humains les appellent des mouches d'eau. A plusieurs reprises, je n'échappai moi-même que de justesse, car elles nagent beaucoup plus vite que nous.

C'est avec un sentiment de soulagement profond que j'atteignis une sorte de sabre gigantesque de végétation verte qui se balançait à l'extrême bord de l'étang. Les aînés m'encouragèrent en me disant que c'était un brin d'herbe : juste ce qu'il me fallait. Exténué, je parvins à grimper presque jusqu'en haut.

Arrivé là, les experts adoptèrent une attitude assez apathique en ce qui concernait mon avenir, car dorénavant et pour la première fois, l'effort individuel ne signifiait plus rien. A partir de ce moment, tout est une question de chance, et de savoir cela donne une sensation de réconfort engourdi.

De nouveau et très rapidement, je me transformai. Je perdis ma queue et devins une fois de plus une entité multiple, protégée par une coquille coriace qui me mettait à l'abri des intempéries. Cet état est une des plus

longues étapes de notre cycle épisodique, et j'y passai de nombreux jours profitables aux mathématiques. C'est à cette époque que je démontrai l'inexactitude d'une célèbre hypothèse : le dernier théorème de Fermat (ainsi qu'elle est nommée par les hommes), d'après lequel il n'existe aucune solution entière de l'équation $X^n+Y^n=Z^n$ pour *n* représentant un nombre entier plus grand que deux. Je suis arrivé à un résultat assez curieux ; et sans vraiment m'y attendre : il y a exactement deux valeurs entières de *n* entre 2^{4176} et 2^{4177} pour lesquelles il existe une solution. Quel dommage que je ne puisse communiquer ce fait surprenant aux mathématiciens humains avec qui, malgré leur arrogance raciale et mon amertume, je me sens une certaine fraternité intellectuelle.

En écoutant les commentaires de mes frères aînés, je sus ce que je devais espérer. Un autre animal, un être absolument titanesque m'était maintenant nécessaire pour survivre. Mais c'est lui qui devait me trouver ; il n'y avait absolument rien à faire de mon côté ; je n'étais plus mobile.

C'est grâce au hasard seul que je dois la vie. Je fus un des seuls de ma génération à en réchapper.

Effectivement, une des énormes bêtes est passée par là, m'a avalé, et moi, faussant compagnie à mes sous-unités qui devinrent chacun une nouvelle personnalité distincte, je me creusai un chemin à travers la paroi stomacale de la créature jusqu'au foie massif. Là, dans cette sombre épaisseur de chair, à l'apogée de ma maturité, je me livrai à une magnifique débauche gastronomique qui, après trois mois, approche tout juste de sa fin.

Etant à la fois mâle et femelle, depuis de nombreuses semaines, je secrète abondamment œufs et sperme. Des centaines de mes rejetons attendent actuellement sur leur brin d'herbe le coup de dés de la nature qui décidera de la mort ou de la vie. J'ai échangé des pensées élevées avec mes associés adultes sur de nombreuses et obscures questions mathématiques et philosophiques. Quel dommage que cela doive prendre fin ! Je ne tiens plus aussi fermement à l'organe qui lui-même commence à se dessécher ; il n'y a plus aucune force dans ma ventouse antérieure. Bientôt je m'éteindrai. Ceci est un adieu à quiconque consigne mon récit. Si seulement nous avions plus de temps, ou des appendices utiles, ou même la mobilité, mais... non... je...

Le texte qui précède est la reproduction, clarifiée par l'inclusion de certaines équivalences de noms et de phrases, du récit autobiographique d'un étrange petit organisme trouvé par Gobal Denoty sur la troisième planète du système récemment découvert. Une étude des écrits de la race de bipèdes disparue, qui dominait jusqu'alors cette planète, révèle qu'ils étaient totalement ignorants des remarquables facultés mentales de cette créature, et qu'ils la cataloguaient comme un ver trématode, un parasite du mouton : la douve du foie, Fasciola hepatica.

(*Traduit par Evelyne Georges.*)

Celle qui partit

(*The missing girl*)

par SHIRLEY JACKSON

« Il y a des histoires qui échappent à toute classification, » écrivions-nous pour présenter, dans le numéro 40 *de* « Fiction », *la première nouvelle en France de Shirley Jackson* (« Journée de bienfaisance »). *Ce ne fut d'ailleurs pas là le seul récit « indéfinissable » à voir le jour à nos sommaires. Depuis, des titres comme* « Et voici les nouvelles », *de Theodore Sturgeon* (*n*° 44), « La salle d'attente » *et* « Guerre dans les airs », *de R. V. Cassil* (*n*° 47 *et* 51), « Le temple », *de Jane Roberts* (*n*° 52), *sont venus grossir les rangs de ces œuvres en marge, dont le seul point commun est de fuir résolument les recettes courantes.*

En effet, nous considérons que le rôle de « Fiction » *ne doit pas se borner à l'exploration des domaines les plus familiers de l'étrange. Certaines histoires font éclater les cadres, des histoires qui sortent de l'ordinaire, même dans une revue comme la nôtre. C'est notre privilège d'être aujourd'hui les seuls en France à publier en circuit commercial de telles œuvres.*

Celle que vous allez lire aujourd'hui est due à la plume d'un des meilleurs auteurs contemporains de fantastique aux Etats-Unis. Néanmoins, comme la précédente nouvelle de Shirley Jackson que nous citions ci-dessus, elle pose au lecteur une question inquiétante : oui ou non, s'agit-il là vraiment d'une histoire fantastique ? Ce problème continue encore de nous hanter...



ELLE fredonnait d'une voix sans timbre, tout en allant et venant dans la chambre, et en déplaçant doucement des objets. Betsy serra les épaules et se pencha davantage sur son album posé sur le bureau, dans l'espoir que son attitude de concentration traduirait son désir de silence, mais le fredonnement ne cessa pas pour autant. Tout en discutant intérieurement de l'opportunité d'un geste dramatique, comme par exemple d'envoyer violemment son album sur le plancher, ou de pousser une exclamation de colère, Betsy réfléchissait comme si souvent auparavant : « On ne *peut* même pas se fâcher contre elle, *c'est impossible,* » aussi s'inclina-t-elle encore un peu plus sur son travail.

— « Betsy ? »

— « Hein ? » Betsy, tout en s'efforçant d'avoir l'air absorbée, se rendait compte qu'elle aurait été capable de décrire le moindre mouvement qui s'était produit dans la pièce jusqu'à ce moment.

— « Dis, Betsy, je sors. »

— « Où vas-tu ? A une heure aussi tardive ? »

— « Je sors quand même. J'ai à faire. »

— « Vas-y, » dit-elle. Ce n'est pas parce qu'on ne doit pas se fâcher qu'on doit nécessairement s'intéresser.

— « Au revoir. »

La porte claqua et Betsy, avec un soupir de soulagement et un sentiment de réconfort, se replongea dans son album.

Ce ne fut que le lendemain soir que quelqu'un demanda à Betsy où était passée sa compagne de chambre. Et même alors, la question était si naturelle que Betsy n'y réfléchit même pas.

— « Tu es toute seule ce soir ? » lui demanda quelqu'un. « Elle est sortie ? »

— « Je ne l'ai pas vue de la journée, » répondit Betsy.

Le lendemain, Betsy commença à s'étonner, surtout parce que le second lit de la chambre n'avait toujours pas été défait. Il lui vint la pensée monstrueuse d'aller trouver la directrice du camp. (« Vous savez ce qu'elle a fait Betsy ? Elle a filé raconter à la vieille Tante Jane que sa camarade avait disparu, et la pauvre fille qui n'avait même pas bougé d'ici ! ») Elle se décida à en parler à plusieurs personnes par curiosité, tout en présentant la chose sous un aspect indifférent ; personne n'avait vu sa compagne de chambre depuis le lundi soir où elle avait dit à Betsy : « Au revoir, » puis était partie.

— « Vous croyez que je devrais en parler à la vieille Jane ? » demanda Betsy, le troisième jour.

— « Eh bien... » Un temps de réflexion. « Tu sais, tu pourrais avoir des ennuis *toi-même,* si elle a vraiment disparu. »

***

La directrice du camp, une femme à l'aise, indulgente et pleine d'humour, assez âgée pour être la mère de toutes les assistantes, assez avisée pour donner une impression de grande expérience, écouta attentivement, puis demanda :

— « Et vous dites qu'elle est partie depuis lundi soir ? Alors que nous sommes jeudi ! »

— « Je ne savais pas comment faire, » expliqua naïvement Betsy, « elle aurait pu être allée chez ses parents, ou... »

— « Ou... ? » demanda la directrice.

— « Elle m'a dit qu'elle avait à faire. »

La vieille Jane attira à elle le téléphone et demanda :

— « Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Alvert ? »

— « Alexander, Martha Alexander. »

— « Passez-moi la maison de Martha Alexander, » dit la vieille Jane dans le combiné. Et, dans la pièce voisine, dans le bâtiment aux lambris magnifiques qui servait de bureau pour le camp, à une extrémité, et à l'autre de cuisine, réfectoire et salle de jeux, la vieille Jane et Betsy entendirent miss Mills l'assistante de la directrice, qui répétait d'une voix irritée : « Alexander, Alexander, » tout en feuilletant des registres et en ouvrant des tiroirs de classeurs.

— « Jane ? » cria-t-elle soudain. « Martha Alexander... d'où... ? »

— « De New York, » dit Betsy, « *je crois...* »

— « New York, » répéta la vieille Jane dans l'appareil.

— « Bien, » fit miss Mills dans l'autre pièce.

— « Disparue depuis lundi, » marmonna la vieille Jane en consultant les notes qu'elle avait prises sur son bloc. « Elle a dit qu'elle avait à faire. Vous avez sa photo ? »

— « Je ne pense pas, » fit Betsy d'une voix hésitante. « J'ai peut-être un instantané quelque part. »

— « De quelle année faisait-elle partie ? »

— « C'était un Elfe, *je crois,* » dit Betsy. « Moi, je suis un Elfe ; ce que je veux dire, c'est qu'on met d'habitude à coucher les Elfes avec les Elfes, les Lutins avec les Lutins et les Grands Chasseurs avec... » Elle se tut à la sonnerie du téléphone. La vieille Jane prit le combiné et fit, d'une voix incisive : « Allô ! Mrs. Alexander ? Ici miss Nicholas, du Camp d'Instruction Phillips pour les jeunes filles de douze à seize ans. Oui... Très bien, Mrs. Alexander, et vous même ?... j'en suis heureuse. Mrs. Alexander je vous téléphone au sujet de votre fille pour m'assurer... Votre *fille,* Martha... Oui, tout juste, Martha. » Elle haussa les sourcils à l'adresse de Betsy. « Nous voulons nous assurer qu'elle est bien rentrée à la maison ou que vous savez où elle est.. oui, où elle est. Elle a quitté le camp brusquement lundi soir et a négligé de signer le registre des sorties, et naturellement, nos responsabilités exigent que nos jeunes filles, même si elles se rendent dans leur famille... » Elle s'interrompit, et son regard se braqua soudain sur le mur d'en face. « Elle n'y est pas ? Mais savez-vous où elle est ?... Peut-êre chez des amis ? Y a-t-il quelqu'un qui puisse le savoir ? »

L'infirmière du camp, qui s'appelait Hilda Scarlett, mais qu'on connaissait sous le nom de Will, n'avait pas reçu de Martha Alexander à l'infirmerie. Assise en face de la vieille Jane, un instant plus tard, elle se tordait nerveusement les mains en affirmant que les seules jeunes filles à l'infirmerie pour le moment étaient un Lutin piqué d'orties et un Elfe avec une crise de nerfs.

— « J'imagine que *vous savez,* » dit-elle à Betsy d'une voix qui montait, « que si vous étiez venue nous trouver à la *minute* où elle est partie... »

— « Mais *je ne savais pas,* » fit Betsy, désespérée. « Je ne savais pas qu'elle était partie. »

— « Je crains... » dit lourdement la vieille Jane en regardant Betsy comme quelqu'un qui vient de se voir charger d'un fardeau trop pesant, « je crains fort qu'il ne nous faille avertir la police. »

***

C'était la première fois que le chef de la police, un brave père de famille du nom de Hook, était appelé à rendre visite au camp de jeunes filles ; ses filles ne l'avaient pas fréquenté, et Mrs. Hook avait peur de la fraîcheur nocturne ; c'était également la première fois que le Chef Hook devait établir des faits. On l'avait laissé à son poste jusque-là parce qu'on

aimait bien sa famille dans le village, que les jeunes gens qui fréquentaient le bar local l'aimaient bien, et que pendant vingt années passées à enfermer des ivrognes et des voleurs très ordinaires il n'avait jamais commis de fautes. Dans un petit village comme celui qui était à proximité du camp de jeunes filles, la criminalité se modèle sur la nature des habitants, et le maximum en fait d'événement sensationnel qu'on puisse y espérer dans ce domaine c'est un chien volé ou un nez cassé. Personne ne doutait de l'incapacité totale du Chef Hook à s'occuper de la disparition d'une jeune fille du camp.

— « Vous dites qu'elle allait quelque part ? » demanda-t-il à Betsy, après avoir éteint son cigare par égard pour l'infirmière. Il avait visiblement peur que ses questions paraissent ridicules à la vieille Jane.

— « Elle m'a dit qu'elle avait à faire, » lui répondit Betsy.

— « Comment l'a-t-elle dit ? Comme si c'était vrai ? Ou pensez-vous que ce n'était pas vrai ? »

— « Elle l'a dit tout simplement, » fit Betsy, qui en était à cette période d'entêtement que connaissent la plupart des filles de treize ans, « je l'ai déjà *répété* huit fois. »

Le Chef Hook cligna les paupières et toussota.

— « Elle avait l'air heureux ? »

— « Très. Elle a chanté toute la soirée pendant que j'essayais de travailler à mon Album de Nature, c'est pour ça que je m'en souviens. »

— « Elle a chanté ? » s'étonna le Chef. Pour lui, il était inconcevable qu'une fille sur le point de disparaître eût des raisons de chanter.

— « Elle a chanté ? » fit la vieille Jane.

— « Elle a chanté ? » fit Will Scarlett. « Vous ne *nous* l'aviez pas dit. »

— « C'était plutôt un fredonnement, » se reprit Betsy.

— « Quelle chanson ? » demanda le Chef Hook.

— « Un simple fredonnement. Je vous l'ai déjà dit, elle fredonnait. J'ai failli en devenir folle, avec mon Album de Nature. »

— « Avez-vous une idée de l'endroit où elle est allée ? »

— « Non. »

Le Chef Hook eut une idée.

— « A quoi s'intéressait-elle ? Vous savez... le sport... les garçons... ou autre chose ? »

— « Il n'y a pas de garçons au Camp d'Instruction Phillips pour les jeunes filles, » intervint la vieille Jane, avec raideur.

— « Elle aurait *quand même* pu s'intéresser aux garçons, » dit le Chef Hook. « Ou bien... voyons... les livres ? Ou le base-ball ? »

— « Nous n'avons pas pu remettre la main sur sa Carte d'Activités, » dit l'infirmière. « Betsy, à quel groupe récréatif appartenait-elle ? »

— « Ça alors... » Betsy réfléchit profondément. « Le théâtre ? Je crois qu'elle était dans le groupe théâtral. »

— « Quel groupe ? Petit Jean ? Flore ? »

— « Petit Jean, » dit Betsy en hésitant. « *Je crois.* Je suis à peu près sûre pour le théâtre, parce que je me rappelle qu'elle parlait des *Six qui passent pendant que les lentilles cuisent.* »

•

— « C'est sûrement le groupe théâtral, » dit la vieille Jane.

Le Chef Hook qui commençait à trouver tout cela embrouillé et inutile intervint :

— « Et ce chant ? »

— « Il y a du chant dans *Six qui passent pendant que les lentilles cuisent,* » dit Will Scarlett.

— « Et les garçons ? » insista le Chef Hook.

Betsy réfléchit de nouveau, se remémorant de son mieux la silhouette endormie dans le second lit, le linge sale sur le plancher, la valise ouverte, les boîtes de gâteaux, les serviettes, les gants de toilette, le savon, les crayons... « Elle avait un réveil à elle, » avança-t-elle.

— « Combien de temps avez-vous logé ensemble ? » demanda la vieille Jane, d'une voix un peu sardonique, comme si, par déférence pour le Chef Hook, elle se fût abstenue de dire tout ce qu'elle pensait.

— « L'année dernière et cette année, » dit Betsy. « Ce que je veux dire, c'est que cette année on avait fait la demande de chambre en même temps, alors on nous a remises ensemble. Bien sûr, la plupart de mes amies sont des Grands Chasseurs, mais naturellement, je ne peux pas loger dans le même bâtiment, parce qu'on ne met les Grands Chasseurs qu'avec... »

— « Nous le savons, » fit la vieille Jane, un peu excédée. « Le courrier ? »

— « Je ne sais pas. Je ne lisais que le mien. »

— « Que portait-elle ? » demanda le Chef.

— « Je ne sais pas. Je n'ai pas regardé quand elle est sortie. » Elle se tourna vers la vieille Jane d'un air impatient. « Je travaillais à mon Album de Nature. »

Une fouille de la chambre, dont Betsy s'abstint, mais à laquelle participèrent la vieille Jane et Will Scarlett avec enthousiasme, et le Chef Hook avec un certain embarras, prouva qu'une fois écartées les affaires de Betsy, il ne restait qu'une quantité étonnamment réduite d'effets. Il y avait le livret tapé à la machine de *Six qui passent pendant que les lentilles cuisent* et une méchante peinture d'Echo Lake, qui appartenait au camp. Il y avait un cahier, intitulé comme celui de Betsy *Album de Nature,* mais inutilisé, sans fleurs séchées et sans plumes de geai ; il y avait un exemplaire des *Voyages de Gulliver*, emprunté à la bibliothèque du camp, ce qui pouvait avoir une certaine signification, de l'avis de la vieille Jane. Personne ne put dire ce qu'avait porté la disparue, car la plupart des vêtements de la penderie étaient à Betsy. Dans les tiroirs de la seconde commode se trouvaient quelques pièces de sous-vêtements, une paire de grosses chaussettes et un sweater rouge dont Betsy était sûre qu'il appartenait à un Elfe de l'autre bout du camp.

⁂

Une vérification serrée des listes d'activités récréatives montra que la disparue était inscrite pour le théâtre, l'étude de la nature et la natation, mais il était douteux qu'elle eût été assidue à l'une quelconque de ces occupations. La plupart des assistantes tenaient des registres approximatifs

et aucune ne pouvait se rappeler si telle ou telle fille était venue ou non tel ou tel jour.

— « Je suis quand même à peu près sûre que je me souviens d'elle, » dit Petit Jean, une fille enthousiaste de vingt-sept ans, avec des lunettes d'écaille, qui rejetait ses cheveux en arrière d'un geste plaisant. « J'ai une excellente mémoire des visages, et je crois me souvenir d'elle comme comptant parmi les amies et parentes du Lapin. Oui, j'en suis sûre, j'ai la mémoire des visages. »

— « Ah ! » fit la bibliothécaire, qu'on appelait miss Mills quand elle était la secrétaire de la direction et la Grogne quand elle s'occupait des livres, « une fille ressemble à toute autre fille, à cet âge. Leurs esprits non formés, leurs corps non formés, leurs petits défauts ; nous avons été jeunes nous aussi, Capitaine Hook. »

— « Et comment ! » intervint la jeune femme musclée qu'on appelait Tarzan parce qu'elle était professeur de natation. « Avez-vous déjà regardé cinquante filles en maillot et en bonnet de bain blanc ? »

— « Les Ormes ? » fit l'assistante chargée des cours de nature, et qu'on appelait le Merle. « Voyons, n'était-elle pas parmi les Ormes ? Ne m'a-t-elle pas fait un bon devoir sur la gelée blanche ? Ou était-ce une autre, la petite Michaels ? Bref, c'était du bon travail. Tout à fait extraordinaire chez nous, vous savez ; je me le rappelle tout spécialement. Je n'avais remarqué ni l'une ni l'autre de ces deux filles plus particulièrement... mais si elle est vraiment partie, on la trouverait peut-être sur la Piste des Brumes, à la recherche de fougère ; j'ai demandé aux filles d'étudier à part la fougère et les champignons. » Elle s'interrompit en clignant les yeux, sans doute pour inspirer une nouvelle provision de chlorophylle. « La fougère... cela sert d'être très calé sur la fougère. »

— « De toute façon, il y en a peu qui aient du talent, » dit l'assistante chargée des cours de peinture. « Dans toute école progressiste, *ce genre* de chose... » Elle montrait d'un geste désabusé des toiles appuyées contre des arbres ou empilées sur un rocher, tout en agitant nerveusement les épaules sous sa chemisette toute neuve à carreaux bleus et jaunes. « Je m'y intéresse *psychologiquement,* bien sûr, » ajouta-t-elle vivement. « Si je me rappelle bien cette jeune fille, elle faisait des choses vagues, presque *contre son gré.* Une répugnance, pratiquement... si j'arrive à trouver un tableau, vous allez comprendre ce que je veux dire. » Elle fouilla sans précipitation parmi les toiles empilées sur le rocher, retira la main et dit : « Tiens, j'aurais juré... » tout en essuyant ses doigts tachés de peinture sur son blue-jeans. « C'est drôle, je pensais que j'avais cette toile quelque part. Mais c'était quelque chose de vague... aucun sens de la composition, aucune vision. »

— « A-t-elle *jamais,* » demanda le Chef Hook à Betsy, « mentionné un endroit où elle aurait pu désirer aller ? Un pays étranger, par exemple ? »

— « Les parents arrivent demain, » fit la vieille Jane d'une voix fatiguée.

Le Chef se frotta le front d'un geste nerveux. « On a perdu un chasseur l'automne dernier dans la Male Montagne, » suggéra-t-il.

*
* *

Il fut décidé d'explorer la Male Montagne, puis, de façon inattendue, une enquête de maison à maison le long de la route de Male Montagne fit découvrir un indice sérieux. Une ménagère, qui regardait par la fenêtre si son mari se décidait à rentrer de sa partie de poker, avait vu, croyait-elle, une silhouette de jeune fille qui marchait le long de la route, éclairée de temps à autre par les phares des autos qui passaient.

— « Je ne *jurerais* quand même pas que c'était une jeune fille, » dit-elle d'une voix inquiète. « Les nuits où Jim va jouer, je me couche, et cette nuit-là, je n'étais debout que parce que j'avais fait des palourdes grillées pour dîner et que j'aime bien les palourdes, mais... »

— « Que portait-elle ? » demanda le Chef.

La femme réfléchit. « Eh bien, la raison pour laquelle j'ai pensé que c'était une fille du camp, c'est qu'elle portait un pantalon. Mais c'était peut-être un homme, vous comprenez ? Ou un garçon. Seulement, j'ai pensé que c'était une fille. »

— « Avait-elle un manteau ? Un chapeau ? »

— « Un manteau, je crois... ou au moins une veste. Elle montait la route vers le Col de Jones. »

Le Col de Jones menait à la Male Montagne. Il n'était pas possible de mettre la main sur une photo de la jeune fille. Celle qui figurait sur sa carte d'inscription au camp était tellement floue qu'elle ressemblait à une centaine d'autres jeunes filles du camp ; on présumait néanmoins qu'elle avait les cheveux foncés. On découvrit un homme qui avait emmené une fille qui faisait de l'auto-stop sur la route de Col Jones ; elle avait les cheveux foncés et portait des blue-jeans avec une veste de cuir brun.

— « Mais je ne pense pas que c'était une fille *du camp*, » ajouta l'homme avec empressement. « Pas à sa façon de parler. Ce n'était pas une fille du Camp Phillips, pas *cette fille-là*, » dit-il en regardant le Chef Hook. « Bill, tu te souviens de la plus jeune fille de Ben Hart ? »

Le Chef poussa un soupir. « Tu n'as vu personne d'autre, en descendant ? » demanda-t-il. L'homme fit un signe négatif.

Une des assistantes-junior, qu'on appelait Porcelet, était rentrée tard du village ce soir-là, et à un endroit de la route, près du Col de Jones, elle avait eu l'impression que quelqu'un se dissimulait derrière un arbre, dans le noir. Elle était incapable de préciser s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille, ou même d'un être vivant, mais le Chef Hook l'interrogea impitoyablement :

— « Vous sentez-vous capable d'affronter ses parents en leur disant que vous n'avez pas même levé le petit doigt pour la sauver ? » demanda-t-il à Porcelet. « Cette enfant innocente ? »

Will Scarlett s'était enfermée dans l'infirmerie et refusait de lâcher les barbituriques ; on annonça qu'il ne fallait pas la déranger. L'agent de presse du camp recevait toutes les nouvelles et dirigeait les recherches. On encourageait les reporters des journaux, mais on donna la primeur des événements au fils du propriétaire du canard local, un garçon de dix-sept ans. Ce

jeune homme eut l'idée d'organiser des recherches en hélicoptère au-dessus de la Male Montagne, aussi le camp fit-il des dépenses somptuaires pour en faire venir un, sans résultat ensuite malgré six jours d'exploration. Plus tard, le fils du propriétaire du journal fit savoir à son père qu'il préférait posséder un avion que d'hériter le journal, qui échut à un cousin éloigné. On disait qu'on avait retrouvé la jeune fille dans un village à 120 kilomètres de là, ivre morte, et qu'elle s'efforçait de trouver du travail dans un magasin de chaussures, mais le propriétaire dudit magasin ne fut pas capable de reconnaître la fille sur la photo et il s'avéra ultérieurement que la fille en question était la propre fille du maire de ce village. La mère de la jeune disparue, une veuve, était prostrée de chagrin et entre les mains d'un médecin, mais son oncle vint au camp et se chargea personnellement des battues. Les filles du camp, sous la conduite dè l'assistante maîtresse de Nature et des Grands Chasseurs, avaient déjà escaladé la montagne, cherchant des brindilles brisées et des signes dans le roc, mais sans succès, bien qu'elles fussent aidées de scouts triés dans le village. On devait raconter par la suite que la vieille Jane, infatigable dans ses bottes et son foulard à rayures, et qui prenait facilement froid, était tombée ivre morte devant le Chef Hook et avait dû être ramenée chez elle sur une civière improvisée par les scouts, ce qui avait donné à croire à de nombreuses personnes qu'on avait retrouvé le cadavre de la jeune fille.

On pensait généralement dans le village que la jeune fille avait été assassinée et « vous savez bien le reste, » et que son corps avait été enterré peu profondément quelque part à l'est du Col de Jones, où les bois étaient les plus épais et s'étendaient sur des kilomètres jusqu'au bord de la Rivière Boueuse ; des gens qui s'y connaissaient pour avoir chassé autour du Col et de la Male Montagne disaient qu'il était facile de ne pas trouver un cadavre dans ces bois... dix pas à l'écart du sentier, et on se perdait... et la boue était déjà épaisse comme ça... On admettait généralement dans le village que la jeune fille avait été suivie dans l'ombre par une des assistantes du camp, de préférence une des plus calmes, jusqu'au moment où elle s'était trouvée hors de portée de vue, de voix et de secours. Les villageois se rappelaient que leurs grands-parents avaient entendu parler de gens qu'on avait fait disparaître exactement de la même manière, et personne n'en avait rien su.

Au camp, on estimait qu'un des êtres de basse extraction du coin — et essayez donc de trouver leurs égaux en vulgarité, en insolence et en idiotie, après tous les mariages consanguins — avait attiré la jeune fille en lui donnant rendez-vous dans la montagne, puis qu'il l'avait violée et tuée, avant d'enterrer le cadavre. Les gens du camp croyaient qu'il était possible de faire disparaître un corps en le couvrant de chaux vive — Dieu sait que tous ces garçons de ferme des environs avaient assez de chaux dans leurs granges pour escamoter une douzaine de cadavres — et que lorsque les recherches avaient commencé, il ne restait déjà plus assez du corps pour qu'on le trouve. Les gens du camp pensaient qu'on ne devait rien attendre de mieux d'un village arriéré dans un coin écarté du monde et ils estimaient qu'on pouvait aller loin avant de rencontrer une bande de ploucs plus

idiots ; ils faisaient remarquer d'un air triomphal le peu de succès qu'avait eu le Spectacle des Talents du camp organisé au début de l'été, et auquel les villageois avaient été invités.

*
* *

Le onzième jour des recherches, le Chef Hook, qui percevait clairement qu'il risquait d'y perdre sa place, tint dans le calme une conférence avec l'oncle de la disparue, la vieille Jane et Will Scarlett, qui était sortie de son infirmerie le neuvième jour, en annonçant qu'elle était bien connue et de longtemps comme nécromancienne et voyante au stade mineur, et qu'elle était volontaire pour user de ses facultés de toutes les façons psychiques possibles.

— « Je crois, » dit le Chef d'une voix abattue, « que nous ferions aussi bien d'abandonner. Les scouts nous ont déjà lâchés depuis une semaine. »

L'oncle acquiesça de la tête. Il avait pris du poids en mangeant la cuisine de Mrs. Hook et gardait sa ceinture aussi lâche que le Chef lui-même.

— « Il est de fait que nous n'avons guère progressé, » dit-il.

— « Je vous ai dit de regarder sous le quatrième pont couvert à partir du chêne foudroyé, » dit Will Scarlett d'un ton boudeur. « *Je vous l'ai dit.* »

— « Miss Scarlett, *nous* n'avons pas pu trouver votre fichu chêne foudroyé, » dit le Chef, « et pourtant nous avons cherché partout... il n'y a pas de chêne dans le pays, pas du tout. »

— « Eh bien, je vous ai dit de continuer à chercher, » insista la voyante. « Je vous ai dit aussi de regarder du côté gauche de la route d'Exeter. »

— « Nous y avons également regardé. Rien. »

— « Vous savez... » dit l'oncle, comme si c'eût été une déclaration parfaitement claire. Il se passa la main sur le front d'un air fatigué et embarrassé et regarda gravement le Chef Hook, puis la vieille Jane, tranquillement assise à son bureau, une liasse de paperasses entre les mains. « Vous savez, » répéta-t-il. Puis il s'adressa à la vieille Jane, en un débit rapide : « Voilà. Ma sœur m'a écrit aujourd'hui, elle est bouleversée. Naturellement. » Il examina les autres tour à tour et ils hochèrent la tête d'un air approbateur. « Mais écoutez. Ce qu'elle dit, c'est que bien sûr elle est désolée pour Martha et tout, et que certainement personne n'aurait idée de ne pas être ému par le sort d'une fille qui a disparu ainsi, et à qui on a sans doute fait subir un sort affreux... » Il les regarda de nouveau et ils hochèrent la tête. « Mais elle dit qu'à côté de cela... eh bien... elle est certaine de se souvenir maintenant... euh... qu'elle avait décidé en fin de compte de ne pas choisir le Camp d'Instruction Phillips pour jeunes filles. Ce que je veux dire, voilà, c'est que ma sœur a en tout trois filles et un garçon, et naturellement, nous sommes tous les deux *affreusement* désolés et nous paierons notre part de la récompense et tout, mais *je veux dire...* » Il se passa encore une fois la main sur le front. « Bref... l'aînée, c'est Hélène, qui est mariée et habite San Francisco. Et — je vais vous montrer la lettre de ma sœur — la seconde, c'est Jane, et *elle aussi* est mariée et

elle habite au Texas quelque part, et elle a un petit garçon de deux ans. Quant à la troisième... eh bien, c'est Mabel, et *elle*, elle est à la maison avec sa mère. Alors... vous voyez ce que je veux dire ? »

Personne ne hocha la tête, cette fois, et l'oncle poursuivit nerveusement :

— « Le garçon, *lui*, il est à Denver, et il s'appelle... »

— « Peu importe, » dit le Chef Hook. Il se leva lourdement et chercha un cigare dans sa poche. « Presque l'heure de dîner, » dit-il à la cantonade.

La vieille Jane hocha la tête et feuilleta ses paperasses.

— « J'ai tous les papiers ici, » dit-elle. « Bien qu'une fille du nom de Martha Alexander ait fait une demande d'admission au Camp d'Instruction Phillips pour jeunes filles de douze à seize ans, on a mis sa demande dans le classeur marqué « peut-être indésirable » et il n'y a aucune trace de sa venue au camp. Bien que son nom soit inscrit sur diverses listes de cours, elle est notée comme n'ayant jamais participé en personne à aucune activité ; autant que nous sachions, elle n'a jamais utilisé aucun de ses bons de repas, ni fait usage de ses droits pour le blanchissage et les services d'autobus, sans parler des tickets de danse. Elle ne s'est pas servie du parcours de golf ni du tennis, et elle n'a pas fait d'équitation. A notre connaissance, elle n'a jamais — et nos registres sont assez complets, Monsieur — fréquenté l'église locale... »

— « Elle n'est jamais venue à l'infirmerie, » ajouta Will Scarlett, « et n'a pas eu recours aux services psychiatriques. »

— « Vous voyez ? » demanda l'oncle au Chef Hook.

— « Et, » termina calmement la vieille Jane, « et elle n'a jamais été vaccinée ni examinée médicalement pour quoi que ce soit. »

*
* *

Naturellement, un peu plus d'un an après, on trouva un corps qui pouvait être celui de Martha Alexander, à la fin de l'automne, alors que tombait la première neige poudreuse. Le corps avait été poussé au milieu de buissons de ronces, auxquels aucun des chercheurs n'avait eu le courage de s'attaquer, jusqu'au jour où deux petits garçons, en jouant aux Indiens, avaient pénétré en rampant dans le taillis. Il était évidemment impossible de dire de quelle façon la fille avait été tuée — ou du moins le Chef Hook, qui avait gardé son poste, fut dans l'impossibilité de le dire — mais on put s'assurer qu'elle portait une jupe de velours côtelé noire, un imperméable réversible et une écharpe bleue.

On l'enterra sans bruit au cimetière local ; Betsy, devenue Grand Chasseur depuis l'été d'avant, mais qui logeait maintenant seule, se tint un moment près de la tombe, mais ne parvint pas à reconnaître les vêtements ni le corps. La vieille Jane suivit l'enterrement, comme il se devait, et elle resta seule avec Betsy dans le cimetière. Bien qu'elle n'eût pas pleuré la disparue, la vieille Jane portait de temps à autre à ses yeux un mouchoir blanc, puisqu'elle était venue de New York tout spécialement pour le service funèbre.

(Traduit par Bruno Martin.)

Expertise

par STEFAN WUL

Stefan Wul est l'auteur qui réussit ce tour de force : plaire à la fois aux habitués du Fleuve Noir et aux mordus de la S. F. américaine qui regardent d'ordinaire la production française avec dédain. Les uns comme les autres sont sensibles aux brillantes qualités d'imagination que ce jeune auteur déploie dans ses romans (sept parus à ce jour : « Retour à O », « Niourk », « Rayons pour Sidar », « La peur géante », « Oms en série », « Le temple du passé » *et* « L'orphelin de Perdide ».) *Les lecteurs de* « Fiction » *ont pu lire une longue nouvelle de Stefan Wul dans notre numéro* 43 *:* « Le bruit ». *Voici cette fois un bref conte dont le sujet ne manque pas de sel.*



L'ANTIQUAIRE tourna deux ou trois fois autour de la chose. Anxieux, le matelot tripotait sa casquette en se dandinant d'un pied sur l'autre. L'antiquaire lui jeta un bref coup d'œil, se pinça la joue et soupira :

— « Vous dites que vous avez ramassé ça sur... »

— « Sur Terre, » acheva le matelot. « C'est un objet d'art, non ? Ça doit valoir un fric fou ! »

L'antiquaire le regarda sévèrement.

— « Vous savez que l'importation des objets terriens est interdite sans une licence spéciale. »

L'homme de l'espace se dandina de plus belle.

— « Je pensais qu'on pourrait s'arranger. »

— « Vous me faites courir un gros risque. »

Sentant que son acheteur éventuel faiblissait, le matelot s'enhardit à lui donner un coup de coude dans les côtes.

— Vous en faites pas, » dit-il en clignant de l'œil. « Si ce truc était radio-actif, je serais déjà mort depuis que je le trimbale. »

— « Je ne parle pas de ça, » toussota le marchand, « mais des sanctions que je pourrais encourir pour détention d'objet non déclaré. »

Le matelot prit un air lugubre ; il sentait s'envoler ses rêves de riboul-dingues. Une grosse colère empourpra soudain son visage. Il pointa un doigt vers la chose.

— « Ça vaut un fric fou ! » répéta-t-il. « Et je vais vous dire pourquoi. Parce que vous savez pas ce que c'est ! »

Il désigna successivement plusieurs objets dans les vitrines :

— « Un vase Horb, un squelette de singe d'Uranus, un pectoral vénusien, un collier sidarien en dents de Krôtang, un plano... »

— « Piano, » corrigea l'antiquaire.

— « Ouais, si vous voulez, un truc de musique de l'ancien temps, quoi ! Vous foutez pas de moi... Des boîtes de conserve en fer, un lance rayons d'abordage... »

Le marchand le calma du geste.

— « Je sais, je sais ; vous n'allez pas faire l'inventaire de mon magasin. Où voulez-vous en venir ? »

Le matelot resta un moment le doigt en l'air, bouche bée, l'interruption lui ayant fait perdre le fil de ses idées. Puis il se reprit et toucha durement de l'index la poitrine de son interlocuteur :

— « ... A ça ! » dit-il. « Je veux en venir à ça que j'ai beau pas avoir d'instruction, je sais reconnaître un tas de trucs à force d'avoir bourlingué, même si je connais pas toujours bien les mots. »

Il frappa de la main l'objet mystérieux :

— « Mais ça, j'en ai jamais vu. »

Il se tourna brusquement vers l'autre et lui dit sous le nez :

— « Et vous non plus ! Faut pas me la faire. Qu'est-ce que c'est, hein ? Dites-le- donc ? »

— « Mais, » bafouilla le marchand... » un meuble... un siège métallique à moitié démoli et tout piqué de rouille. »

— « Un siège métallique, mon œil ! Comment qu'y se seraient assis là-dessus, les pauvres gars, hein ? Nos ancêtres étaient pas très forts, d'accord, mais pas au point de fabriquer des sièges idiots qu'on peut pas s'asseoir dessus... Bon, c'est jugé, vous savez pas ce que c'est. Et comme vous êtes calé puisque c'est votre métier, si vous savez pas ce que c'est, c'est que c'est très rare. Et si c'est très rare, ça vaut un fric fou. Vous le prenez ou vous le prenez pas ? »

L'antiquaire baissa les yeux pour cacher sa convoitise.

— « Mille crédits, pour me débarrasser de vous. »

Sans un mot, le matelot commença d'empaqueter sa marchandise pour l'emporter. L'antiquaire sentit un vide dans sa poitrine.

— « Je vous fais remarquer que vous aurez les plus grandes difficultés à écouler une marchandise de contrebande. »

— « J'en tiens compte, » dit le bourlingueur en continuant à faire son paquet, « mais même comme ça, pour moi, c'est trois mille crédits ou rien. »

L'antiquaire avala sa salive :

— « Deux mille pour vous faire plaisir, mais c'est mon dernier mot. »

— « Vous avez bien une tête à faire plaisir aux gens ! » gouailla l'autre en nouant plus lentement les ficelles. « Avouez donc que ça vous fait envie ! Mais j'en démords pas. Ça vaut trois mille. »

— « Allez au diable, » jeta le marchand en lui tournant le dos.

Sans broncher, le matelot mit le lourd paquet sous son bras et marcha vers la porte. Sur le point de sortir, il lança :

— « Deux mille cinq ! »

Rouge de colère, l'antiquaire ouvrit son coffre et aligna des billets sur

le comptoir. Une flamme de bonheur dans l'œil, le matelot posa son fardeau et tendit la main vers l'argent.

*
* *

L'antiquaire fit entrer l'expert dans son magasin. Celui-ci s'extasia :

— « Vous avez une superbe collection de boîtes de conserve ; mes compliments ! »

L'antiquaire eut un rire satisfait :

— « J'en suis assez fier. Regardez comme les couleurs sont bien conservées. Ces teintes vives, c'est encore ce que l'on a trouvé de mieux pour décorer une salle à manger. »

L'expert s'attarda un peu, caressant de ses longs doigts d'artiste toute cette ferblanterie de valeur. Il murmura plusieurs fois « magnifique », puis, se tournant vers son hôte :

— « Vous me parliez d'un... de quoi ? »

— « Justement, je serais bien embarrassé pour lui donner un nom, j'attends vos lumières. Si vous voulez bien.... »

Sa main polie indiquait la pièce voisine.

Dès qu'il eut passé le seuil, l'expert tomba en arrêt devant la chose. Puis il s'approcha lentement, mains aux poches, et resta pensif pendant une bonne minute.

— « Où avez-vous déniché ça ? » demanda-t-il.

L'antiquaire toussa, rougit un peu et dit :

— « Dans ma cave, sous des monceaux de vieilleries sans valeur. Je me suis empressé de consulter les livres de l'ancien propriétaire, mais sans rien trouver. Dommage qu'il soit mort, il m'aurait renseigné. Mais peut-être ignorait-il lui-même que sa cave recélait un trésor. J'ai déclaré la découverte aux autorités. Elle est enregistrée depuis hier... J'ai enlevé la rouille... »

L'expert n'écoutait plus.

— « Objet terrien ! » déclara-t-il. « Du XXe siècle de l'ère chrétienne, sans doute. On sent déjà une volonté de dépouillement dans l'ornementation. Objet de série, en fonte. Je penche pour un objet d'utilisation domestique. Ces festons de métal... »

— « A quoi cela servirait-il ? »

— « Nous allons essayer de le savoir, » dit l'expert en tirant un microspectroscope de son gousset. « Mais vous l'avez certainement posé à l'envers. »

— « Comment cela ? »

— « Vous avez mis les supports filetés sur le sol. Or, les objets d'utilisation domestique n'étaient pratiquement jamais fixés au sol à cette époque. Ce filetage n'a pas de raisons d'être dans ce sens-là, il servait à tenir autre chose en l'air. Cette machine n'est pas complète. »

— « Une machine ? »

— « ... Domestique ! Sinon, il n'y aurait pas d'ornementation du tout. »

L'expert posa l'objectif de son appareil sur un pied de l'objet. A l'autre extrémité du spectroscope, l'écran s'alluma, montrant la texture du métal.

— « Le métal est écrasé, je ne m'étais pas trompé, et toutes ces stries irrégulières prouvent qu'il reposait (était même parfois traîné) sur le sol. »

L'expert peina pour retourner le pesant objet dans le bon sens. Il spectroscopia tous les recoins de la chose, émaillant ses réflexions de murmures comme : mouvement rotatif alterné, rotatif simple, logette de rotule, bielle.

Puis il remit son appareil dans son gousset et se redressa.

— « Machine anthropomotrice ! »

— « Comment, au XXe siècle ? »

— « Certes. Au début du XXe, même l'électricité n'entrait que timidement dans les mœurs. On devait travailler assis devant cette machine et... pédaler ! L'usure du métal dans les logettes d'axe indique un mouvement rotatif alterné. »

Content de lui, l'expert sourit.

— « Pièce unique ! » dit-il. « Inestimable ! Le muséum vous en donnerait une fortune. »

— « Et c'est ? »

— « Un harmonium, un instrument de musique. Une espèce de piano à vent. Le clavier a disparu, de même que les soufflets, mais j'affirme que ceci est un instrument de musique. »

— « Ce n'est pas un tour ? »

— « Tss, tss, » nia l'expert d'un air fat. « J'ai la preuve. Savez-vous lire les vieux caractères ? »

— « Mon Dieu... » hésita l'antiquaire, gêné.

L'expert désigna une lettre ornant l'entretoise qui solidarisait les deux panneaux de soutien.

— « Ceci est un S, enfin... je veux dire ce signe indiquait le son « S ». Les autres caractères ont été brisés au cours de je ne sais quelles tribulations, mais j'ai retrouvé les points de cassure. Les reliant en imagination par des traits, j'ai reconstitué la marque de fabrique. Vous avez successivement les caractères S, I, N, G, E, R : SINGER. Ce qui signifiait dans les langues anglo-saxonnes : « chanteur ». La voilà, la preuve ! »



Quelques semaines plus tard, la section musique du muséum d'Uranopolis s'enorgueillissait d'une machine à coudre estropiée.



L'enfant-phoque

(*The sealman*)

par JOHN MASEFIELD

Il y a quelque chose de particulièrement poétique dans toutes les légendes consacrées aux phoques, et la littérature fantastique n'a pas manqué d'en tirer parti. Naguère déjà, vous avez pu lire une nouvelle inspirée de ces légendes : « Celui qui venait de la mer » (« Fiction » *n°* 21). *Et nous écrivions dans nos commentaires à cette nouvelle :* « La corrélation et l'échange de formes entre l'homme et le phoque sont des faits établis dans toutes les légendes maritimes, spécialement celles d'origine scandinave ; l'homme-phoque vient tout de suite après le loup-garou dans la liste des thèmes classiques à propos des hommes-bêtes. »

L'histoire que vous allez lire est basée elle aussi sur cette mythologie. Il s'agit d'un conte folklorique vieux de quarante-cinq ans (une curiosité !) et dont l'auteur est, aujourd'hui encore, le poète officiel de la Cour d'Angleterre. En quelques pages, il s'en dégage une impression de pure beauté.



« LES phoques sont jolis quand ils jouent, » dit la vieille femme. « Ah ! je les ai vus qui agitaient leurs queues tant et tant qu'on croyait voir des rochers avec les vagues se brisant dessus par temps d'orage. J'ai vu les cachalots assis là-bas sur le rocher noir, portant couronne et riant. Les cachalots sont mauvais : il ne faut pas en voir trop. Ils sont beaux comme des jeunes gens qui jouent. Ils sont aussi beaux que tout ce qu'on peut voir en Amérique ou en Australie ou n'importe où. Les phoques sont beaux aussi quand ils fendent les eaux dans le soleil du matin, mais pas aussi beaux. Mais les phoques sont mauvais aussi. C'est une malédiction qui les force à rester comme ils sont, sans pouvoir vivre ni sur terre ni sur mer. » Elle secoua la tête tristement.

« Une fois un homme des O'Donnell est venu ici, et c'était un mauvais homme. Un saint au ciel aurait dû chercher loin pour lui trouver du bon. Il est mort de la fièvre qui est venue avant la Famine. J'étais jeune fille alors, et vous auriez dû voir les gens de ce temps-là : on n'était pas assez pour les enterrer. Les cochons les mangeaient au crépuscule. Et leurs bouches étaient toutes vertes de l'herbe qu'ils mangeaient tellement ils avaient faim. Si vous aviez vu les maisons qu'il y avait de ce temps-là, vous auriez pensé que l'endroit était ensorcelé. Mais les cabanes sont effondrées comme celle-là là-bas, et il n'y a plus de danses, ni de joueurs de violons, ni plus rien, et tous mes amis sont partis pour l'Amérique ou l'Australie : personne ne reste pour m'enterrer, sauf la bossue qui vient ici,

et elle, elle est fière comme une Juive. Elle n'a pas de quoi être fière avec cette bosse ; et son père était un pauvre homme comme les autres.

» Cet O'Donnell que je vous disais. Mon père était à sa veillée. Les cierges étaient allumés et ils buvaient du *putcheen* (1). Mon père était le plus près de la porte et une peur lui est venue. Il s'est levé avec son verre à la main, et il a crié : « Il y a quelque chose ici qui est mauvais. » Et un autre a dit : « Il y a quelque chose ici qui veut sortir. » Et un autre : « C'est lui qui veut sortir dans la nuit noire. » Et un autre : « Pour l'amour de Dieu ouvrez la porte. » Alors mon père a ouvert la porte toute grande ; et dehors la lune brillait jusqu'à la mer. Et le cadavre de O'Donnell était tout bleu, et il s'est levé avec le suaire attaché sur lui, et il est sorti sans laisser de traces. Alors ils l'ont suivi en faisant leurs prières au Dieu Tout Puissant, et il a continué jusqu'à la mer. Et quand il est arrivé au bord de l'eau, l'eau était comme une flamme devant lui. Alors il a salué trois fois et à chaque fois qu'il se relevait il hurlait. Et tous les phoques, et tous les cachalots et tous ceux qui vivent sous les marées sont venus l'accueillir. Ils ont appelé le cadavre en riant, et le cadavre a ri en réponse et est tombé sur le sable. Mon père et les autres ont vu l'esprit qui s'en échappait pour aller dans l'eau tandis que le corps tombait.

» C'était comme un petit enfant noir, riant aux éclats, avec de grands bras. Il était tout noir et tout chauve et ses mains bougeaient comme s'il chatouillait quelqu'un.

» Et alors le prêtre l'a fait enterrer, comme on enterrait les Malins, mais l'esprit est passé à un phoque mâle. Vous auriez eu peur en voyant une bête comme celle-là. Un des O'Kane lui a tiré dessus avec une pièce de monnaie bénie et le phoque s'est jeté sur lui et lui a déchiré un bras. Il a porté des marques comme des étoiles noires sur le corps jusqu'au jour de sa mort. Et le phoque marchait comme un homme aux changements de lune, comme un homme puissant, grand et beau qui se promènerait sur les routes. Vous auriez eu peur, Monsieur, en voyant son pareil. Il s'est mis après la jeune Norah O'Hara. Belle qu'elle était. Elle avait des façons qui auraient attendri le cœur d'un vieux célibataire. C'était une bien grande malédiction qu'il la prenne, alors que des vieilles sorcières comme Mary, qui est belle comme un balai fané qu'on prendrait pas la peine de rapiécer, ou un vieux canard épuisé qu'un chien affamé aurait honte de mordre, étaient à portée de la main. Enfin, c'est Norah qu'il a prise.

» Elle a eu un petit garçon, un petit enfant-phoque. Le prêtre n'a pas voulu le bénir. Quand Norah est morte, il allait tout le temps à la mer. Il avait des cheveux bruns et doux comme un phoque, tout ce qu'il y a de joli. Il parlait aux phoques. Mon père rentrait de Carnmore un soir, et il a vu l'enfant-phoque dans la mer et les phoques jouaient avec lui en chantant des chansons. Mais mon père avait peur d'écouter et il s'est enfui. Quelquefois ils lui jetaient des pierres, mais quelquefois pas. Ils avaient pitié de lui, bien qu'il n'ait pas reçu l'eau bénite.

(1) Boisson chaude à base de whisky.

C'était un bien jeune être pour courir le monde et il était petit et mignon avec de bien jolis yeux. Alors il a grandi et il est devenu un homme.

» Ceux qui vivent dans l'eau, ils savent appeler les gens. Ceux qui passaient devant l'homme-phoque sentaient l'appel dans leur cœur. Même qu'en le dépassant sur la route on sentait un drôle de pincement rien qu'à la façon qu'il vous regardait.

» Et puis il est tombé amoureux d'une petite des O'Keefe. Une petite toute jeune, innocente comme la fleur sur sa tige. On les voyait le soir qui rentraient ou dans la force du jour qui partaient. C'était un amour bien fort qui les tenait ces deux jeunes — comme l'amour des Malins qui ne meurt qu'à la neuvième fois. Ils disaient à Kate qu'elle faisait mal en s'amourachant d'une créature qu'était pas comme nous, mais les jeunes qui écoutent sont bien rares. Elles ne pensent qu'au plaisir, jamais qu'au plaisir, jusqu'à ce qu'elles deviennent des vieilles sorcières desséchées. Et enfin, ils l'ont enfermée à la maison pour l'empêcher de le voir. Et il est passé devant sa cabane à l'ouest de la route et il l'appelait. Alors son amour à elle est devenu encore plus fort et elle a posé son ouvrage sur la table en disant : « Mère, il n'y a ni verrou, ni cadenas, ni clé, ni porte. Il n'y a ni fer, ni pierre, ni rien au monde qui m'empêchera ce soir de rejoindre l'homme que j'aime. » Et elle est sortie dans le clair de lune pour aller à lui, là-bas, près du buisson où les fleurs sont jolies, passé la rivière. Il lui dit : « Tu es toute la beauté du monde. Viendras-tu où je vais, par-dessus les vagues de la mer ? » Et elle lui dit : « Mon amour et ma force, je te suivrais sur les collines de glace même si mes pieds en saignaient. »

» Alors ils sont descendus à la mer tous les deux, et la lune faisait comme un sentier sur la mer, et ils ont marché sur ce sentier ; c'était comme une flamme devant eux. Il n'y avait pas de peur en elle, seulement un grand amour comme celui des Malins, plus fort que le toucher d'un simple. Sa gorge était douce et blanche et menue, et elle avait des petites joues comme des fleurs, et elle est descendue à la mer avec son homme qu'était pas du tout un homme. Elle s'est noyée, bien sûr. C'est comme s'il avait jamais pensé qu'elle supporterait pas la mer comme lui-même.

» Au jour, ils ont vu l'homme-phoque assis là-bas sur le rocher, et elle étendue à côté de lui morte, le visage blanc comme une fleur. Il pleurait, et lui tapait dans les mains pour la ranimer. Un prêtre en aurait eu pitié en l'entendant, même qu'il était pas chrétien. Et enfin, quand il a vu qu'elle était noyée, il l'a prise dans ses bras et il a glissé dans la mer comme un phoque. Et il a nagé, la portant dans ses bras, la tête relevée en arrière, en riant, riant, riant, et personne ne l'a jamais revu. »

(Traduit par Evelyne Georges.)



Travailler est un vrai plaisir

par FERNAND FRANÇOIS

Fernand François est un officier en activité qui écrit depuis quelques années pour son plaisir. « Mystère-Magazine » *a publié trois de ses nouvelles :* « Péché de jeunesse », « A fonds perdus », « Garou, mon Garou ». *Une quatrième nouvelle,* « Devoir de vacances », *y paraîtra prochainement. Venu depuis peu à la science-fiction, il a écrit d'affilée un certain nombre de nouvelles dont les quatre premières ont été retenues par* « Fiction ». *Il travaille actuellement à un recueil qui en réunira d'autres.*

Ce qui l'intéresse dans la science-fiction n'est pas tellement le côté voyages et aventures interstellaires. Il préfère demeurer sur la Terre. C'est sur notre planète qu'il situe l'action de ses nouvelles dramatiques ou satiriques. (C'est à ce second genre qu'appartient celle que vous allez lire aujourd'hui, qui offre en outre la particularité de se présenter comme un savoureux pastiche de l'américain.)



GEORGE KIMBELL PENBROCK (prononcer *Pennebrouque*), ou plus simplement George K. Penbrook (le K. se prononce *ké*), traversa en sautillant le vaste hall de la puissante Home & Industry Research & Development Corporation, 123, South 44th West Avenue, Chicago 7, Illinois, U. S. A.

Pressant contre son sein une importante serviette, avec la sorte de tendresse qu'on réserve d'ordinaire à des êtres doués d'une vie plus frémissante, il pénétra dans l'un des douze ascenseurs de la batterie qui invitait, au fond du hall, à l'escalade des quatre-vingts étages de l'immense building.

Quelle fortuite conjonction fit-elle entrer au même instant dans la même cage un certain Joe Smith (1) (Louie pour les dames et Shorty, dans certain milieu, pour les intimes) ?

George K. Penbrook (appelons le Mr. Penbrook par égard pour sa respectabilité) et Shorty (faisons-en un intime) étaient de parfaits inconnus l'un vis-à-vis de l'autre. En fait, Mr. Penbrook et Shorty ne portèrent aucune attention l'un à l'autre au cours de leur commune ascension du building.

Now (2) Mr. Penbrook était l'homme le plus insignifiant d'aspect qui se puisse voir.

---

(1) Joe Smith ne porte pas de middle name. Le middle name, ou nom du milieu, est un second prénom dont l'emploi suppose chez son possesseur un certain standing. Il s'indique généralement par la seule initiale. (Cette note et les suivantes sont, bien entendu, des « notes de l'auteur ».)

(2) On pardonnera à l'auteur ce petit mot explétif, intraduisible, et d'ailleurs superflu pour la compréhension.

Sans doute faut-il trouver là la raison pour laquelle Shorty ne « vit » pas, à proprement parler, Mr. Penbrook — ou s'il le vit ce fut pour en chasser aussitôt de son esprit l'image floue (tel un dessin au crayon à demi effacé par la gomme). Et sans doute, aussi, faut-il voir dans le fait que Mr. Penbrook vivait déjà l'entretien qu'il allait avoir avec Barn O. Booth, la raison pour laquelle il ne remarqua pas, hormis la vague sensation d'une présence étrangère, son compagnon d'ascension.

Shorty était la vivante antithèse de Mr. Penbrook. Aussi plate la face inconsistante de Mr. Penbrook, aussi pleine celle joviale et rubiconde de Shorty. Aussi étroites et creuses les épaules de Mr. Penbrook, aussi large et puissant le torse de Shorty. L'appendice nasal de Mr. Penbrook s'identifiait en tous points à un nez moyen par excellence ; on eut dit absent le nez écrasé de Shorty. Si le crâne épais de ce dernier prêtait peu d'espace à l'exercice de ses circonvolutions cervicales, la volumineuse boîte crânienne de Mr. Penbrook était l'inépuisable boîte de Pandore d'où son propriétaire tirait à intervalles réguliers quelque invention nouvelle et mirifique.

A considérer Shorty, le mot d'ancien pugiliste retiré du ring venait aux lèvres. A voir Mr. Penbrook, l'idée d'un intellectuel en pleine productivité s'imposait avec force à l'esprit.

Quant à l'appareil vestimentaire, il reflétait exactement, que ce fut l'élégance outrée du costume et le nœud de cravate agressif de Shorty, ou le total négligé du complet-veston, tiré par Roebruck (1) à des millions d'exemplaires, que portait Mr. Penbrook, la nature des occupations de l'un et l'autre personnages.

Shorty sortit de l'ascenseur au 79e étage.

Mr. Penbrook descendit au 80e, qui était l'étage du toit.

***

Barn O. Booth III, O. pour Oscar, troisième du nom, Président du Board et General Manager de la *Home & Industry Research & Development Corporation*, avait son bureau privé dans la *penthouse* (2) qu'il s'était fait construire au sommet du building de la Corporation.

Sally, la réceptionniste, se polissait les ongles au-dessus de sa machine, quand Mr. Penbrook poussa la porte de son *office*.

— « *Yes... sss ?* » s'enquit Sally avec un *drool* (3) très prononcé, sans plus qu'un battement de cil pour évaluer le visiteur.

— « Penbrook, » dit Mr. Penbrook... « George K. Penbrook. Veuillez m'annoncer, B. O. B. (4) m'attend. »

— « Votre rendez-vous est à 55, » dit Sally. « Il est moins sept. Votre

(1) Nous ne ferons pas à Roebruck l'injure de rappeler au lecteur la réputation de cette grande maison de vente sur catalogue, dont les articles de prêt-à-porter sont appréciés sur toute la planète.

(2) Petit hôtel particulier d'un milliardaire sur le toit en terrasse d'un gratte-ciel.

(3) Accent traînant du Sud.

(4) Prononcer *Bi O. Bi.* Ce sont les initiales de Barn O. Booth.

temps de parole est de cinq minutes. Vous fermez la marche. Nul pouvoir au monde ne peut retenir Barn O. Booth au bureau après l'heure où on boucle ! *Sit down,* Mr. Penbrook ! »

Sally (ai-je dit qu'elle était brune) avait des lèvres rouges, des seins très menus et une robe qui donnait à penser qu'elle portait peu de lingerie : trois faits aisément observables et qui n'échappèrent pas à l'attention de Mr. Penbrook.

— « Permettez... » dit Mr. Penbrook.

Mr. Penbrook tira de sa serviette un rectangle de bristol de dimensions modestes.

— « *You are new here, I can see* (1). Voici ma carte. »

La bouche de Sally s'arrondit en un très petit O.

— « Mais... elle est bleue, » fit-elle.

— « Indubitablement, » agréa Mr. Penbrook.

Sally lâcha son polissoir.

— « C'est un très joli bleu. »

— « Et maintenant, annoncez-moi ! » dit Mr. Penbrook.

— « Très certainement, Mr. Penbrook. C'est mon métier, n'est-ce pas ? Mais vous serez en avance d'une bonne demi minute... »

Sally annonça Mr. Penbrook au *buzzer.*

— « Qu'il entre ! » aboya la voix de Barn O. Booth.

Le Saint-des-Saints de Barn O. Booth III était un antre très confortable.

— « Hello ! George. Comment allez-vous ? » rugit Barn O. Booth de derrière un bureau grand comme l'Empire Building.

— « Bien, » dit Mr. Penbrook.

— « *Have a seat !* Quel mauvais vent vous amène ? Quelque satanée trouvaille, hein ? *Make it short,* cher vieux garçon. J'ai peu de minutes. C'est ce sacré métier, vous savez ! »

Avant de s'asseoir, Mr. Penbrook appuya son regard sur le « mur de repos » qui faisait face à Barn O. Booth.

Le décorateur l'avait traité dans un « Vert-Crépuscule », contenant de subtils grisés, insoupçonnables à l'œil profane qui lui donnaient son apaisante luminosité.

« Son conditionnement est parfait » approuva intérieurement Mr. Penbrook comme chaque fois qu'il pénétrait dans le bureau de Barn O. Booth. « Dire qu'ils ont mis des rouges pour arriver à ce très beau vert ! »

Mr. Penbrook puisa dans cette courte contemplation une détente rafraîchissante pour ses nerfs surmenés, qui le fit s'enfoncer avec volupté dans le fauteuil-club disposé pour le visiteur. Le *breathable cloth* (2), d'une

---

(1) Vous êtes nouvelle ici, à ce que je vois.

(2) Il s'agit du fameux tissu « respirable » pour sièges, manufacturé par E. I. du Pont de Nemours et Co., Inc., Wilmington, Delaware, U. S. A. On sait que la « respiration » du tissu est assurée par d'innombrables pores invisibles permettant l'inspiration et l'expiration de l'air contenu dans le siège.

riche couleur « Martian-Green » (1), spécialement conçu pour le *sitting comfort* (2), céda avec une grâce calculée sous la seule partie réellement charnue de Mr. Penbrook, ajoutant à la sensation de physique bien-être que lui avait fournie le « mur de repos » de Barn O. Booth.

— « Etes-vous content de la nouvelle réceptionniste ? » s'informa Mr. Penbrook.

On entendait, derrière le verre dépoli de la porte de communication, le crépitement exacerbé de sa machine.

— « Est-ce pour me parler de cette petite *nuisance* de Sally que vous êtes venu me voir, George ? »

— « Pas spécialement. »

— « Je vous dirai donc, » dit Barn O. Booth, « que je n'en suis pas « spécialement » content.

— « Elle ne vaut pas Thwaites ? »

— « Je veux être pendu si elle la vaut ! *Brother !* » soupira Barn O. Booth. « Ils me l'ont choisie jeune et jolie. C'est le type de jeune fille qu'on *date* (3) à tour de bras ! »

Barn O. Booth fit un mouvement giratoire du poignet qui amena sa montre dans son champ visuel.

— « Il est exactement 57, » observa-t-il. « A cinq heures, dans trois minutes, non moins exactement, elle ira rejoindre son garçon du moment. Elle laissera plutôt son retard s'empiler sur sa table. Syndicalement parlant, je n'y puis rien : je suis lié. Mais je ne sais ce qui me retient de la sacquer ! Ce qui m'épate, c'est qu'elle ne soit pas déjà en train de se refaire le museau... »

Barn O. Booth émit un grognement, de regret peut-être que le garçon du moment ne fût pas Barn O. Booth.

— « Ce qui me fait penser, vieux George, qu'il ne vous reste pas deux minutes pour me dire le but de votre visite. A cinq heures, je file. j'ai « mon » golf ! »

Mr. Penbrook ouvrit sa serviette et en sortit un second bristol, semblable au précédent. Il le posa sur le bureau de Barn O. Booth.

George K. Penbrook, Color Engineer and Device Contriver, lut Barn O. Booth.

— « Le cher vieux job, hein ? Ceci ne m'apprend rien, George K. Penbrook ! »

Barn O. Booth était un homme adipeux, qui avait le teint d'un buveur de lait (mais se soignait au bourbon), des ongles de charretier (il l'avait

(1) En français : « Vert-Martien ». Cette nuance porte la référence 585 CC de l'album EF 4 184 du fabricant. Elle n'a d'autre rapport avec Mars que la représentation que donnent des Martiens la plupart des magazines illustrés spécialisés dans la science-fiction.

(2) C'est-à-dire le degré de confort éprouvé par une personne assise lorsqu'elle prend place, occupe le siège ou le quitte.

(3) *To date*, en américain, signifie, pour un jeune homme (ou un homme jeune encore), prendre rendez-vous avec une jeune fille pour la sortir à dîner, au bal ou au cinéma, ou à une combinaison de l'un et de l'autre. Incidemment, le jeune homme et la jeune fille peuvent être très très jeunes, au point d'en être à user leurs très petites culottes sur les bancs de l'école (primaire) ; auquel cas, le dîner est remplacé par un Coca-Cola ou un cornet d'Ice-cream au drugstore du coin.

été) et des habitudes de multimilliardaire (ce qu'il était devenu). Il mâchonnait (chiquer était un souvenir) un havane énorme et généralement éteint, qu'il écrasait indifféremment, mais minutieusment, à un coin de la bouche ou à l'autre.

— « Ceci ne m'apprend rien, » répéta-t-il pensivement. « Et pourtant... »

Dans l'office de la réceptionniste, le crépitement de la machine atteignait au paroxysme, coupé des violents renvois du chariot à la ligne.

— « J'y suis ! » s'écria Barn O. Booth. « Elle est bleue, n'est-ce pas ? »

— « Résolument bleue, » opina Mr. Penbrook.

Mr. Penbrook paraissait très sûr de son fait.

— « C'est un très joli bleu, » dit Barn O. Booth.

Mr. Penbrook laissa cette constatation s'enfoncer avec force dans le cerveau de Barn O. Booth.

— « Un très joli bleu... » répéta Barn O. Booth.

— « Il est cinq heures, » dit Mr. Penbrook. « *Votre* golf vous attend. »

— « Qui s'en soucie ?... Trop heureux de votre compagnie, vieux George. »

Le building fut traversé d'une sonnerie stridente qui fit vibrer le dépoli de la porte de communication.

— « *Closing time* » (1), remarqua Mr. Penbrook.

La machine de Sally arrêta net son fracas de mitraillette.

— « Vous l'avais-je dit ? » remarqua distraitement Barn O. Booth, sans quitter de l'œil la carte de couleur qu'il tournait et retournait, tel à la TV l'objet mystérieux de la semaine.

Au faîte de la gigantesque ruche de la *Home & Industry*, vrombissante du galop des milliers d'employés jetés hors de leurs alvéoles par la sonnerie étourdissante, dans un rush général pour les ascenseurs, la machine à écrire de Sally repartit de plus belle.

— « Pauvre jeune homme ! » soupira Mr. Penbrook. « Voici une *date* (2) remise *sine die*, j'en ai peur... »

Barn O. Booth ne releva pas la feinte compassion de Mr. Penbrook.

— « Oui il y a là quelque chose, » dit-il.

— « Il y a certainement là quelque chose, » affirma avec autorité Mr. Penbrook.

— « Expliquez-vous. »

— « Ça vaut des tas d'argent. B. O. B., voulez-vous du brevet ? »

— « Votre chiffre sera le mien, Georgibus ! J'achète. »

— « Marché conclu ! »

— « Je vous écoute... »

— « Ce n'est pas à vous, » commença Mr. Penbrook, « que j'apprendrai le Système du *Color Conditioning* (3). »

---

(1) C'est l'heure de la fermeture.

(2) Rendez-vous galant. (Voir le renvoi n° 3 page précédente).

(3) Terme intraduisible. Le concept de *Color Conditioning* se dégagera de la suite du récit. C'est le célèbre système que les pays d'Europe, appauvris par leurs luttes perpétuelles, n'ont encore pu promouvoir, malheureusement, dans leurs habitudes de vie. L'auteur s'excuse de citer de nouveau du Pont de Nemours, à qui on doit le Système, mais il convient de rendre à César ce qui appartient à César.

Le conditionnement de ce bureau en est une illustration magistrale. Ce chaud « Sunlight » (1) qui couvre les deux murailles encadrant la baie, confère au local sa suggestion de confort thermique ; il l'élargit, par ses effets de profondeur, dans sa moindre dimension ; il lui dispense une lumière égale et sans éclat, que n'absorbe pas l' « Ivory » (2) à haut taux de réflexion du plafond et que tempère encore l'exquise fraîcheur de ce « mur de repos », évoquant à l'esprit rompu le calme des vertes pâtures (3) par les beaux soirs d'été. Agrément et équilibre, hygiène de l'œil et délassement du cerveau, tout s'y trouve ! (4) »

— « Tout cela m'est familier, » dit Barn O. Booth, « mais je ne vous savais pas ce lyrisme. »

— « Je citerai pour mémoire les deux systèmes qui sont venus s'ajouter, pour en parachever le cycle, au *Color Conditioning.* Je veux parler du *Three Dimensional Seeing* (5), qui place — vous le savez — l'ouvrier dans un environnement plaisant, sans fatigue visuelle, favorisant le rendement et les rapports entre Direction et Personnel ; et du *Focal Point Painting* (6) d'une moindre portée, puisqu'il ne fait qu'étendre aux extérieurs la beauté et la tonicité des deux autres systèmes. Pour être complet, je mentionnerai le système mineur de Prévention par la Couleur des Accidents du Travail. »

— « Tout cela est exact, » dit Barn O. Booth, « mais venez-en au fait. Je brûle de savoir... Mais du diable si j'ai jamais vu Sally taper avec cet acharnement sur sa machine. Je veux manger mon chapeau si je ne la fais pas taire ! »

— « *Take it easy* (7), vous n'y parviendrez pas, » dit avec assurance Mr. Penbrook.

— « *I'll be damned !* »

Un brusque silence s'établit dans l'office de Sally. Sa voix fit vibrer la membrane du *buzzer.*

— « Désolée, *boss,* il ne me reste rien à taper. Avez-vous quelque chose ? »

---

(1) Jaune-Soleil. Référence exacte : *No.* 2 *Sunlight Semi Gloss* 202.

(2) Ivoire. *No.* 1 *Ivory Flat* 101, *Reflectance Value* 73 %.

(3) C'est le Vert-Crépuscule déjà mentionné. *No.* 9 *Sunset Green* 909. Sa *Reflectance Value est très faible :* 16 %.

(4) On connaît les applications extrêmement variées du système du *Color Conditioning.* Elles ne se limitent pas à la seule décoration du bureau ou du home, mais s'étendent à toutes les activités intérieures de l'individu et de la collectivité. On trouve le Color Conditioning au restaurant et dans les cantines d'usines et universitaires (excitation de l'appétit), au magasin (invitation à l'achat), à l'école (rétention de l'attention), à l'hôpital (activation de la guérison), et jusque dans la salle d'opération du chirurgien (élévation du degré d'acuité visuelle et mise en condition de la tension nerveuse du praticien), etc. En bref, le *Color Conditioning* représente un aspect — non le moindre — de l'emploi rationnel de la couleur.

(5) C'est-à-dire la vision dans les trois dimensions sensibles de l'Espace, ou mise en relief, par la couleur, de la machine-outil et de ses surfaces de travail.

(6) Système qui consiste à harmoniser, par la couleur, l'aspect extérieur d'une installation industrielle, en équilibrant les grands ensembles et en dirigeant l'attention visuelle du spectateur sur des points à mettre en valeur.

(7) Calmez-vous.

— « Foutez-moi la paix ! » hurla Barn O. Booth. « Et allez au diable, vous et votre machine ! »

— « Bien, Mr. Booth, » dit la voix docile de Sally. « Je ne désirais pas vous offenser. En ce cas, je vais revoir ma machine : elle a besoin d'un bon nettoyage... »

— « Incroyable... » marmonna Barn O. Booth. « Ou elle se prépare à me demander une augmentation ou on me l'a changée : ce n'est plus la même fille. »

— « Oh ! si, » dit Mr. Penbrook.

— « Poursuivons, » dit Barn O. Booth.

— « Ainsi donc, nous avons épuisé toutes les possibilités des systèmes connus : la physiologie et la psychologie de la couleur n'ont plus de secrets pour nous. Je serai le dernier à méconnaître l'importance de ce compartiment des sciences ; j'ai moi-même pris une part active à son développement ; certes la Couleur Psychologique a sa place dans notre existence. Mais on peut faire mieux... »

Mr. Penbrook s'arrêta le temps nécessaire à ménager un effet.

— « J'ai trouvé mieux. »

Barn O. Booth considéra le bleu de la carte de Mr. Penbrook.

— « J'apporte un nouveau Système. Nous avions la Couleur Psychologique, j'ai trouvé la Couleur Psycho-Dynamique. Là où, par le truchement de l'œil et de la couleur, le *Color Conditioning* et ses systèmes complémentaires créent les conditions optimum du travail (on se plaît au bureau ou à l'atelier comme on se plairait chez soi), je crée le travail. Plus explicitement, j'agis sur le cerveau pour produire le travail. A l'action physiologique et psychologique de la couleur, j'ajoute une réaction dynamique de l'individu. L'attrait de la couleur se transpose en attrait du travail. Il y a mutation de valeur. Le travail devient un besoin et son assouvissement, comme l'assouvissement de tout besoin naturel, engendre le plaisir. Avec mon système, conclut Mr. Penbrook, avec une solennité marquée, travailler est très réellement un plaisir. »

— « Ainsi c'était cela : cette petite carte... »

— « Trois pouces sur deux, » précisa Mr. Penbrook. « Songez à l'effet d'une surface plus large. Imaginez un « mur de travail » revêtu de ce bleu... de ce « bleu de travail », si j'ose un mauvais jeu de mots. J'ai fait chez moi cette expérience. J'ai fait peindre le mur de fond de la cuisine. Déborah, notre domestique noire, a renoncé à son jour de cinéma. L'appel est irrésistible ; nul ne peut s'en défendre (1). Aucune puissance ne pourrait contraindre Sally à quitter sa machine. »

---

(1) Ce bleu a été désigné depuis du nom de *Working Blue*. L'invention de George K. Penbrook consiste, en fait, dans l'interposition, entre la pellicule d'apprêt (*Primer*) et la pellicule de finition (*Top Coat*) de la peinture, d'une pellicule intermédiaire, dite de « résonance », faite d'un *Clear* (vernis transparent) ayant pour produit de base une résine dont la formule (U. S. Pat. Reg.) donne à l'ensemble de la surface peinte ses propriétés singulières. Dans les pays anglo-saxons, cette pellicule intermédiaire a reçu l'appellation de *Work Appeal*, terme employé de nos jours, par une abusive mais inévitable extension de sens, au lieu et place de sex-appeal. **En réalité, le sens propre de *Work Appeal* est : l'attrait du travail.**

— « Vous ne voulez pas dire qu'elle s'y trouve enchaînée comme l'était autrefois l'esclave à sa meule ? »

— « C'est très précisément ce que je veux dire. »

— « *Astounding !* (1) »

— « L'action cesse avec la fatigue. J'entends la fatigue « réelle ». Sally est jeune et le plaisir nouveau : elle en a jusqu'à l'aube. Sa dépense d'énergie n'excédera pas celle qu'elle peut apporter à s'amuser dans une boîte de nuit... Entendez !... Elle a achevé son nettoyage. Elle s'est remise à taper n'importe quoi, puisque vous lui avez refusé une nouvelle pâture. Le système exige une réévaluation des normes de travail.»

— « Dieu du ciel ! N'existe-t-il aucun moyen de stopper cette enragée ? »

— « Certes, » dit Mr. Penbrook. « Il suffit de lui retirer sa « carte de travail, » si je puis me permettre un nouveau et tout aussi médiocre jeu de mots. »

— « Effrayant ! » s'écria Barn O. Booth, qui supputait le profit que la *Home & Industry* retirerait du système... « Effrayant et sensationnel ! Lui avez-vous donné un nom ? »

— « *Working Color* (2). Avec la *Working Color,* » s'enthousiasma Mr. Penbrook, « nous entrons dans l'Ere de la Productivité Accélérée. C'en est fini de la paresse, du vagabondage, des 40 heures et des grèves perlées. C'est l'avènement de l'Efficience totale (3). N'est-ce pas la honte de notre époque que le travailleur salarié, voire l'économiquement faible, en soit réduit au renouvellement biennal de sa voiture, de son réfrigérateur et de sa TV ? C'est se priver des perfectionnements intermédiaires. Le système s'étend à tous les champs d'activité. Je l'ai éprouvé sur tous les métiers. Il fonctionne dans tous les cas... Oui, je l'ai essayé sur chacune des professions qui existent dans le monde, ou plutôt — ce qui revient au même — qui sont exercées aux U. S. A. (4). Je n'en ai pas oublié une seule. Sally a été mon dernier test... Non, répéta songeusement Mr. Penbrook, je ne crois pas en avoir oublié une seule... »

Barn O. Booth s'empara joyeusement d'un épais dossier déposé dans sa boîte « Arrivée ».

— « Assez bavardé, vieux George ! J'ai du business sur la planche. »

— « Vu votre tempérament, Barn O. Booth, c'est un coup de deux ou trois heures du matin ! »

— « Je vais faire monter des hamburgers, mais pour l'amour de Dieu, Georgie, débarrassez-moi de cette satanée femelle ! »



— « Aimez-vous votre métier, Sally ? »

— « Oh ! oui, Mr. Penbrook, beaucoup. J'ai tant à faire, » dit Sally,

(1) Stupéfiant.
(2) La couleur qui travaille.
(3) Connue sous le nom de « *Saturation* », en Grande-Bretagne, et de « *Efficiental Plenty* », en Amérique.
(4) Se prononce ici : *Youessé.*

en indiquant du geste les papiers qui couvraient sa table. » Là est le charme, Mr. Penbrook, mon travail est un vrai plaisir. »

— « J'en suis heureux pour vous, Sally. »

Mr. Penbrook reprit sa carte, que Sally avait posée bien en vue sur la table.

— « Oh ! non, Mr. Penbrook, » implora Sally, « vous n'allez pas me la reprendre, dites ? »

— « Oh ! si, » dit Mr. Penbrook. « Je vous emmène, Sally. »

— « Mais je ne peux pas, Mr. Penbrook. Regardez : j'ai encore tout ce travail ! »

— « Je regrette, Sally. »

— « Mr. Penbrook, » gémit Sally, « rendez-la moi... Mr. Penbrook, s'il vous plaît ! »

Mr. Penbrook, insensible, remit la carte dans sa serviette.

— « Mr. Penbrook... » supplia encore Sally. « *My goodness !* s'exclama-t-elle, horrifiée. » Sept heures ! et vous ne le disiez pas. Mon rendez-vous ! »

— « Pressons-nous, Sally, » dit Mr. Penbrook en entraînant Sally vers les ascenseurs.

— « Mon Dieu ! » se lamenta Sally, « il faut absolument que je m'arrête à l'étage en dessous. »

— « Qu'à cela ne tienne, Sally, » dit obligeamment Mr. Penbrook.

Mr. Penbrook appuya sur le bouton du 79ᵉ. L'ascenseur descendit un étage, ses portes coulissèrent et Joe Smith fit son entrée dans la cage.

— « Louie !... Oh ! chéri, vous avez attendu tout ce temps, » s'attendrit Sally. « Comme je suis... »

— « Plus d'une heure ! » éclata Joe Smith. « Vous croyez peut-être que c'est le genre de chose à faire à Joe Smith ! Je vais vous détromper, Bébé... »

— « Je vais vous expliquer, *honey... Mr. Penbrook, this is Joe Smith. Honey, this is Mr. Penbrook.* »

— « *Glad to meet you,* » dit Joe Smith.

— « Enchanté (1), » dit Mr. Penbrook.

— « Mr. Penbrook, montrez-lui « votre » carte. C'est cette carte, chéri, » larmoya Sally. « Tu vas comprendre. Il « faut » lui expliquer, Mr. Penbrook. »

— « Cela sera vite fait, » dit Mr. Penbrook. « Aimez-vous votre métier, Mr. Smith ? »

— « Mon métier ? Il me demande si j'aime mon métier,» s'esclaffa Joe Smith en s'appliquant une forte claque sur la cuisse. « C'est à mourir de rire, parole ! »

— « Si je vous disais que Louie est un cachotier, Mr. Penbrook, » minauda Sally. « Je ne sais « rien » de ce qu'il fabrique. »

— « Non, je n'aime « pas » mon métier, Mr. Penbrook, si c'est ce que vous voulez savoir. Je ne l'aime absolument pas. Je n'aime pas *le*

(1) Equivalent de « Glad to meet you ».

travail ; je n'aime pas *mon* travail. Croyez-moi, c'est un boulot qu'on ne fait pas de gaîté de cœur ! »

— « En ce cas... » dit Mr. Penbrook en plongeant la main dans sa serviette.

— « Ça me fout le cafard à tous les coups ! Mais il faut vivre. Ce que j'aime, c'est le fric qu'il me laisse et le bon temps qu'il me permet de m'offrir. Ce qui me fait penser, » réfléchit Joe Smith, « que je ne me suis pas fait la main depuis un temps : les fonds sont en baisse... »

— « Voici ma carte, » dit Mr. Penbrook.

— « Regardez ce bleu, chéri, » dit Sally.

— « Hé ! hé ! » fit Joe Smith.

— « N'est-ce pas qu'il est joli ? »

— « C'est un très joli bleu... »

La main de Joe Smith atteignit un objet dur sous son aisselle.

— « Oui, c'est un très joli bleu, » répéta Joe... « Non, je n'aime *pas* mon métier... mais avec vous, cher Mr. Penbrook, travailler... va être un vrai plaisir ! »

Et Joe Smith, dit Shorty, le tueur, fit un petit trou rond dans la tête de Mr. Penbrook.

La lampe d'Alhazred

(*The lamp of Alhazred*)

par H. P. LOVECRAFT et AUGUST DERLETH

Howard Phillips Lovecraft, dont la vie fut si infortunée, eut au moins la chance de trouver, après sa mort, un exécuteur testamentaire idéal. Personne n'aurait pu comprendre avec autant d'enthousiasme son œuvre qu'August Derleth ; et personne n'aurait pu travailler de façon aussi féconde en tant que critique, éditeur, biographe, bibliographe et collaborateur posthume, pour obtenir que Lovecraft trouve enfin la place qui lui revenait dans les lettres américaines.

Les « collaborations » signées Lovecraft et Derleth ont fait l'objet de deux recueils posthumes parus en 1945 *et* 1957. *Ce sont des récits entièrement rédigés par Derleth, sur la base de notes fragmentaires laissées par Lovecraft. Mais celui que vous allez lire est un peu plus que cela. Le collaborateur a eu l'idée d'y introduire, comme héros de cette histoire de Lovecraft qui existait seulement à l'état de projet, l'auteur lui-même. En recréant sa figure avec amour d'après ses souvenirs personnels. Derleth a composé quelque chose d'unique : un conte à la fois fantastique et biographique, qui propose une explication concernant la source de l'inspiration extraordinaire de Lovecraft.*

L'œuvre de celui-ci comporte un lien unissant tous les récits qui le composent. Ce lien est un livre inexistant, le « Necronomicon », *inventé par Lovecraft et soi-disant écrit par l'Arabe dément Abdul Alhazred. On trouvera dans le recueil de Lovecraft* « Celui d'autre part, et autres contes » *qui doit paraître cette année à la Bibliothèque Mondiale, une étude sur le* « Necronomicon », *où Jacques Bergier a réuni toutes les données imaginaires sur ce livre maudit. Le thème du récit que vous allez lire suppose qu'il a existé une lampe d'Alhazred qui, semblable à la lampe d'Aladin, ouvre le chemin d'un monde merveilleux. C'est là une nouvelle dont l'intérêt est avant tout de curiosité. Nous voulons dire par là qu'elle offrira un attrait principalement aux yeux des lecteurs qui connaissent et aiment l'œuvre magnifique de Lovecraft. Mais qui, parmi les amateurs de fantastique, l'ignore encore ?*



SEPT ANS après la disparition de son grand-père, Ward Phillips reçut la lampe. Comme la maison d'Angell Street, elle avait appartenu au vieux Whipple. Mais si Phillips était entré en possession de la maison dès la disparition de son grand-père, la lampe, elle, était restée sous la garde du notaire du vieil homme, jusqu'à expiration du délai de sept ans requis dans

les cas de mort présumée. Ç'avait été le vœu de son grand père que dans le cas d'événement inattendu, tel que sa mort ou sa disparition, le notaire fût le dépositaire et le gardien de la lampe, afin de laisser à Phillips le temps nécessaire pour pénétrer d'abord dans son immense bibliothèque, où l'attendait tout un trésor de connaissances. Une fois qu'il aurait lu les innombrables volumes rangés sur les rayons, Phillips aurait certainement acquis une maturité d'esprit suffisante pour être digne de recevoir — suivant l'expression même de son grand-père — « le trésor le plus précieux » du vieillard.

Phillips, âgé de trente ans à cette époque, était d'une santé médiocre, reflet de sa nature maladive qui l'avait si souvent fait souffrir dans son enfance. Il était né dans une famille modérément riche, mais les économies qu'avait possédé dans le temps son grand-père s'étaient évaporées depuis longtemps à la chaleur de placements malheureux, et tout ce qui était resté à Phillips, c'était la maison d'Angell Street avec ce qu'elle contenait. Phillips gagnait sa vie en écrivant des nouvelles pour plusieurs magazines et tirait un petit revenu supplémentaire de la révision d'un nombre incroyable de manuscrits lamentables, tant en prose qu'en vers, que lui envoyaient des écrivains amateurs, encore plus amateurs que lui-même, espérant qu'un jour, grâce au miracle de ces révisions, leurs œuvres auraient droit à l'impression. L'existence sédentaire de Phillips avait affaibli en lui sa résistance à la maladie ; grand et mince, il portait des lunettes ; il était particulièrement sujet aux refroidissements, et, avec une certaine honte, il s'était même une fois retrouvé avec la rougeole.

Quand il faisait chaud, il aimait particulièrement aller se promener au hasard dans la campagne, où il avait souvent joué étant enfant : il emmenait son travail avec lui et allait s'asseoir au bord de la rivière, dans un endroit entouré d'arbres qui était sa retraite favorite depuis sa plus tendre jeunesse. Les rives de la Seekonk n'avaient absolument pas changé depuis cette époque, et Phillips, qui vivait surtout dans le passé, croyait que pour effacer la sensation du temps qui s'écoule, il n'était de meilleure solution que de revenir sans cesse dans les endroits épargnés par lui. Il expliqua un jour dans une lettre sa façon de vivre à un correspondant, écrivant notamment : « *Sur ces sentiers, au milieu de ces forêts que je connais si bien, le fossé qui sépare le présent de ces journées de* 1899 *et* 1900 *se comble entièrement — à un point tel que je retrouve avec un sentiment d'étonnement et d'incrédulité la ville dépourvue de toute atmosphère fin de siècle !* » Quand il ne hantait pas les bords de la Seekonk, Phillips montait fréquemment sur une colline qu'on appelait le Nentaconhaunt ; et sur ses pentes, d'où il dominait sa ville natale, il attendait le coucher du soleil pour contempler le merveilleux spectacle de la ville s'éveillant à la vie nocturne, avec ses clochers et ses toits à mansardes s'assombrissant contre le ciel crépusculaire orange et cramoisi, et plus tard nacre et émeraude, avec les lumières se mettant à clignoter les unes après les autres, transformant l'immense cité en une sorte de contrée magique à laquelle, bien plus que pendant le jour, Phillips se sentait attaché.

Il résultait de ces promenades diurnes que Phillips travaillait jusque fort

avant dans la nuit. Et comme il avait depuis longtemps abandonné l'usage de l'électricité pour éviter autant que possible d'amputer ses maigres revenus, la lampe lui serait précieuse pour y voir clair, car c'était bien à cet usage qu'elle servait après tout, aussi étrange et aussi vieille soit-elle. La lettre qui accompagnait ce dernier cadeau du vieil homme à son petit-fils, pour qui il avait eu un attachement sans limites, favorisé par la mort précoce des parents de l'enfant, expliquait que la lampe provenait d'une tombe d'Arabie creusée à l'aube de l'histoire. Elle avait appartenu un certain temps à un Arabe dément nommé Abdul Alhazred, et c'était un objet dont l'origine remontait à la fabuleuse tribu d'Ad — l'une de ces quatre mystérieuses tribus d'Arabie dont on ne connaît pratiquement rien : Ad au Sud, Thamoud au Nord, et Tasm et Jadis au centre de la péninsule. La lampe avait été retrouvée très longtemps auparavant dans la ville secrète d'Irem, la Cité des Piliers, construite par Shedad, le dernier des despotes d'Ad, et désignée également par l'appellation de Cité Sans Nom, et dont on sait qu'elle était située dans la région de l'Hadramaout, ou bien, selon certaines personnes, enfouie sous les sables éternellement mouvants des déserts de l'Arabie, invisible au commun des mortels, mais entr'aperçue parfois par les favoris du Prophète. En conclusion de cette longue lettre, le vieux Whipple avait écrit : « *Elle peut apporter le bonheur allumée comme éteinte. Elle peut aussi bien apporter la souffrance. Elle est la source de toute extase et de toute terreur.* »

La lampe d'Alhazred avait une forme étrange. C'était une lampe à huile, faite d'un métal qui semblait être de l'or. Et ce petit récipient de forme oblongue avec, d'un côté, une poignée recourbée en l'air et, de l'autre, un bec destiné à recevoir la mèche, était décoré de nombreux dessins d'un graphisme étrange, ainsi que de figurations et de lettres formant des mots en un langage inconnu de Phillips, dont les connaissances s'étendaient pourtant à plus d'un dialecte arabe, mais à qui ces inscriptions n'évoquaient aucune écriture familière. Ce n'étaient pas non plus des caractères sanscrits, mais sans doute des signes appartenant à une langue plus ancienne — des signes comprenant des lettres et des hiéroglyphes dont certains avaient probablement une valeur pictographique. Phillips passa tout un après-midi à nettoyer la lampe, à l'extérieur comme à l'intérieur. Et ensuite, il la remplit d'huile.

Ce soir-là, négligeant les bougies et la lampe à pétrole à la lumière desquelles il travaillait depuis des années, il alluma la lampe d'Alhazred. Il fut assez surpris de constater qu'elle répandait une lumière aussi chaude que régulière, mais comme il était en retard dans son travail, il n'y fit guère attention et s'attaqua immédiatement à sa tâche la plus urgente, à savoir la révision d'une interminable création en vers, écrite dans un style utilisant des termes et des tournures d'un archaïsme systématique, guindé et passablement ridicule. D'habitude pourtant, Phillips était sensible aux choses archaïsantes. Il vivait si résolument dans le passé qu'il avait des idées très précises et une philosophie tout à fait personnelle sur l'influence de ce passé. Des visions d'une telle ampleur et défiant à un tel point toutes les lois de l'espace et du temps se mêlaient intimement et depuis si longtemps

à ses pensées les plus secrètes, que tout effort pour exprimer, pour transcrire ses humeurs et ses dispositions d'âme, n'aurait abouti qu'à des résultats artificiels. Depuis toujours les rêves de Phillips avaient été hantés par une étrange impression d'expectative, liée à certains ciels. Dans son esprit restait gravée l'image de lui-même à trois ans, regardant du haut d'un pont de chemin de fer la partie la plus dense de la ville, avec, au cœur, le sentiment de l'imminence d'un événement incroyable, dont la description était impossible et la représentation toujours incomplète — comme si un prodige dont l'avènement l'eût délivré l'attendait, caché dans quelque obscure dimension, accessible en certaines circonstances, par le chemin de longues enfilades de rues bordées de vieilles maisons, de lieues d'une contrée couverte de collines, d'interminables escaliers de marbre aboutissant à des séries de terrasses limitées par des balustrades...

Mais, aussi réelle, aussi violente qu'ait été l'inclinaison naturelle de Phillips pour les époques où le monde était plus jeune, la pauvreté d'invention des lignes sur lesquelles il devait se pencher, la désolante faiblesse des idées qui s'y trouvaient, ajoutées à sa propre lassitude, eurent vite fait de l'épuiser au point que, se sentant incapable d'être de quelque utilité à ces vers navrants, il les repoussa loin de lui et se renversa en arrière contre son dossier pour se reposer un moment.

C'est alors qu'il se rendit compte du changement subtil qui s'était opéré dans le décor environnant.

Les remparts familiers des livres, interrompus çà et là par les fenêtres dont Phillips avait l'habitude de tirer les rideaux pour qu'aucune lumière de l'extérieur — que ce soit celle du soleil, celle de la lune, ou celle des étoiles — ne pénètre dans son sanctuaire, étaient non seulement baignés de manière étrange dans la lumière de la lampe d'Arabie, mais encore masqués par certains objets, par certaines visions. Partout où tombait directement la lumière, se superposaient aux livres rangés sur les rayons des scènes telles que Phillips n'aurait jamais pu en évoquer, même en faisant appel à son imagination la plus folle. Mais dans les endroits où l'ombre régnait — comme par exemple, là où la lumière de la lampe profilait contre les livres la silhouette du dossier d'un fauteuil — il n'y avait rien d'autre que l'ombre elle-même, dans l'obscurité de laquelle se devinaient toujours les objets sur lesquels elle venait se poser.

Phillips, émerveillé, frappé de stupeur, regarda les scènes qui se déroulaient devant ses yeux. La pensée lui vint un instant qu'il était la victime d'une curieuse illusion d'optique, mais il eut vite fait d'abandonner cette explication. Et, assez curieusement, il n'en chercha pas d'autre ; il ne sentait pas le besoin d'une explication. Un miracle venait de se produire, c'était tout, et la seule question qu'il se posa ne concernait pas la cause de ce miracle, mais son objet. Car ce monde qu'il était admis à contempler était d'une immense étrangeté. Il ne ressemblait à rien de ce qu'il avait vu dans le passé, à rien de ce qu'il avait jamais pu rencontrer dans ses lectures comme dans ses rêves.

C'était apparemment une scène appartenant aux temps où la planète était encore jeune, où la terre ferme émergeait lentement, une terre ferme

où de la vapeur fusait d'entre les rocs, où dans la vase molle se lisaient clairement les traces de reptiles géants. Haut dans le ciel, volaient de grands animaux ailés qui luttaient entre eux et s'entre-déchiraient. Et près d'une caverne au bord d'une mer, dans la lumière rouge et blême, un énorme appendice se dénouait, se déroulait, à l'image d'un tentacule sinueux et menaçant appartenant à une créature surgie de quelque cauchemar.

Puis, lentement, la scène se modifia. Les rochers s'effacèrent pour faire place à un désert battu des vents, et, comme un mirage, s'éleva, abandonnée, secrète, la Cité des Piliers, la ville disparue, la fabuleuse Irem. Et Phillips savait que si aucun être humain ne marchait plus dans les rues de cette cité, des êtres terrifiants ne s'en cachaient pas moins derrière les antiques colonnes de ses bâtiments, qui se dressaient, non pas en ruines, mais bien tels qu'ils avaient été construits avant que les habitants n'aient été renvoyés au néant par les êtres qui, venus des immensités célestes, avaient assiégé et conquis Irem. Et pourtant on ne pouvait pas les voir ; rien d'autre que, parfois, l'horreur secrète d'un mouvement furtif ou quelque ombre illogique. Et loin, loin au-delà de la cité et du désert, se dressaient les montagnes couvertes de neige. Rien qu'à les regarder, Phillips connaissait leurs noms. La ville dans le désert était la Cité Sans Nom ; les monts neigeux, les Montagnes de la Folie, ou peut-être Kadath de la Désolation Glacée. Et il éprouvait un plaisir très vif à mettre des noms sur ces endroits, car ces noms lui venaient d'eux-mêmes, comme si depuis toujours ils avaient rôdé à la frontière de sa conscience, n'attendant que ce moment pour surgir au jour.

Il resta assis longtemps, fasciné plus qu'on ne saurait le dire, mais il finit par se retrouver en proie à un vague sentiment d'inquiétude. Car si ces paysages qui défilaient devant ses yeux étaient faits de la même matière que celle dont on fait les rêves, il y avait néanmoins quelque chose de troublant : la permanence de signes aussi subtils qu'indiscutables, qui indiquaient la présence des horribles entités habitant ces régions. Si bien que Phillips finit par éteindre la lampe et, d'une main qui tremblait légèrement, alluma une bougie dont la lumière blafarde et familière le réconforta.

Il médita longuement sur ce qu'il avait vu. Son grand-père avait appelé la lampe son « trésor le plus précieux » ; ses propriétés ne lui étaient certainement pas restées cachées. Et qu'étaient donc ces propriétés, sinon une mémoire éternelle, et la faculté de révéler ce que cette mémoire contenait, si bien qu'au sein de sa lumière, on pouvait voir à son tour les lieux de beauté et de terreur que les propriétaires précédents de la lampe avaient connu ? Ce que Phillips venait de voir, et il en était sûr, c'étaient les endroits qu'avait connu Alhazred. Mais combien grossière était cette explication ! Et combien troublé se retrouva Phillips à force d'y repenser ! Finalement il reprit le travail qu'il avait abandonné et s'y plongea résolument, chassant de son esprit toutes les idées et toutes les craintes qui s'y étaient levées.

Assez tard dans l'après-midi du lendemain, dans la lumière d'octobre, Phlips sortit de la ville. Il suivit la ligne d'autobus jusqu'à la limite extrême du quartier résidentiel et pénétra ensuite dans la campagne. Prenant d'abord une route qui se scindait au Nord, puis à l'Ouest du pic de Plainfield, montant ensuite sur le versant Ouest de la colline de Nentaconhaunt, versant en pente douce où il n'était jamais allé, il put finalement contempler un panorama de prairies parsemées d'antiques murs de pierre, avec au loin, vers l'Ouest et le Sud, quelques toits de maisons. Il était à moins de cinq kilomètres du centre de la ville, et en même temps transporté au sein de l'ancienne Nouvelle-Angleterre des premiers colons.

Juste avant le coucher du soleil, il monta en haut de la colline en empruntant un chemin de traverse en pente raide, qui longeait un vieux bois. Parvenu sur la crête vertigineuse, il découvrit un point de vue d'une incroyable beauté, avec la campagne qui s'étendait sans limites, les ruisseaux brillants dans les creux, les forêts lointaines, et le ciel orange où le grand disque solaire plongeait à travers les bancs horizontaux des stratus. Entrant dans les bois, il aperçut le coucher du soleil à travers les arbres ; ensuite, il se dirigea vers l'Est pour couper la colline en biais et retrouver le versant donnant sur la ville, qui lui était plus familier et vers lequel il aimait toujours diriger ses pas. Il ne s'était encore jamais rendu compte de l'étendue de la surface qui se trouvait au sommet de la colline. Bien plus qu'une colline, c'était un véritable plateau tabulaire avec des vallées, des arêtes, des sommets qui lui étaient propres. En traversant plusieurs des endroits dégagés et pleins de mystère de l'intérieur du plateau, dépourvus d'aucun signe permettant de deviner la présence toute proche d'une agglomération urbaine, il bénéficia d'aperçus d'une beauté immatérielle sur la ville à l'horizon, un rêve de clochers enchantés, de dômes qu'on eût dit flottant dans l'air, entourés d'un obscur halo d'étrangeté. Les vitres les plus hautes des tours renvoyaient encore les feux du soleil longtemps après sa disparition, offrant un spectacle d'une magie aussi subtile que troublante. Puis il aperçut le disque plein de la lune s'élevant derrière les beffrois et les minarets, tandis que vers l'Ouest Vénus et Jupiter commençaient à clignoter. Phillips infléchissait son chemin tantôt vers l'intérieur du plateau, tantôt vers l'extérieur, vers la crête boisée de la colline où s'amorçait la pente descendant jusqu'à la plaine, et où d'énormes rocs en équilibre se profilaient contre le ciel crépusculaire, donnant un aspect spectral, druidique, à l'endroit.

Il arriva finalement en terrain familier, retrouva la levée de terre recouverte de hautes herbes qui marquait l'emplacement d'un ancien aqueduc souterrain, et donnait l'illusion d'une ancienne voie romaine ; il resta un moment immobile, debout sur la crête donnant vers l'Est et qu'il connaissait depuis toujours. Devant lui, la cité étendue dans l'ombre s'éclairait rapidement, telle une constellation dans la pénombre. La lune inondait la plaine de sa lumière d'or pâle, et, vers l'Ouest, le scintillement de Vénus et de Jupiter était à chaque minute plus brillant. A ses pieds, le chemin du retour se devinait dans l'ombre, dévalant la pente raide vers la ligne d'autobus et les habitations des hommes.

Mais pendant toutes ces heures sereines, Phillips n'avait pas oublié un seul instant ses expériences de la nuit précédente, et il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il avait attendu avec une impatience croissante le retour de la nuit. La vague inquiétude qui l'avait envahi subsistait toujours en lui, quand il évoquait la promesse d'une autre aventure nocturne dont il était incapable de pénétrer la nature.

Ce soir-là, il prit en hâte son dîner solitaire pour pouvoir s'installer le plus vite possible dans sa bibliothèque. Il ne prit même pas la peine de jeter un coup d'œil au travail qui l'attendait, mais alluma immédiatement la lampe d'Alhazred. Et il s'assit.

La douce et chaude clarté de la lampe vint baigner les murs garnis de livres. La flamme ne vacilla pas une seule fois ; elle brûlait, régulière, et, comme la veille, la première impression de Phillips fut un sentiment de chaleur réconfortante. Puis, lentement, les livres et les rayons s'effacèrent, disparurent, remplacés par des scènes d'un autre temps et d'un autre monde.

Heure après heure, Phillips cette nuit-là regarda. Et il donna des noms aux choses et aux endroits qu'il vit, trouvant à son imagination des ressources insoupçonnées, sous l'effet de la lumière de la lampe d'Alhazred. Il vit une habitation d'une grande beauté, entourée de vapeurs, sur un promontoire en tous points comparable à celui qui se dressait près de Gloucester, et il l'appela l'Etrange Maison Sur La Hauteur Dans La Brume ; il vit une vieille ville aux toits en mansardes, traversée d'une rivière sombre, une ville semblable à Salem, mais plus inquiétante, plus dangereuse, et il nomma la ville Arkham et la rivière Miskatonic. Il vit Innsmouth, la ville noire, la ville qui fermente au bord de la mer, et, au-delà, les Récifs du Diable. Il vit les profondeurs marines de R'lyeh où le Grand Cthulhu mort est abîmé dans le sommeil. Il vit le Plateau de Leng battu des vents, et les Iles Sombres des mers du Sud — les contrées de rêve, les paysages venus de l'au-delà, du lointain espace, les entités qui existent sur d'autres plans temporels, plus vieilles que la Terre elle-même, remontant aux Grands Anciens, à l'Hali primordial, et même encore plus haut.

Ces scènes se déroulaient devant Phillips comme s'il les voyait à travers une fenêtre, ou une porte qui semblait l'inviter à quitter son séjour terrestre et à parcourir ces royaumes de prodiges et de magie. Et la tentation montait en lui, toujours plus forte, il tremblait du désir d'obéir à cette impulsion, de rejeter ce qu'il était et de courir le risque d'être ce qu'il pouvait devenir. Mais, comme la veille, il éteignit la lampe et retrouva avec un sentiment de soulagement les murs couverts de livres de la bibliothèque de son grand-père Whipple.

Et pendant le reste de la nuit, à la lumière d'une bougie, oubliant les révisions littéraires sordides auxquelles il avait eu l'intention de s'attaquer, il écrivit des nouvelles où il évoquait les scènes et les êtres qu'il avait vus à la lueur de la lampe d'Alhazred.

Toute la nuit, il écrivit, et toute la journée du lendemain, épuisé, il dormit.

Et la nuit suivante, il recommença à écrire ; il répondit également à plusieurs de ses correspondants, auxquels il envoya des lettres leur parlant de ses « rêves », incapable de savoir s'il avait vraiment été témoin des visions qui s'étaient déroulées devant ses yeux ou s'il les avait rêvées ; mais il savait en même temps que les mondes imaginaires dévoilés par la lampe se mêlaient inextricablement aux folles créations qu'élaborait depuis toujours son imagination, et il confondait en lui-même les désirs et les aspirations de sa jeunesse avec les visions de sa maturité et les contrées révélées par la lampe. Et, tout comme ces domaines mystérieux dont l'existence lui avait été révélée par la lampe, les élaborations fantastiques de son imagination touchaient aux secrets des univers les plus lointains.

Pendant bien des nuits, Phillips n'alluma pas la lampe.

Les nuits se transformèrent en mois, les mois en années.

Il vieillit ; ses histoires imaginaires furent publiées petit à petit ; et les mythes de Cthulhu, d'Hastur l'Inexprimable, de Yog-Sothoth, de Shub-Niggurath, la Chèvre Noire Aux Mille Petits, d'Hypnos le Dieu du Sommeil, des Grands Anciens et de leur messager Nyarlathotep — tout cela devint partie intégrante de son être le plus secret et même, au-delà, du domaine mystérieux des ombres. Il tira du néant la ville d'Arkham ; il décrivit l'Etrange Maison Sur La Hauteur Dans La Brume ; il parla de l'Ombre sur Innsmouth, de Celui qui Murmurait dans les Ténèbres et de l'Abomination de Dunwich ; et sa prose comme ses vers étaient baignés dans la lueur de la lampe d'Alhazred, quoiqu'il ne l'allumât plus jamais.

Seize ans passèrent de la sorte ; mais, un soir, Ward Phillips tomba par hasard sur la lampe qu'il avait cachée derrière une rangée de livres, sur l'un des rayons les plus bas de la bibliothèque de son grand-père Whipple. Et aussitôt qu'il la vit, il se retrouva sous l'emprise de l'ancien sortilège. Il nettoya la lampe et la remit encore une fois sur sa table. Au fur et à mesure que les années étaient passées, Phillips était devenu de plus en plus faible. Il était maintenant atteint d'une maladie mortelle et il savait que ses jours étaient comptés ; avant de mourir il voulait encore une fois revoir les mondes de terreur et de beauté que recélait la lampe d'Alhazred.

Il alluma donc la lampe et se mit à fixer les murs de la bibliothèque.

Mais il se passa une chose étrange. Alors qu'autrefois, les murs avaient cédé la place aux régions et aux êtres qu'avait connu Alhazred, maintenant, ce que Phillips avait devant les yeux, c'était une représentation magique de la région, de la campagne qu'il connaissait intimement — mais non pas à l'époque présente ; au contraire, c'était sa campagne mais telle qu'elle avait été dans une époque révolue, au temps de sa jeunesse, quand il jouait à ces jeux inspirés par la mythologie grecque sur les bords de la rivière Seekonk. Il revoyait les clairières de son enfance, les criques familières et les anses où s'étaient écoulées ses tendres années ; il retrouvait l'endroit secret qu'il avait un jour aménagé dans les bois en l'honneur du grand Pan ; toute l'irresponsabilité, toute la liberté, tout le bonheur de cette enfance, il les revoyait sur ces murs ; car ce que la lampe racontait

maintenant, c'était tout ce qui sommeillait dans sa propre mémoire. Et la pensée lui vint à l'esprit, une pensée qui était presque un espoir, qu'il devait sans doute à la lampe une sorte de mémoire ancestrale, car comment ne pas croire que le grand-père Whipple quand il était jeune, ou avant lui quelqu'un dont le sang coulait maintenant dans les veines de Phillips, avait réellement vu les endroits que lui avait révélé la lampe ?

Et une fois de plus, il avait l'impression de se trouver dans l'embrasure d'une porte. Ce tableau devant ses yeux n'était qu'une invitation. Il se mit péniblement debout.

Il hésita un moment ; puis il avança en direction du mur.

Et tout d'un coup, il se retrouva sous un soleil éclatant. Il se sentit libéré de ses liens ; il se mit à courir sur la rive de la Seekonk pour retrouver les scènes de son enfance qui l'attendaient ; il allait se renouveler, recommencer, retrouver encore une fois l'époque heureuse où, autour de lui, le monde était jeune...

***

On ne se rendit compte de sa disparition qu'à l'occasion d'une visite que vint lui faire un jour un de ses admirateurs. On supposa qu'il avait dû aller se promener au hasard dans les bois, et que, victime d'une brusque attaque due à sa maladie, il était mort sur place, car tout le monde dans Angell Street connaissait ses habitudes solitaires, et l'affaiblissement progressif de sa santé n'avait été un secret pour personne.

On organisa quelques battues pour fouiller les rives de la Seekonk et les abords de la colline Nentaconhaunt, mais sans aucun résultat. La police déclara qu'on finirait par découvrir un jour ses restes, mais on ne retrouva jamais rien, et avec le temps, le dossier du mystère s'en alla mourir dans les archives de la police.

Les années passèrent. La vieille maison d'Angell Street fut condamnée à subir la pioche du démolisseur ; la bibliothèque fut dispersée, et tout le contenu de la maison fut vendu à des brocanteurs — y compris une antique lampe d'Arabie à laquelle personne, dans le monde hygiénique et moderne qui succéda à celui de Ward Phillips, ne put trouver le moindre usage.

(Traduit par Yves Rivière.)



La mythologie de H. P. Lovecraft est visiblement synthétique. Et pourtant... Il existe plusieurs personnages de l'Islam qui auraient pu servir à Lovecraft, dont la culture était immense, pour son portrait d'Alhazred. Parmi ces personnages, El Hallaj, qui fut exécuté en l'an 921 de notre époque, est un des plus connus. Des extraits commentés de ses œuvres ont paru aux « Cahiers du Sud *». Le*

professeur Louis Massignon lui a consacré un savant ouvrage intitulé « La passion de El Hallaj » (*Guttner, éditeur, Paris*).

El Hallaj fut un mystique extrêmement profond et une des raisons de son exécution fut « le trouble qu'il pouvait apporter en révélant de terribles faits que l'humanité n'est pas prête à recevoir ». On l'accusa également de « conspiration avec les démons du chaos » et de « contacts avec le Dehors ». Certes, il ne faut pas imaginer qu'Alhazred a été inventé d'après El Hallaj seul. L'ouvrage imaginaire d'Alhazred, le « Nécronomicon », *était une espèce d'encyclopédie du mal, et rien que cela, alors que l'œuvre de El Hallaj touche à des problèmes spirituels extrêmement élevés. Néanmoins, El Hallaj lui-même était d'accord sur le fait qu'il possédait des secrets trop terribles pour être révélés.*



Sous le regard de l'Aigle

(*Rite of Passage*)

par HENRY KUTTNER et CATHERINE L. MOORE

Le regretté Henry Kuttner, mort récemment à l'âge de quarante-quatre ans seulement (voir dans notre dernier numéro l'article « La science-fiction américaine en deuil ») *était un des meilleurs écrivains de science-fiction et de fantastique aux Etats-Unis. Comme une grande partie de son œuvre, la présente nouvelle fut écrite en collaboration avec sa femme Catherine Moore, l'auteur de* « Shambleau ». (*Vous avez déjà pu lire sous leur signature* « La machine à deux mains », *dans notre numéro* 50.)

Peu avant la mort d'Henry Kuttner, sa femme et lui s'étaient arrêtés d'écrire pour quelque temps. Tous deux passaient des thèses de doctorat : Henry Kuttner de médecine, et Catherine Moore de psychologie. A ce titre, ils ont dû se pencher sur les travaux du grand psychanalyste suisse C. G. Jung. D'après Jung, il existe un inconscient collectif de l'espèce humaine et il existe dans cet inconscient des formes — les archétypes — qui sont à la base de toutes les impulsions profondes et de toute magie. La remarquable nouvelle que nous publions aujourd'hui est une des rares science-fictions basée sur les théories de Jung. Nous souhaiterions en voir d'autres. En particulier sa théorie de la synchronicité, mise au point avec la collaboration du physicien Wolfgang Pauli, prix Nobel, serait une véritable mine pour un auteur de science-fiction qui se donnerait la peine de l'étudier.



I

STEPHEN RABB feignait de ne pas avoir peur. Il était assis devant moi, la mine allongée, le sourcil noir, s'efforçant d'ignorer les objets sacrés de mon cabinet de travail, mais sans pouvoir détourner les yeux de l'Aigle-Totem qui trônait dans sa niche au-dessus de moi. Ce totem lui donnait des frissons, ce qui était son rôle. Moi, je faisais semblant d'examiner le dossier placé sur mon bureau.

— « Vous êtes bien Mr. Cole ? » articula-t-il enfin.

— « Parfaitement, » répondis-je avec affabilité, attendant la suite.

— « Vous êtes le Président Noir ? »

— « De la Compagnie de Communications, dont l'Aigle est le totem, » dis-je. J'attendis encore, faisant mon possible pour ne pas sourire malgré l'immense satisfaction que j'éprouvais. Il y avait longtemps que j'attendais Rabb. Non pas forcément Rabb lui-même, mais un homme venu présenter la même requête.

— « Je veux... » Il leva les yeux sur le totem. « Vous savez ce que je veux. »

— « Oui, » dis-je, en tapotant le dossier posé devant moi. J'aurais pu ajouter : « Et c'est ce que je veux *moi aussi,* Rabb. Encore plus ardemment que vous, figurez-vous. » Mais tout haut, je ne pus que dire : « Tout est inscrit ici dans votre demande, Rabb. Je sais ce que vous voulez. Mais nous ne pouvons vous donner satisfaction... pas au prix que vous offrez. »

— « Six années de service ? » Il avait l'air choqué. « Ce n'est pas suffisant ? Je m'engage pour six ans en me contentant d'une maigre subsistance, je fournis à la Compagnie tout ce service pour ainsi dire gratuitement, et ce n'est pas assez pour qu'on me débarrasse de Jake Haliaia ? »

— « Voler une âme est une affaire coûteuse, » lui dis-je, prenant un air solennel. « Et la qualité du service fourni par vous dépend de votre efficience. Vous êtes noté zéro virgule cinquante-sept dans votre spécialité. Qu'êtes-vous — ingénieur électricien ? Selon ma fiche de renseignements, il y en a plus qu'il n'en faut pour le moment. Il faudrait vous engager pour vingt ans à subsistance minima au service de la Compagnie pour que nous soyons quittes. Si vous jugez que ce n'est pas trop payer... »

— « Je pourrais le tuer moi-même pour beaucoup moins cher ! » dit Rabb avec emportement.

— Vous le pourriez, d'accord. Mais ensuite ? Un de ses amis obtiendrait du Président Noir de son clan qu'il vous jette un sort. Ce pourrait être la maladie ou un accident. Dans ce cas, nous pourrions vous en tirer. Mais ce pourrait être aussi bien le vol de votre âme. Je crois même que ce le serait. Vous tenez à mourir si vite ? »

Rabb avança sa lèvre inférieure en une moue dégoûtée et porta son regard sur l'Aigle dans sa petite niche bordée d'or. Il hésitait.

« Et d'abord, qu'est-ce qu'Haliaia vous a fait, *à vous ?* » demandai-je, regrettant aussitôt cette accentuation révélatrice. Je savais trop bien ce qu'Haliaia m'avait fait, *à moi.* Mais il n'avait rien eu à craindre. Il savait que je ne pouvais le toucher. Les Présidents Noirs sont tenus de renoncer à leurs rancunes personnelles en prenant leurs fonctions. Ou du moins, ils doivent donner l'apparence d'y avoir renoncé.

— « Il m'a frustré d'un héritage, » dit Rabb. « C'est un cousin à moi. » Il se frappa le genou de son poing crispé. « Vingt ans de service rien que pour détruire un homme comme cela. Ce n'est pas juste. »

— « Vous pourriez toujours aller devant le tribunal, » suggérai-je.

Ensemble, nous éclatâmes de rire. C'est plutôt cent ans de service qu'il eût fallu pour payer les pots-de-vin que cette solution aurait coûté. Les tribunaux n'ont plus rien à voir avec la justice. Ne percevant plus de traitement, les magistrats trafiquent de leur influence. C'est une survivance, comme le duel judiciaire, et elle disparaîtra avant longtemps. La société se gouverne aujourd'hui par la magie organisée en grandes compagnies, chacune de celles-ci étant constituée par des gens choisis selon leurs aptitudes, leur formation et leurs goûts. Ainsi, Rabb était beaucoup plus proche de moi, qui faisait comme lui partie d'une Compagnie, que de son parent Haliaia, ce gros métis polynésien, brun, au physique avantageux, qui croyait

pouvoir impunément... oh ! pas commettre un meurtre, bien sûr... Mais voler la femme de quelqu'un est un pire forfait.

Rabb restait assis à réfléchir.

— « Vingt ans, c'est trop long, » dit-il. « Je ne pourrais pas le supporter, pas même pour me venger de Jake. Six ans, c'est mon dernier mot. Que pourriez-vous lui faire pour ce prix ? »

— « Maladie et blessures, » dis-je. « Sur le plan non-physique, je pourrais le rendre très malheureux. Mais je ne puis naturellement rien garantir. Tout dépend de la force du Président Blanc de son clan. Le vol de l'âme mis à part, tout est guérissable... si le Président Blanc de l'adversaire est assez bon. »

— « Je connais votre réputation, Mr. Cole, » dit Rabb. « Vous êtes parmi les plus forts de toute la corporation. Je sais que vous ferez de votre mieux. Et cela vaut bien six ans pour moi. »

— « Pas plus ? »

Il secoua lentement la tête.

« C'est bon, Rabb, » dis-je. « Signez ici, alors. » Je poussai devant lui un contrat et un stylo. « Et tenez... cette feuille, c'est pour votre assurance. Nous ne pouvons nous permettre de vous voir mourir avant que votre temps soit accompli. »

Il griffonna son nom deux fois.

« C'est tout, » dis-je.

— « Mais est-ce que je ... »

— « Vous serez informé, en détail. Des rapports de témoins oculaires sur ce qu'il adviendra d'Haliaia vous seront envoyés chaque semaine. Cela fait partie du service. D'accord, Rabb ? Bonsoir. »

Il sortit gauchement, en se glissant de côté pour ne pas tourner le dos à l'Aigle dont les ailes puissantes et sacrées transportent théoriquement la Compagnie de Communications dans les airs à travers le monde entier. Je rassemblai les papiers de son dossier et les tins immobiles au-dessus de la fente ménagée dans mon bureau, par où ils seraient aspirés jusqu'aux services administratifs.

— « Le bougre d'idiot, » murmurai-je.

Mais je ne pouvais lâcher les papiers. Je ne parvenais pas à me décider. D'une part, quelque ennemi de Jake Haliaia plus riche que Rabb pouvait finir par se présenter. D'autre part, j'avais Rabb sous la main, et un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Il y avait six mois que j'attendais une telle occasion. Haliaia était un homme qui se faisait des ennemis à droite et à gauche, assurément. Mais le vol d'une âme coûte cher à qui l'entreprend. Sauf si Haliaia se querellait avec quelqu'un d'assez bien coté pour que l'investissement de quelques années de service seulement fasse l'affaire, je ne gagnerais rien à attendre. L'idéal eût été qu'il se présentât un homme désirant la même chose que moi : *la mort* d'Haliaia. En pratique, c'était improbable. Il me faudrait donc truquer les papiers de quelqu'un pour être débarrassé de mon ennemi. Pour cela, les papiers de Rabb étaient aussi bons que d'autres. Mais c'était un risque. Il est toujours dangereux de se livrer à des manipulations frauduleuses avec la magie officialisée.

J'aurais volontiers payé les dépenses de Rabb de ma propre bourse, si je l'avais osé. Mais l'oserais-je ? Depuis des mois, je me disais que je ne risquais rien. Je sais comment opère cette prétendue magie. Je connais la vérité. La magie ne peut agir sur un homme si c'est une chose qui n'existe pas. Ou en tout cas s'il n'y croit pas. Ma magie opère, bien sûr, mais pas parce qu'elle est réelle.

Cependant, quarante années d'éducation magique laissent leurs contraintes. On n'a encore jamais vu un Président Noir utiliser ses pouvoirs à des fins égoïstes. Je suis sûr cependant que cela s'est déjà fait, mais pas par quelqu'un d'assez stupide pour se faire prendre. En mettant les choses au pire, je perdrais mon emploi, que j'avais passé quinze ans à apprendre, mon prestige, chose qu'il est toujours bon de posséder, et enfin ma paye, qui est l'une des plus élevées de la Compagnie. Quand je dis : « en mettant les choses au pire, » j'entends de mon point de vue éclairé. De celui des autres, le pire, c'est le vol d'une âme opéré en jetant un maléfice. Ce serait certainement ce qui m'attendait. Quand ils constateraient que le maléfice n'avait pas prise sur moi, que se passerait-il alors ? Un Président, noir ou blanc, est à l'abri de la magie aussi longtemps que son totem le protège, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il ne viole aucun des principaux tabous, spécialement en public. Mais à supposer que j'aie violé le plus grand tabou et que cela se sache. Mon âme *pourrait* m'être volée. Dans ce cas, chacun attendrait de moi que je coopère à l'opération en mourant.

Et si je ne mourais pas au moment fixé ? Y aurait-il une tentative plus réaliste pour m'assassiner : revolver ou poison ? Cela dépendrait du degré de superstition dans l'esprit de mes exécuteurs en puissance. S'ils étaient suffisamment sceptiques, ils ne s'en tiendraient pas à la magie quand ils auraient constaté son inefficacité sur moi. Mais s'ils n'étaient pas sceptiques, ils en déduiraient simplement que ma magie était plus puissante que la leur et mon prestige et mon pouvoir sortiraient de l'aventure plus grands que jamais.

Etais-je le seul Président à n'être pas aveuglé par une croyance superstitieuse en la magie ?

Après tout, il y avait un moyen rapide de le savoir. Je posai le dossier de Rabb sur mon bureau et pressai le bouton qui verrouillait la porte de mon cabinet de travail. Je ne voulais pas que des yeux indiscrets viennent à remarquer le dossier avant que j'aie pris ma décision. Je manœuvrai le commutateur de l'interphone et dis à ma secrétaire :

— « Je serai dans le bureau de Thornvald, Jan. Ne nous dérangez pas, sauf urgence. »

*
* *

Thornvald et moi avons chacun dans notre bureau une porte privée qui s'ouvre sur la passerelle de communication. J'ai toujours aimé traverser par là. Le groupe d'immeubles de notre siège couvre plus de cinq kilomètres carrés. Au-dessus de cette agglomération, nos deux tours jumelles se dressent à une hauteur impressionnante, car je suis le chef en nom de la Compagnie, conjointement avec Karl Thornvald, le Président Blanc.

En traversant la passerelle, on entend toujours le vent hurler sur une note aiguë à travers la charpente d'acier, et parfois, de l'autre côté de la paroi de verre, un oiseau surpris vous regarde d'un œil perçant. Je me suis toujours demandé comment nous ferions pour dissiper la confusion, si jamais un aigle heurtait par hasard notre passerelle et tombait assommé par le choc. Il est probable que nul ne le remarquerait. C'est étonnant comme on peut s'entraîner à ignorer un événement, si celui-ci apporte un démenti à vos convictions.

Traverser la passerelle, c'est presque comme d'être en avion, tant on est haut dans le ciel bleu, avec tous les toits en contrebas, s'étendant jusqu'à la ceinture de champs verts à deux kilomètres à la ronde. Un moment, cela me rappela l'impression hallucinatoire de vol qu'on ressent au cours du cérémonial de l'Aigle.

La lampe témoin de Thornvald indiquait qu'il était seul. Je frappai et entrai. Son bureau est semblable au mien, avec l'Aigle-Totem au mur, mais la pièce est lumineuse et gaie, dépourvue des accessoires de magie noire dont il faut que je sois entouré.

Karl est un homme replet, au visage rond, qui peut à volonté prendre un air d'extrême solennité. Il le prit automatiquement comme la porte s'ouvrait, mais il haussa aussitôt les épaules et m'accueillit avec un sourire bonasse.

— « Bonjour, Lloyd, » dit-il. « Quoi de neuf ? »

— « C'est l'heure du café, » dis-je.

Il secoua la tête en regardant les papiers qu'il tenait à la main, puis il les posa et pressa le bouton du serveur automatique. Deux ampoules de café montèrent instantanément par un panneau du bureau.

— « Bonne idée, » dit-il, cassant à son habitude l'extrémité de la sienne avec les dents, ce que je trouvais malsain et irritant. « Je me donne un mal de chien pour trouver un remède à un cas pas commode. Un type dont notre clan ne peut vraiment pas se passer. »

J'ouvris mon ampoule de café d'une main et saisis de l'autre le journal qu'il me tendait.

— « Quelqu'un de la Compagnie des Comestibles lui a jeté un sort, c'est bien cela ? »

— « Oui. Et vous connaissez Mumm. Il est très fort, et sa force s'accroît de jour en jour. »

Je le connaissais. Mumm est le nouveau Président Noir de la Compagnie des Comestibles, un homme jeune et très capable, qui cherche à se tailler rapidement une réputation.

— « Je n'arrive pas à localiser le trouble, » dit Thornvald d'une voix triste. « Je pensais que ce pouvait être un corps étranger, mais le fluoroscope dit que non. Et l'homme pense qu'il va mourir. »

— « Ce journal dit que c'est le Sortilège de la Pneumonie. »

— « Je crois que oui, mais... »

— « Avec la pneumonie, n'importe qui se sentirait en fichu état, » dis-je. « Avez-vous déjà pensé que la cause de la maladie de votre homme pourrait ne pas être la magie, mais des germes microbiens ? »

Thornvald me regarda en clignant des yeux.

— « Naturellement, ce sont des germes ! Nous le savons, si c'est le Sortilège de la Pneumonie. Mais *qui* envoie les germes ? Et qui met dedans assez de magie pour miner les forces de mon malade ? Croyez-moi, Mumm peut rendre des germes plus virulents qu'aucun Président Noir de ma connaissance. J'ai invoqué cinq bénédictions différentes sur l'auréomycine et je ne peux toujours pas annuler la magie de Mumm. »

— « Peut-être votre malade est-il un sceptique ? » suggérai-je.

— « Allons Lloyd, » dit-il, prenant son air solennel.

— « Ne faites donc pas l'étonné, Karl, » dis-je. « Vous savez bien qu'il existe des sceptiques. »

— « Oui, je suppose, les pauvres. Je suis heureux de pouvoir dire que je n'ai jamais eu affaire à l'un d'eux. Je me suis souvent demandé comment je traiterais son cas si cela m'arrivait. »

Je n'en connaissais pas non plus — exception faite de moi-même — mais je lui fis un sourire entendu en disant :

— « J'en connais un. Un type habile d'ailleurs. Les sceptiques ont leur pouvoir, Karl, certains d'entre eux. Avez-vous jamais pensé qu'un sceptique pourrait être capable d'en guérir un autre, si vos méthodes échouaient ? »

Il parut tellement scandalisé que son visage rose en devint tout pâle.

— « Faites attention, Lloyd, » dit-il. « Ce que vous dites là frise le blasphème. »

— « Je ne fais qu'affirmer des faits, » répliquai-je.

— « Si vous connaissez un sceptique, vous connaissez votre devoir, » dit-il d'un ton pincé. « Quant à sauver un malade au prix de son âme, je préférerais voir l'homme mourir en état de grâce, et vous aussi certainement, Lloyd. »

— « Même un homme important ? Quelqu'un que la Compagnie ne peut se permettre de perdre ? »

— « Evidemment, Lloyd. »

— « Même en laissant Mumm remporter une victoire et en voyant notre réputation dégringoler ? »

— « Lloyd, je ne comprends pas votre état d'esprit. » Il leva les yeux sur l'Aigle-Totem et ses lèvres remuèrent légèrement.

Je soupirai et me levai, tout en finissant mon café.

— « N'en parlons plus, Karl, » dis-je. « Je plaisantais. »

— « J'espère bien, » fit-il avec raideur. « Moi je comprends la plaisanterie, mais d'autres pourraient se faire des idées fausses. Si vous connaissez réellement un sceptique avoué, Lloyd, vous devez le signaler. Dans son propre bien. »

— « Je vous ai dit que je plaisantais. Excusez-moi, Karl. J'ai du souci moi aussi. »

— « Des ennuis ? Je puis peut-être vous aider. »

Je le regardai. Il avait réellement pâli à l'idée de blasphème. Sa réaction était certainement sincère. On ne peut feindre à ce point. Je pris une profonde inspiration et me lançai à l'eau.

— « Non, pas des ennuis exactement. J'ai eu une commande de vol d'âme aujourd'hui et cela va être embarrassant pour moi, c'est tout. »

Il me lança un de ses regards pénétrants et, en un mot, me démontra qu'il avait sans le moindre doute toutes les qualités exigées d'un Président Blanc, quelque tendance que j'aie à le sous-estimer parfois.

— « Haliaia ? » demanda-t-il.

Je fus un peu décontenancé. Il est presque trop prompt. Mais il m'était impossible de reculer, maintenant, sans perdre une chance qui pourrait ne pas se représenter avant des mois.

— « C'est ça, » dis-je. « Haliaia. »

Il regarda ses mains, puis releva les yeux. Ses lèvres étaient pincées en une ligne ferme.

— « Je sais quelle impression vous ressentez, Lloyd. Il y aura des commérages. Mais il faudra les supporter. Vous connaissez votre devoir. Dès l'instant que vous et moi sommes au courant des faits exacts, qu'importe ce que les gens peuvent dire ? »

Je lui lançai un regard droit et résolu, de Président Noir à Président Blanc, lui exprimant par là que le devoir primait pour moi toute autre considération.

— « Vous avez raison, Karl. Tout à fait raison. »

— « Je le sais. Maintenant cessez de vous tourmenter et transmettez le dossier la conscience tranquille. Il n'est pas toujours facile d'être Président. »

Je pensai : « Rien n'est plus facile, Karl, » mais à voix haute, je déclarai :

— « Parfait, puisque vous me le dites, je vais le faire. Je vais envoyer le dossier sans plus de retard. »

Je repris la passerelle, plein d'entrain et seulement un peu alarmé. Je fis les modifications nécessaires pour truquer la demande de Rabb. Puis je tins Jake Haliaia au-dessus de la fente et lâchai tout, en le regardant descendre en voletant dans le vide noir qui conduisait à l'éternité.

Ensuite, je me tournai et regardai l'Aigle-Totem. Ce n'est qu'un oiseau empaillé. Rien de plus.

*
* *

Maintenant, il n'y avait plus de raison de garder le secret. Je m'assis et demandai la Floride au téléphone. Au bout d'un instant, les ailes de l'aigle empaillé emportèrent le message de la Compagnie de Communications à travers le continent et un visage de femme apparut sur l'écran. Elle avait l'air plus ravissante que je ne l'avais jamais vue. Ses yeux n'étaient pas tout à fait au point ; manifestement, je n'étais pas encore enregistré sur son écran. Ni enregistré dans sa vie non plus, si on veut.

Une voix machinale dit :

— « Mr. Cole ? Vous avez Miami. Mrs. Cole est sur l'écran. »

Les yeux violets devinrent nets. Nous nous regardâmes à travers des

centaines et des centaines de kilomètres et un gouffre émotionnel qui ne serait plus jamais comblé.

— « Bonjour, Lila, » dis-je.

— « Que veux-tu ? »

— « Te dire deux choses. D'abord, mes félicitations. Le divorce est définitif cette semaine, n'est-ce pas ? »

Elle attendit sans répondre.

Je lui souris.

« Ah ! et puis... » déclarai-je. « L'autre chose. Haliaia va mourir. »

*
* *

Le point suivant du programme était l'hallucination rituelle. Elle est sans signification. naturellement : c'est un rêve provoqué par l'injection d'une drogue et si bien modelé par l'habitude qu'il n'offre aucune surprise. Thornvald accomplit le même rite pour la magie blanche et il croit réellement que l'Aigle lui apparaît et lui parle. Je ne suis pas crédule à ce point, mais j'observe moi aussi la coutume. Quand je la transgresse, cela me tourmente, peut-être parce que je sens que de m'écarter de la règle pour une chose pourrait me rendre négligent et me faire dévier en d'autres occasions. devant témoins celles-là et par conséquent plus dangereuses.

Cette fois, je pensai à négliger le cérémonial. Il n'avait même pas la valeur d'un acte de foi, maintenant que j'avais violé le principal tabou attaché à ma fonction. Mais je découvris que je ne pouvais me concentrer sur mon travail. L'habitude, tout compte fait, était trop forte pour moi. Je commettais des erreurs, je pressais sur les mauvais boutons et je devins finalement si nerveux que je dus renoncer et procéder à toutes les dérisoires pratiques habituelles. J'entrai dans la salle des rites avec une étrange impression de soulagement. Je brûlai les herbes nécessaires, m'injectai la drogue consacrée et récitai les prières traditionnelles à l'adresse de l'Aigle. Après cela, ce fut l'hallucination que j'ai déjà eue si souvent.

Je rêvais. L'Aigle volait avec moi vers Miami. Je trouvais Haliaia en train de faire une partie de dés dans un établissement de jeux. Il était grand, brun et bien bâti. Je savais qu'il devait s'attendre à engraisser énormément en vieillissant, comme la plupart des Polynésiens. La vue de cette disgrâce serait épargnée à Lila, et à lui aussi. Mais ils ne m'en remercieraient pas.

Je l'étourdis d'un coup de ma lance sacrée et le tirai dans un endroit sombre. Avec la lance, je traçai un cercle sur son front. Puis j'enfonçai la lance dans sa poitrine et fis tomber trois gouttes de son sang sur l'Aigle-Totem que je portais. Je le touchai avec l'Aigle et sa blessure se referma. Je fis tournoyer le totem autour de sa tête. Il ouvrit les yeux et me vit.

Je lui dis :

— « Tu vivras encore deux semaines. Le premier jour, tu seras en bonne santé. Puis tu tomberas malade. Le quatorzième jour, tu mourras. L'Aigle-Totem dévorera ton âme. »

A ce moment, le rêve prit fin.

*
* *

Ce qui se produit en réalité est d'ordre pratique. Aspirés dans les services administratifs, les documents enliassés concernant Haliaia passèrent par plusieurs bureaux, furent compostés, triés, répartis et attendirent d'être examinés par moi. La plupart des affaires de magie noire sont traitées par mes adjoints, mais pour le vol d'une âme, c'est le Président Noir en personne qui officie généralement.

Je me fis donc apporter le dossier Haliaia, constitué quelques mois auparavant par les espions que nous entretenons dans sa Compagnie. Il en est un personnage essentiel et nous essayons de tenir des dossiers sur des hommes de ce genre, car nous pouvons toujours en avoir besoin. Il me fallait connaître le moment exact où, en lançant un sort à mon ennemi, je le toucherais.

La magie ordinaire est facile à pratiquer : il s'agit de choses courantes comme la déveine, la maladie, les accidents. On peut l'exercer de façon non matérielle en général, mais on ne compte pas que là-dessus. Souvent, on donne à l'homme une petite poussée. On s'arrange pour qu'il soit infecté par un virus, par exemple. On a des espions dans le restaurant où il prend ses repas et qui se chargent de mettre dans son potage un produit légèrement toxique. Mais on veut avoir la certitude qu'il le sait. Pour faire en sorte que les antibiotiques ne viennent pas à bout du virus, on jette sur celui-ci un charme auquel on donne la plus large publicité. Si la victime sait ce que vous avez fait, alors la magie produit généralement le résultat escompté. La victime a peur et la peur facilite l'action des bacilles. Et, naturellement, si les bacilles ne font pas d'effet, si les antibiotiques ou quoi que ce soit guérissent la victime, alors tout le monde croit que la magie noire a été mise en échec par l'intervention de la magie blanche... qui est l'affaire du Président Blanc de tout clan.

Mais vous devez étudier votre victime avec soin, les tableaux descriptifs de sa vie et ses diagrammes psychologiques, ainsi que les rapports des observateurs travaillant dans les bureaux de l'ennemi ou dans son logis même. (Je ne doute pas que des observateurs aient eu l'œil sur moi, et aient pris des notes pour les dossiers d'autres Présidents Noirs. On ne peut rien à cette situation. C'est la base de tout notre édifice social.)

Vous étudiez donc les coordonnées concernant votre victime. Vous choisissez le moment précis où rendre public le sort que vous lui jetez. C'est toujours un moment où l'homme est déjà abattu — dans un état de dépression sentimentale, ou atteint d'une maladie quelconque, ou soumis à quelque pression. Alors vous accentuez la pression, vous faites en sorte qu'il soit au courant, ainsi que tous ceux qui l'entourent, du sort jeté contre lui, et à ce moment il est prêt à coopérer même contre son gré.

Mais la grande magie, la vraie, le vol de l'âme, est une chose à manier avec plus de soins. Un grand nombre de morts ont été attribuées à un vol d'âme alors qu'elles étaient dues en réalité à une péritonite aiguë ou une thrombose, ou quelque autre cause laissant la médecine impuissante. Le Président Blanc du clan du défunt ne peut admettre que sa magie est trop faible pour sauver la victime. Alors il s'en tire de la façon la plus

simple, en prétendant qu'un ennemi a pratiqué contre ladite victime le sortilège du vol d'âme. Car à cela il n'existe pas de remède.

En réalité, peu de Présidents Noirs vont jusque-là. Peu de gens peuvent payer une telle intervention magique. Mais parce qu'un grand nombre de morts sont diagnostiquées comme étant le résultat d'un vol d'âme, les gens croient que si leur âme leur est volée, ils mourront inévitablement. C'est affirmer une réciproque fausse, mais cela prend. On dit : « Si un homme meurt, c'est que son âme a dû être volée, » donc, naturellement, si son âme est volée, l'homme mourra. Il n'y a dans la magie rien d'autre que cela.

J'étudiai donc avec le plus grand soin les documents concernant Haliaia. Je voulais agir à coup sûr. Chacun a ses périodes de tourments et de dépressions. Choisissez votre moment et il ne faut souvent qu'une seule et faible poussée pour faire faire le plongeon à un homme. Vous jouez sur ses tensions cachées, ses peurs secrètes. J'ai passé quinze ans à apprendre comment ces choses se pratiquent. Donc je choisis soigneusement mon moment...

Une information urgente fut diffusée dans tous les programmes de télévision. On interrompit toutes les émissions pour annoncer que l'âme de Jakob Haliaia, de la Compagnie des Comestibles, avait été volée. Ce qui équivalait à dire qu'il était déjà à moitié mort.

Je me plaisais à imaginer ses réactions. Il y avait longtemps qu'il se demandait avec anxiété ce que j'allais faire. Peu importait la confiance qu'il croyait avoir en lui, j'étais un Président Noir. A n'en pas douter, l'inquiétude le tenaillait. Et ses graphiques montraient qu'il était terriblement influençable. Je n'avais pas eu besoin d'attendre une maladie ou un accident, ni même d'en susciter. J'avais fixé simplement ma date et avais frappé.

Ensuite, je fermai mon bureau et partis en vacances pour quelques jours. En un sens, c'était lâche et cela ferait mauvais effet. Mumm, le jeune Président Noir de la Compagnie d'Haliaia, penserait que j'avais peur de lui. Il ne manquerait sûrement pas de riposter s'il le pouvait. Cela ne me tourmentait pas outre mesure ; il serait intéressant de voir ce dont il était capable.

A vrai dire, j'avais deux raisons de m'en aller. La principale était que j'avais l'intention de regarder mourir Jake Haliaia. Je voulais passer deux merveilleuses semaines aussi près de lui que possible. voir le charme opérer, voir la société se détourner de lui, le voir évoluer dans un vide qu'épaissiraient finalement les ténèbres de l'oubli lorsque le jour de sa mort approcherait. Ce spectacle-là vaudrait bien le prix que je pourrais avoir à payer par la suite, pour avoir violé le tabou le plus impératif auquel un Président Noir ait à se conformer.

La raison mineure, c'était Stephen Rabb. Il était le maillon le plus faible de ma chaîne, évidemment. Je ne pouvais pas faire grand-chose pour couvrir mes manœuvres. Le fait indubitable était que j'avais falsifié ses papiers, laissé échapper quatorze années de redevances pour la Compagnie et violé mes vœux sacrés en frappant un ennemi personnel pour assouvir

une vengeance. Mais je me couvris quand même dans la mesure du possible.

J'adressai précisément à Rabb une lettre l'informant que le Président Noir avait dû partir pour un voyage de longue durée avant que l'acceptation de sa demande *de vol d'âme* ait pu être confirmée. En mon absence, c'était donc mon adjoint qui s'occupait de sa demande. Rabb voudrait-il informer la Compagnie au cas où il y aurait erreur d'interprétation ? Sinon, l'opération de vol d'âme de Jakob Haliaia serait déclenchée au moment prévu et Rabb serait tenu au courant du progrès de sa vengeance par des rapports de témoins oculaires.

Je savais pertinemment que Rabb n'aviserait pas la Compagnie qu'il y avait erreur. Car j'avais étudié à fond ses tableaux de vie et ses diagrammes de personnalité avant de me décider à partir. Il était parfaitement exact que Rabb avait été frustré d'un héritage, mais c'est là chose courante de nos jours. Ce qui était inhabituel, c'était la réaction de l'homme. Il voulait se venger parce qu'il avait été touché à l'endroit le plus vulnérable. Tout était clairement exposé dans ses tableaux : *trait dominant : amour disfonctionnel de la propriété.* Dans notre terminologie, cela signifiait que Rabb serait si heureux d'obtenir quelque chose pour rien qu'il garderait bouche cousue. Un homme se conduit comme il est conditionné à se conduire, et Rabb était ainsi. Il ne parlerait pas.

Ainsi je ne pouvais échouer.

*
* *

Vue des airs, la Compagnie des Comestibles de Floride n'est qu'un immense scintillement. Les bassins d'eau solaire font des toits un éblouissement de lumière et la ville s'étend jusque dans le Golfe sur des îles et des plates-formes flottantes. Des chaussées mobiles parsemées de voitures traversent l'eau et les canaux renvoient en scintillant une lumière bleue.

Je pris un taxi pour me rendre à la Compagnie. Je ne cherchais pas le moins du monde à me cacher. Mumm et Haliaia devaient savoir tous deux qui avait lancé le sort retranchant Haliaia de ce monde. Si Mumm découvrait ma présence, cela lui montrerait que je n'avais pas peur. Si on m'interrogeait, ma venue n'avait rien d'anormal. Un Président Noir est impuissant à se défendre contre un ennemi personnel, mais il n'y a pas de loi qui lui interdise de jouir du spectacle d'un ennemi détruit sur l'ordre d'un tiers.

Je laissai mon taxi à la porte de l'immeuble où Haliaia a ses bureaux et montai à l'étage qui n'était plus le sien. Je n'entrai pas dans son bureau. Ce n'était pas nécessaire. Je m'assis simplement sur un rebord de fenêtre, allumai une cigarette et contemplai pendant environ dix minutes la porte où n'était plus inscrit le nom de Jake Haliaia. Je réfléchissais à la façon dont les choses avaient dû se passer.

Où était-il quand la nouvelle s'était répandue ? Comment l'avait-il apprise ? Etait-il en train de regarder l'écran de son poste de télévision quand il avait vu s'y inscrire son propre visage et quand la voix avait entonné la funèbre annonce ? Etait-il avec Lila en l'entendant ? Et Lila

s'était-elle éloignée de lui, comme tout le monde, bouleversée, frappée de terreur, sachant qu'Haliaia, à partir de ce moment, était un homme mort ?

L'ostracisme qui frappe le mort vivant suit un processus rituel bien réglé. La personnalité sociale de l'homme lui est retirée. La victime est complètement isolée. La société coupe tout lien avec le condamné et, à partir de cet instant, il cesse d'exister dans le monde des vivants.

Il avait dû se précipiter à son bureau — entrer dans cet immeuble, passer par cette porte — pour demander du secours à ses confrères de la Compagnie. Pour une raison quelconque, un homme commence par se refuser à croire qu'une telle chose puisse lui arriver. Il espère toujours que ses amis pourront l'aider...

En arrivant ici, voici ce qu'il avait vu : un autre nom sur la porte de son cabinet de travail ; un autre visage derrière son bureau ; des yeux qui se détournaient des siens, le regard nerveux et embarrassé d'un homme redoutant la contagion.

Tel est le premier mouvement. La société agit comme si l'homme était mort. Il peut encore marcher, parler et formuler des exigences avec une fureur démentielle, mais chacun sait qu'il n'est plus un être vivant.

Au cours du second mouvement, la société reflue sur la victime comme une vague en retour, mais elle le fait dans une intention bien déterminée. L'homme est mort (ou plutôt *non vivant*) et il doit maintenant être enlevé, placé dans le monde spirituel de son totem, auquel il appartient désormais. Il est sacré, mais dangereux. Et c'est ainsi que le mouvement de retour de la société est illustré par le rite funéraire. Ce sont les funérailles de la victime, destinées à la conduire dans le monde spirituel. L'homme assiste à la cérémonie, à la place d'honneur : le cercueil. Et à ce moment, il en est venu à coopérer pleinement. Je n'ai jamais assisté à un échec. L'énorme force coercitive du cérémonial décourage toute résistance. La victime *croit* et elle meurt. A la fin, vous pouvez voir sa personnalité se modifier sous vos yeux. Certains se mettent à se comporter comme leur totem. Mais toujours ils meurent — parce qu'ils croient.

Je pris un autre taxi pour me rendre à la résidence particulière d'Haliaia. C'était un endroit luxueux, avec de grands murs incurvés en matière plastique translucide. Y avait-il amené Lila ? Elle ne devait plus être là maintenant. Les murs et les fenêtres étaient obscurcis et une grande couronne mortuaire était accrochée à la porte. Je vis près de la porte quelques plats de nourriture dans des récipients noirs. Il ne devait y avoir personne dans la maison, sauf Haliaia.

Je traversai la rue et attendis dans l'ombre d'un portail. Au bout d'un long moment, je vis la couronne noire de la grande maison bouger légèrement et la porte s'ouvrit tout doucement. Haliaia jeta un regard au-dehors.

Il était toujours aussi corpulent, mais il paraissait ratatiné. Son teint brun dissimulait mal sa pâleur. Il jeta un regard à la ronde, sans me voir, puis baissa les yeux sur les plats funéraires. Il était vêtu du costume sacré de son clan, vert, avec le Poisson-Totem sur la poitrine. Tous ses autres vêtements avaient naturellement été vendus ou donnés. Pour ses funérailles,

la robe qu'il portait serait remplacée par le linceul, blanc, avec son totem brodé dessus.

Oh ! oui, Haliaia croyait. Il s'était laissé passer le vêtement sacré et ne luttait pas contre le maléfice. L'obsession était trop forte pour lui.

Je ressentis un étrange soulagement quand je m'en aperçus. Et comme j'en prenais conscience, je compris soudain pourquoi j'étais venu en Floride. Je ne croyais plus en ma propre magie, ni en celle de personne. N'y croyant plus, je n'étais plus tout à fait sûr que d'autres continuent d'y croire. En particulier Jake Haliaia. Lui aussi aurait pu devenir sceptique, bien qu'il n'eût certainement jamais eu accès aux microfilms oubliés et interdits qui m'avaient éclairé.

Telle était donc la raison de ma venue. Il fallait que je constate de mes propres yeux qu'Haliaia croyait toujours. Car s'il n'avait pu parvenir jusqu'aux microfilms, il devait savoir ce qu'ils contenaient, aussi sûrement que s'il les avait vus lui-même se dérouler sur l'écran de verre. Car Lila savait, et Lila avait dû lui parler.

Parce que je l'avais dit à Lila.

Je lui avais dit la vérité. Je lui avais dit qu'il n'y avait pas de magie, et lui avais appris ce qui se passait vraiment et pourquoi cela se passait de cette façon. Et alors, libérée de la crainte de la magie, elle avait fait ce qu'elle avait toujours brûlé du désir de faire — elle m'avait quitté pour Haliaia. Il n'y a pas de loi contre cela. Il n'y a pas non plus de tabou, et pourtant les tabous sont plus forts que n'importe quelle loi. Seulement, sa fuite était presque sans exemple, parce que personne ne divorce d'avec un Président — un magicien. Personne, du moins, qui croie à la magie.

Et c'était moi qui avais chassé de l'esprit de Lila les ténèbres de la superstition pour lui faire voir la vérité.

J'avais fait cela ; je pouvais faire l'inverse. Je pouvais faire renaître dans l'esprit de Lila la croyance en la magie. En fait, il le fallait. Car je lui en avais trop dit et cela la rendait dangereuse, au cas où elle parlerait. La rumeur se répand vite. Si l'on apprenait que moi, Président Noir du Clan de l'Aigle, je ne croyais plus à la magie officialisée, dans quel état me retrouverais-je ?

Probablement mort.

Soit ! Elle ne m'avait jamais aimé, malgré ce que j'avais pu penser. Elle m'avait épousé contre son gré, en partie à cause de sa famille, en partie parce qu'elle craignait de refuser l'offre d'un Président Noir. Mais c'était Haliaia qu'elle aimait.

Quand elle verrait mourir son amant — *par l'action de la magie* — les forces irrésistibles, inconscientes, de son esprit, la pression énorme et invisible de la société, la contraindraient à retomber dans les ténèbres de la superstition d'où je l'avais tirée. Contre sa volonté, elle succomberait, puisque la raison ne peut venir à bout de l'émotion quand la contrainte est assez puissante. Si j'avais employé la magie contre Lila elle-même, je crois que j'aurais échoué. Mais Haliaia était son point vulnérable et c'est lui que j'avais frappé — et maintenant il observait déjà l'obligatoire rite qui se terminerait par la Cérémonie de Passage et sa mort.

Oh ! oui, Lila croirait de nouveau à la magie. Et alors elle serait de nouveau à moi...

Un homme arriva lentement par la rue, accoté nonchalamment au garde-corps du chemin roulant. Haliaia lui cria : « Ed ! Ed ! » en agitant frénétiquement les bras. Comme il tournait la tête, j'aperçus le cercle rouge imprimé sur son front brun — la marque de ma lance sacrée dans mon hallucination. Les croque-morts du clan impriment ce cercle indélébile au moment où ils changent les vêtements de la victime.

L'homme qui venait par le chemin roulant tressaillit légèrement en s'entendant appeler, mais il ne se retourna pas. Je vis Haliaia faire un mouvement comme pour courir jusqu'à lui et le forcer à répondre. Mais quelque chose l'arrêta. Il hésita, recula, ouvrit la bouche pour appeler de nouveau, mais sans proférer aucun son.

Je laissai errer mon regard le long de la rue. Au loin, dans le Golfe, j'apercevais la flotte de pêche, guidée par hélicoptère, poussant les bancs de poissons dans les filets. Une étrange pensée me vint. Il y avait longtemps, dans les groupes primitifs, l'animal qui servait de totem était tabou. C'était du moins ce que mes recherches dans les bibliothèques de microfilms m'avaient enseigné. Mais maintenant nous mangions nos totems. Peut-être toute la vie aujourd'hui faisait-elle l'objet d'un rite, non pas seulement le totem lui-même, mais toute la vie...

Je m'aperçus que j'évitais de regarder Haliaia. Je me forçai à tourner les yeux vers lui. Il n'était plus là et les plats noirs contenant la nourriture avaient disparu.

*
* *

Il allait s'écouler environ dix jours maintenant avant la mort d'Haliaia. Je tenais à être là pour y assister. Dans l'intervalle, je profitai de mes vacances, mes premières depuis près de cinq ans. Je sentais que j'en avais besoin et, d'autre part, je voulais me tenir à l'écart de tout le monde jusqu'à ce qu'Haliaia fût irrévocablement mort. J'avais l'impression désagréable que le Président Noir Mumm me cherchait. Il ne pouvait rien faire, mais mieux valait l'éviter jusqu'à ce que tout fût terminé.

Une des choses que je m'empressai de faire fut de retourner à la bibliothèque de microfilms où j'avais appris la vérité sur la magie et le passé. Peu importe où elle est située. Peu importe comment je l'ai découverte. Je montrai mon laissez-passer à la porte, descendis au dernier sous-sol et trouvai dans le coin sombre la même porte poussiéreuse que personne n'avait franchie depuis que je l'avais fait la première fois. Je pensai que je devais être le seul homme en vie à avoir pénétré par là. Cela n'a rien d'étonnant — il est très difficile d'être admis à la bibliothèque et seuls ont accès aux collections rassemblées dans ces étages inférieurs quelques-uns des membres les plus haut placés des Compagnies.

Je remplis mes poches d'anciens rouleaux de films et montai tranquillement à une cabine de lecture dont je fermai la porte derrière moi. Et pendant l'heure qui suivit, je plongeai héroïquement dans l'époque curieuse et terrible du Vingtième Siècle.

Certains des microfilms reproduisaient des ouvrages sur la psychologie sociale, l'anthropologie, la médecine. D'autres, de vieux journaux des années 1980. Sous le verre bleuâtre, incliné, de l'écran, les lignes imprimées et les images se succédaient tandis que je manœuvrais les commandes qui les déroulaient et les mettaient au point. C'était une expérience étrange que de lire les colonnes de nouvelles oubliées que les hommes avaient lues pour la première fois au cours des terribles guerres du Vingtième Siècle.

Il y avait des frontières nationales en ce temps-là, au lieu de Compagnies. Les guerres entre états totalitaires et trusts n'avaient pas encore abouti à la synthèse par laquelle ont été créées les gigantesques compagnies qui maintiennent en vie la société actuelle. Le mode de vie des gens de l'époque semble en grande partie incroyable maintenant, mais certains aspects en sont très raisonnables.

La croyance en la magie était alors limitée aux primitifs. Je me reportai aux livres d'anthropologie. En un sens, tout cela semble fort plausible. On peut voir comment la magie reprit l'ascendant.

Dans les temps anciens, les hommes ne croyaient à la magie que s'ils ne pouvaient exercer d'influence sur le milieu qui les environnait. Naturellement, ils n'avaient pas besoin de la magie s'ils pouvaient diriger leur vie sans cela. Mais les peuples non civilisés, à la merci de la nature, devaient utiliser la magie parce que c'était leur seul refuge contre le désespoir. Et avec eux, des groupes de la société civilisée qui devaient encore lutter contre l'imprévisible croyaient aussi. Les pêcheurs, par exemple, en conflit avec la mer, croyaient à la chance et aux charmes. Les chasseurs, les acteurs, eux aussi, y croyaient. Chaque individu soumis aux caprices de la nature ou de la société s'accrochait à des superstitions, dans un effort effréné pour croire qu'il pouvait commander, par la chance ou par la magie, ce qui échappait à son habileté, si grande fût-elle.

C'est ainsi que, lorsque la société s'effondra, après les Grandes Guerres, l'humanité en revint tout naturellement à la magie. Et les intérêts organisés investis dans la magie gardèrent le contrôle, quand la société remonta les pentes abruptes sur lesquelles elle avait glissé à la fin des Guerres. On laissa progresser certaines sciences. Pas toutes. Rien de ce qui pourrait tempérer la foi dans la magie n'est en vigueur auprès des Compagnies d'aujourd'hui.

Il est surprenant de voir tout ce que l'on peut croire, si l'on est élevé dans la conviction que la magie est réellement efficace. Même moi, j'avais cru, bien qu'une part de mon esprit s'insurgeât, à une quantité de choses que je savais en fait être fausses. J'avais appris le galimatias. J'accomplissais les rites. Les gens tombaient malades ou mouraient quand je leur lançais mes sorts. Parfois des gens totalement inconnus de moi contractaient une maladie, et j'acceptais la responsabilité de l'intervention de la magie, sachant que je mentais à leur sujet et me demandant si je me mentais à moi-même pour mes autres victimes. Mais je faisais comme si tout était vrai et, au bout d'un temps, je me mis vraiment à croire, comme tout le monde, que j'avais exercé l'influence maléfique que je revendiquais.

Mais toujours, une partie de mon esprit avait continué à se rebeller, et

c'est pourquoi apprendre la vérité avait été une merveilleuse expérience. Douter de mes propres pouvoirs ne m'irritait pas, ne me faisait pas blasphémer. Je pouvais enfin cesser de lutter pour me forcer à croire des choses impossibles. J'éprouvais un soulagement si grand que je fus comme étourdi, la première fois que je passai ces microfilms sous le verre bleuâtre et que je lus les choses dont mon esprit avait toujours soupçonné la vérité.

Après cela, je me sentis libre. Ou tout au moins aussi libre que la société le permettait. La puissance énorme de la croyance publique pesait toujours sur moi, mais en mon for intérieur, je pouvais penser ce qui me plaisait. Je pouvais me conduire à ma guise, dès l'instant que je restais prudent. Je pouvais lancer un sort qui abattrait Jake Haliaia sur-le-champ, et personne ne pourrait m'en empêcher, parce que la vérité m'avait libéré...

Mais il ne servait de rien d'être seul en état de liberté.

En regardant les nouvelles oubliées projetées sur l'écran devant moi, je souhaitai avoir vécu à cette époque, qui me semblait bien plus réelle que la mienne. J'étais né dans un monde d'iniquité, à une époque disloquée. J'étais un sceptique, un borgne au pays des aveugles. C'était comme si moi seul je pouvais voir un grand rocher incliné au-dessus de nos têtes, prêt à s'effondrer et à nous écraser tous, tandis qu'autour de moi les aveugles se livraient à leur futile magie sans se rendre compte du danger réel.

Je ne m'en rendais pas compte non plus, à vrai dire. Il n'y a rien d'aussi tangible qu'une falaise prête à s'écrouler. Mais moi, le borgne, je ne faisais que voir une ombre, percevoir une insécurité, sentir une terreur vague planer au-dessus de moi. Je n'avais jamais découvert quoi. Ce n'était pas l'Aigle — le totem n'était qu'une superstition. La magie ? Elle n'existait pas. Mais, quelque part, quelque chose existait qui jetait son ombre de peur, un monstre que j'avais essayé d'identifier toute ma vie. Et peut-être était-ce la vraie raison pour laquelle j'avais commencé à me mettre en quête des microfilms interdits. Peut-être m'étais-je dit que je pourrais trouver dans le passé la genèse du monstre et en apprendre le nom.

Je ne l'avais jamais appris. J'avais appris la vérité et le scepticisme, j'en étais venu à comprendre pourquoi la magie officialisée était la base de ma propre civilisation. Dans le passé, au Vingtième Siècle, les désordres, les tensions, les dangers, avaient crû jusqu'à ce qu'ils eussent fusionné en une grande terreur — une peur de la mort — qui ne laissait place à rien d'autre dans la vie. Il y avait eu de réels dangers, assurément. La société aurait pu se détruire. Et elle avait bien failli le faire. Puis la peur de la mort était devenue trop forte. Les hommes ne pouvaient plus faire face à la réalité. Ils avaient peur les uns des autres. La société devait, d'une façon ou d'une autre, être protégée contre elle-même et c'est ainsi que la magie était devenue la sauvegarde. Ou plutôt, une croyance en la magie, vite endoctrinée, se perpétuant elle-même, jusqu'à ce que la société se sentît désormais en sûreté — à l'ombre terrifiante de quelque monstre sans nom.

Quel monstre ?

Je l'ignorais. Mais je m'étais trouvé seul au pays des aveugles, et c'est pour cela sans doute que je m'étais senti obligé d'ouvrir les yeux de Lila. De façon à ne plus être seul. Je l'avais fait et j'avais perdu Lila.

Et pour finir elle serait de nouveau à moi — de nouveau aveugle. Elle me reviendrait après la mort d'Haliaia, après avoir été replongée dans la cécité par les grandes forces du cérémonial, quelle que soit la vigueur avec laquelle sa raison s'y opposerait. Elle était déjà en train d'apprendre que, bien que la magie fût un mensonge, j'étais loin d'être dénué de pouvoirs.

Elle me reviendrait aveugle. Si c'était la seule façon pour moi de la reprendre — et c'était la seule — alors, que ses yeux soient de nouveau fermés par la superstition.

Je restai assis là, le regard fixé sur l'écran brillant qui s'ouvrait sur le temps. J'y restai longtemps, à penser à Lila.

*
* *

Le quatorzième jour j'allai voir mourir Haliaia.

Je quittais juste ma chambre d'hôtel pour me rendre chez lui quand la sonnerie du visiphone retentit, et le visage que j'attendais depuis deux semaines apparut sur l'écran. Ma main, tendue pour saisir le bouton de la porte, se mit à trembler. Mon cœur battit à tout rompre. Je me sentais comme un écolier pris en faute. Ma première réaction fut de prendre la fuite. Mais je me ressaisis en me rappelant qui j'étais, ainsi que la façon efficace dont je m'étais mis à couvert. Je me retournai vers l'écran et poussai le bouton qui mettrait mon image au point sur l'appareil de mon correspondant : Mumm, de la Compagnie des Comestibles.

Il avait un visage jeune et anguleux, où se lisait une certaine absence de scrupules, et cette effrayante impétuosité qui est le propre de la jeunesse avant qu'elle ait connu une grande défaite. Je me le rappelais vaguement depuis l'époque où nous suivions nos études dans la même université, où il était entré alors que je commençais ma dernière année. Ses yeux plongèrent dans les miens tandis que mon visage s'inscrivait sur son écran.

— « Bonjour, » dit-il. « Ici, Mumm. Je me souviens de vous quand nous étions étudiants, n'est-ce pas, Cole ? »

— « Oui, je vous connais, » dis-je. « Comment allez-vous, Mumm ? » Et je touchai un coin de l'écran du bout de trois doigts étendus en même temps qu'il tendait les siens vers le même endroit, ce qui est le geste le plus proche d'une poignée de main qu'on puisse faire en télévision.

— « J'ai appris que vous étiez dans notre ville, » dit-il avec quelque prudence.

— « En effet, » murmurai-je. « Que puis-je faire pour vous ? »

Il me regarda attentivement et longuement.

— « Nous perdons aujourd'hui un homme auquel nous tenons, » dit-il.

Je m'abstins de faire celui qui ne comprenait pas.

— « Vous ne vous attendez pas à ce que je le regrette, » dis-je.

— « Je sais. » Il fit une pause. « Une coïncidence surprenante, » ajouta-t-il, ses yeux scrutant mon visage. « Ça fait bien votre affaire. »

Je laissai ma voix monter d'un ton.

— « Les règles ont peut-être changé depuis que j'ai quitté l'université. Il n'était pas dans les usages de poser de telles questions. »

— « Je ne pose pas de questions, » me dit-il. « C'est inutile. Tout ce que je dis, c'est que cela fait bougrement votre affaire, qu'Haliaia meure si tôt après votre... brouille. Coïncidence que vous arriviez pour les funérailles. Vous êtes de la famille, Cole ? »

J'attendis assez longtemps pour être sûr que ma voix ne tremblerait pas. J'avais une envie irrésistible de casser l'écran à l'endroit de sa figure.

— « Pas précisément de sa famille, » dis-je quand je fus parvenu à contenir ma voix. « Je voulais le voir mourir. Cela vous étonne ? »

— « Je sais que cela venait de vous, » dit-il tout net. « Je ne pose pas de questions parce que je sais. Ce que je me demande, c'est si vous aviez un client régulier ou si vous avez agi pour votre propre compte. »

— « Je pourrais vous inviter à venir vous expliquer devant le jury d'honneur de l'université pour cette réflexion, » dis-je.

— « Vous n'en ferez rien. »

— « Qui sait ? Je demanderai l'avis de Thornvald. Si vous avez des doutes sur ma moralité, vous feriez mieux de discuter le sujet avec lui et non avec moi. Croyez-vous que je me montrerais ici si je savais avoir blasphémé ? »

Il fit une très légère grimace.

— « Ce ne serait pas impossible. Si vous avez volé l'âme d'Haliaia pour la raison que je crois, vous ne reculeriez devant rien. J'en parlerai à Thornvald. »

— « Faites-le donc et cessez de m'ennuyer. » Je respirai profondément. « Vous parlez comme un sceptique en violant vos vœux de cette façon. J'en toucherai un mot à votre Président Blanc après les funérailles, Mumm. Vous et moi, nous n'avons plus rien à nous dire. » Je manœuvrai l'interrupteur et le coupai au milieu de ce qu'il avait commencé à répliquer. Son visage grimaçant, devenu silencieux, se ratatina en un point brillant et s'évanouit.

Agité d'un faible tremblement, je me retournai, pris ma robe funéraire et sortis précipitamment. Peu importait ce que Mumm pouvait croire ; j'étais à l'abri. Même s'il prenait des mesures illégales envers moi, je ne craignais pas sa magie. Mais s'il parlait à Thornvald...

Soudain, je compris quel imbécile j'avais été. Il me faudrait me débarrasser de Rabb. Je ne voyais pas comment j'avais pu méconnaître si longtemps une telle évidence. Rabb mis dans l'impossibilité de parler, la seule preuve possible contre moi disparaîtrait. Je ne pouvais me permettre de courir d'autres risques. Réfléchissant aux virus dont je disposais au labo, je sautai dans un taxi et donnai au chauffeur l'adresse d'Haliaia.

*
* *

Il y avait foule dans sa maison. Pour la première fois depuis l'annonce du sort jeté à Haliaia, ses parents et ses amis étaient revenus. La société refluait sur le mort vivant pour célébrer ses obsèques et la réception de son âme par le totem de son clan. Des voix chantaient le second hymne

funèbre quand mon taxi s'arrêta. Je passai ma robe funéraire par-dessus mes vêtements de ville et me joignis à la foule qui encombrait la maison. J'avais peu de chances d'être reconnu ici et, d'ailleurs, peu m'importait.

Je suivis la foule qui prenait l'escalateur pour monter jusqu'à la chambre d'Haliaia, où celui-ci reposait sur son lit tendu de noir. Le Poisson-Totem avait été placé à un endroit où il pouvait le voir. Par la fente de ses paupières mi-closes et frémissantes, l'homme regardait le poisson empaillé sur sa planche dorée, comme s'il contemplait le tableau de l'éternité déployé devant lui. Peut-être avait-il cette vision. La croyance peut provoquer d'étranges réactions même chez un esprit intelligent.

Contre le mur, se tenaient ses parents du clan et ses amis intimes, agenouillés sur de petits coussins pneumatiques et psalmodiant le chant funèbre. Je ne vis pas Lila, mais les deux anciennes femmes d'Haliaia étaient présentes. Je ne me souvenais pas qu'il s'était marié déjà deux fois. Je me demandais s'il plaisait à Lila d'occuper le troisième rang.

Un homme passait et repassait devant le lit, les mains jointes sur un petit poisson vert en matière plastique. Je pensai que ce devait être le père d'Haliaia, son parent le plus proche. Il chantait d'une voix douce aux intonations profondes.

Sur le lit, Haliaia était enveloppé du linceul blanc orné du Poisson-Totem. Sa bouche s'ouvrait toute grande et se refermait. Ses bras étaient collés à ses flancs. Il gisait comme le totem de son clan, droit et rigide.

Soudain, tout son corps se tordit convulsivement, avant de reprendre sa position. Trois fois il se contorsionna, puis retomba inerte.

Le chant s'éleva, solennel.

Une quatrième fois, Haliaia se contracta et se détendit. Il semblait imiter son totem. Puis il resta immobile, mais ses pieds bougeaient légèrement, lentement, comme s'ils se déplaçaient dans l'eau...

II

La malchance commença deux mois plus tard. Il n'y avait rien de magique là-dedans, juste un phénomène habituel : chacun a ses périodes de déveine.

Je surveillais étroitement Mumm, de façon à assurer ma sécurité. Ainsi que mon propre Président Blanc, pour le cas où Mumm aurait formulé des accusations contre moi. Rien ne se passa cependant de ce côté-là. La conduite de Thornvald envers moi était parfaitement normale. J'essayai de me mettre à la place de Mumm pour imaginer ce qu'il ferait. Je n'en avais nulle idée. Que pouvait-il contre moi ? Il pourrait ne pas résister à l'envie de me lancer un ou deux virus isolés, dans l'espoir de faire mouche. Je prenais les plus grands soins pour me préserver d'une telle attaque. Il pouvait même embaucher un homme de main pour m'assassiner ou arranger un accident. Là encore, j'étais sur mes gardes, autant qu'un homme peut l'être. Il faut prendre ses risques en ce monde, et l'on n'obtient rien pour rien. J'avais obtenu la mort d'Haliaia et cela valait bien le risque.

Un jour, j'appelai Lila au visiphone. Elle ne voulut pas me parler. Je n'insistai pas. Il serait toujours temps d'essayer plus tard. En attendant, je fis la connaissance d'une fille répondant au nom théâtral de Flamme et je l'emmenai vivre avec moi. Je n'avais pas l'intention de me remarier avant quelque temps et il me fallait quelqu'un pour tenir ma maison. Je devais mener un grand train de vie et j'avais besoin d'une femme pour les réceptions. Flamme était de la catégorie sociale des hétaïres, autrement dit elle pouvait tenir le rôle d'épouse en tout sauf en ce qui concernait les liens spirituels, ceux-ci dépendant du système magique. Comme nos ancêtres, nous pratiquons la polygamie en série, de sorte qu'après un divorce je pouvais me remarier, mais sur le plan spirituel, il ne peut y avoir de divorce. C'est pourquoi, dans le monde magique, j'étais toujours marié avec Lila. Et elle ne voulait pas me parler — pas encore.

Rabb, soit dit en passant, eut un accident une semaine environ après la mort d'Haliaia et, malheureusement, on lui administra à l'hôpital une dose excessive de sédatif à laquelle il succomba. Le clan lui fit des funérailles très dignes.

Autrement il ne se passa rien d'inhabituel, du moins pour commencer — exception faite d'une chose irrationnelle et stupide à laquelle je ne me serais jamais attendu. Tout ce qui était conscient, contrôlable et rationnel, je pouvais en faire mon affaire. Mais ce qui commença à aller de travers, ce fut le rêve rituel.

J'ai déjà dit comment on procède. Des herbes sont brûlées, il y a l'injection de la prétendue drogue sacrée, la prière rituelle, l'hallucination. La confiance du magicien moyen en lui-même est renforcée par l'hallucination. Même après avoir perdu la foi, j'avais continué de me conformer au cérémonial, car je sentais que si je commençais à déroger aux pratiques traditionnelles, même pour les petits détails, je pourrais devenir négligent et me faire remarquer.

Après la mort d'Haliaia, je continuai donc comme d'habitude. Les gens vinrent me trouver pour que je jette des sorts à leurs ennemis d'autres clans, je recueillis leurs signatures sur les contrats réglementaires et fis passer sur les ondes la publicité nécessaire. Je n'eus aucun ennui jusqu'à ce que survînt un autre cas de vol d'âme.

L'homme était un dirigeant de la Compagnie de Communications et son ennemi était dans le Spectacle, avec le Lion pour totem. L'efficience professionnelle de mon client était cotée assez haut, aussi n'eut-il à s'engager que pour neuf années de service à subsistance minima. J'obtins sa signature, le congédiai et brûlai les herbes. Je me fis une injection et récitai la prière de l'Aigle-Totem.

L'hallucination commença.

Je trouvai la victime dans mon rêve et j'étais sur le point de l'assommer avec la lance sacrée quand... je me réveillai.

J'étais dans mon cabinet de travail ; les herbes fumaient dans leur brûle-parfum et mon bras me démangeait encore à la suite de l'injection hypodermique. Depuis le temps où je n'étais encore qu'un acolyte, c'était la

première fois qu'une chose telle que cette rupture d'hallucination m'arrivait. Je restai assis là, m'interrogeant et me tourmentant.

C'était stupide, mais la pensée qui ne cessait de me trotter par la tête était que si je n'avais pas l'hallucination rituelle, je ne pourrais plus retourner à la bibliothèque de microfilms. Il n'y avait entre les deux faits aucun lien logique et cependant je ne pouvais chasser cette idée de mon esprit. Plus j'y pensais, plus je me tracassais, sans aucune raison.

Finalement, je compris que la drogue avait dû être trop faible ou que les herbes... mais non, pas les herbes, elles font seulement partie du décor. Néanmoins, je les envoyai à l'analyse avec la drogue et j'attendis les résultats. Une fois, je m'en souviens, je jetai par-dessus mon épaule un coup d'œil à l'aigle empaillé dans sa niche. Il me rendit un regard vitreux.

Le rapport m'apprit que la drogue et les herbes étaient les mêmes que d'habitude.

Non pas que l'incident eût une importance capitale. Je pouvais lancer mon opération de vol d'âme à distance à n'importe quel moment et la magie opérerait, que j'aie l'hallucination ou non, puisque la magie était dans l'esprit de la victime et non dans les simagrées auxquelles je me livrais. Mais cela ne me plaisait pas. C'était un symptôme et j'avais besoin d'en comprendre la signification.

Finalement, je conclus que je m'étais peu à peu immunisé contre la drogue et qu'il m'en fallait maintenant une plus forte dose. J'avais raison, mais jusqu'à un certain point. Ayant doublé la dose, je m'enfonçai plus loin dans l'hallucination. Mais je me réveillai une fois encore avant la fin du rêve rituel. Cette fois, je revins à moi avec une sensation proche de la panique, une sensation que quelque chose avait vraiment tourné mal et qu'il fallait que j'agisse rapidement.

Ce que je fis était dangereux, mais mes pensées n'étaient pas claires et de petites vagues d'angoisse ne cessaient de se former au creux de mon estomac, pour gagner mon corps tout entier. J'essayai donc une nouvelle fois, avec une dose encore plus forte, et j'allai jusqu'au bout de l'hallucination. Mais je me réveillai pour voir deux médecins à mes côtés et Thornvald aller et venir derrière eux en manipulant ses ridicules symboles magiques.

— « Fichez-moi le camp d'ici, Karl, » criai-je. « C'est la médecine que cela regarde, et non la magie. J'ai pris une dose trop forte de la drogue sacrée. »

— « Voyons, Lloyd, » dit Thornvald, avec son air solennel. « Les médecins font leur travail. Laissez-moi faire le mien. »

— « Votre travail n'est pas ici, » dis-je, et je retombai sur mon oreiller, haletant, le cœur chancelant comme s'il allait s'arrêter de battre. Un des docteurs me fit une piqûre et me dit de me détendre. Le souvenir de Rabb se présentant à mon esprit, ce fut avec une véritable frayeur que je m'enfonçai malgré moi dans le sommeil. Mais quand je me réveillai, je me sentis mieux. Thornvald était parti, me faisant dire que, bien qu'il n'eût pas fini son diagnostic, aucune magie ne semblait en cause.

Je me sentais toujours fort mal en point, mais je regagnai mon bureau et

terminai mon travail, des questions de pure routine maintenant, par bonheur. Puis je rentrai chez moi, annulant mes autres rendez-vous, et je dis à Flamme de me tenir la maison bien calme.

*
* *

Le lendemain je me sentais encore terriblement affaibli. Flamme voulait que je garde la chambre, mais quand un homme tombe malade, on présume que la magie y est pour quelque chose et je ne pouvais laisser les gens se demander pourquoi un Président Noir se sentait souffrant. Je me rendis donc à mon bureau, avec une violente migraine et un peu de fièvre.

Seulement, je n'y parvins pas. Comme je montais sur un chemin roulant, je fus pris d'un étourdissement et calculai mal la distance en voulant me rattraper au dossier d'un siège. Je tombai à plat ventre. Si je n'avais pas essayé de me retenir, tout se serait passé sans mal. Mais je jetai mes bras en avant et atterris juste comme il fallait pour me casser le pouce gauche.

C'était bien ma chance ! Les médecins me triturèrent, me passèrent à la radio, et finirent par me mettre la main gauche dans un plâtre qui me laissait les doigts libres, mais me gênait terriblement. Sans compter que je devais en avoir pour plus d'un mois avant d'être guéri. Avec une rage concentrée, je rentrai chez moi, me mis au lit et appelai Flamme pour qu'elle m'apporte de l'alcool. Finalement je m'enfonçai dans un parfait état de béatitude, ivre mort. Tellement ivre que j'en oubliai de prendre des pilules anti-alcooliques avant de m'endormir.

Je m'éveillai avec un rhume et un fameux mal au crâne.

Le rhume se transforma en grippe presque instantanément.

Je me rappelle les docteurs s'affairant autour de moi, et Flamme allant et venant à l'arrière-plan, et Thornvald, Thornvald revenant éternellement m'importuner. Thornvald avec ses ridicules instruments prétendûment aptes à diagnostiquer la magie. Thornvald disant : « Je vais faire de mon mieux, Lloyd. Vous me connaissez. Je mettrai tout en œuvre pour rompre le charme... »

Et puis soudain le silence, et le réveil avec la fièvre disparue et nul autre souvenir de ma maladie que ma main plâtrée et mon état de faiblesse. Le silence.

J'appuyai sur le bouton de la sonnette et personne ne vint. La chambre semblait très sombre. Les fenêtres avaient été entrouvertes. Je restai allongé, en me posant des questions.

Je me demandais si j'avais assez de forces pour me lever. Apparemment j'allais y être obligé. Je rejetai mes couvertures avec un geste de colère et découvris que j'étais assez fort après tout. J'étais en train de préparer quelques phrases bien choisies, avec lesquelles je mettrais à la porte une demi-douzaine de domestiques et peut-être bien Flamme aussi, quand, sortant mes pieds du lit, je vis la tunique bleue qui me venait aux genoux. Je n'avais

pas de vêtements bleus pour la nuit ; le bleu est une couleur sacrée. Je regardai ma poitrine...

Tout sembla se figer autour de moi.

Je portais la tunique sacrée de couleur bleue avec l'Aigle-Totem, les ailes déployées, brodé sur le devant. Sans que mon esprit l'eût commandée, ma main se porta à mon front. Ce fut comme si j'avais pu sentir le cercle rouge tracé là par la lance rituelle de quelqu'un au cours d'un rêve hallucinatoire. De quelqu'un... mais de qui ? De qui ?

— « Flamme ! » criai-je.

Aucune réponse.

Je sautai à bas de mon lit. Je ne me sentais nullement faible. Je sortis de ma chambre en courant et descendis par l'escalateur au glissement silencieux, sentant la tunique bleue se prendre entre mes genoux. Je continuai d'appeler Flamme et les domestiques. Je ne percevais que l'écho de ma voix. J'ouvris toute grande la porte d'entrée et là, sur le seuil, je vis les plats noirs garnis de nourriture. Une couronne noire oscillait contre le panneau de la porte.

Je l'arrachai. Je vis des gens passer dans la rue et je les interpellai. Personne ne me regarda. Pas une tête ne se tourna.

Je me rendis compte de la tenue que je portais et, après un brusque pas en arrière, je refermai la porte. Il y avait une glace dans le vestibule. Je m'en approchai et me regardai. Sur mon front, le cercle rouge brillait d'une lueur phosphorescente dans la pénombre. Je le grattai avec mes deux mains. Je pivotai sur les talons et courus au lavabo le plus proche. Là, avec du savon et une brosse à ongles, je frottai la marque jusqu'à rendre ma peau presque aussi rouge que le cercle. Mais rien ne pouvait l'effacer. Je savais que rien ne pourrait même le dissimuler. Cette fluorescence traverse le maquillage le plus épais et aucune substance ne peut la faire disparaître.

Enfin, je pus enlever la tunique. Maladroitement, à cause de ma main plâtrée, je la passai par-dessus ma tête et la jetai en tapon sur le sol carrelé. Nu, je fouillai la maison.

Elle était vide. Tout ce qui m'appartenait avait disparu. Aucun vêtement nulle part. Mes cigarettes spéciales n'étaient plus là. Mes livres non plus. Le papier à lettres à mon nom avait été remplacé par des feuilles bordées de noir. Chaque placard, chaque tiroir, chaque étagère était vide.

Me promenant tout nu, avec l'impression d'être un fantôme, j'essayai le visiphone. Il était mort. Les canaux de transmission des programmes de télévision étaient morts eux aussi. Le silence et l'ombre de la mort pesaient sur la maison.

Il fallait que je sorte. Pour cela il me fallait des vêtements. J'essayai un drap, porté à la manière d'une toge. J'étais grotesque. Mais pour rien au monde je n'aurais remis la tunique brodée de l'Aigle-Totem. Pas en public. Pas même en privé.

Il n'y avait pas d'argent dans la maison.

Je sortis, enveloppé dans mon drap. Personne ne me regarda. Le cercle rouge que je portais au front disait aux passants ce qu'ils avaient besoin de savoir. Aucun taxi ne voulut s'arrêter pour moi et je fus obligé de

prendre le chemin roulant. Au premier magasin de vêtements, je le quittai et entrai. Je pris ce qu'il me fallait sur les cintres et sur les rayons. Personne n'intervint. Je m'habillai dans une cabine d'essayage et repris le chemin roulant, me sentant un peu plus à l'aise, mais bouillant d'une colère telle que je n'en avais encore jamais connu de ma vie.

*
* *

Je me rendis directement à mon bureau. Même quand je leur eus adressé la parole, les secrétaires affectèrent de m'ignorer. Je ne perdis pas de temps. Je les laissai et ouvris la porte de mon cabinet de travail.

Un inconnu était assis à mon bureau. Au-dessus de lui, au mur, l'Aigle-Totem regardait dans la pièce de son œil vitreux.

— « Qui diable êtes-vous ? » demandai-je.

— « Le Président Noir. » Il se tenait simplement sur la défensive.

— « Sortez immédiatement d'ici, » dis-je.

Il regarda mes vêtements et ceux-ci parurent le choquer.

— « Vous ne devriez pas porter... » commença-t-il à dire.

Il se produisit une petite explosion de rage et de confusion dans ma tête. Je me jetai en avant par-dessus le bureau et cherchai à empoigner sa chemise, dans l'intention de le tirer de son fauteuil.

Mais il recula son fauteuil juste assez loin. Perdant l'équilibre, agrippant l'air de mes mains, je m'affalai sur le bureau. L'homme ne prononça pas un mot. Il me regarda simplement, avec un visage qui reflétait un peu de pitié et un peu d'horreur. A ses yeux, j'étais mort et j'aurais dû rester mort.

La colère m'abandonna. Je comprenais combien j'avais l'air stupide, vautré sur le bureau au lieu de me trouver légalement assis derrière, en parfaite sûreté, recevant des gens qui me craignaient et cherchaient à le dissimuler.

Je me remis debout, tirai sur mes manches et remis de l'ordre dans ma tenue illégale. Puis, calmement, je dis :

— « Un Président Noir ne peut être nommé que si son prédécesseur meurt. Vous le savez. Que faites-vous là ? »

— « Vous n'êtes pas vivant, » dit-il, et il ajouta : « sanctissime. »

— « Ça suffit ! » dis-je impatiemment. Au bout d'un moment, j'ajoutai : « Je pense que l'annonce publique a été faite pendant que j'étais inconscient. Qui a volé mon âme ? Vous ? »

Il fit signe que oui.

— « Qui vous l'a commandé ? »

— « Cette conversation ne nous mènera nulle part, sanctissime, » dit-il. « Vous feriez mieux de voir le Président Blanc. »

Je laissai échapper un petit sifflement. C'était donc ça ! La règle veut que lorsque l'un ou l'autre des Présidents meurt, le survivant nomme son successeur. De même, si l'un ou l'autre des Présidents viole un tabou, l'autre administre la justice. Ainsi, Thornvald avait pris les choses en main,

sans m'en dire un mot, derrière mon dos, pendant que j'étais malade et sans connaissance...

— « Je vais le voir, » dis-je, et je me dirigeai vers la porte donnant sur la passerelle. La main sur le bouton de la porte, je regardai en arrière. Je ressentais une étrange impression. Rien n'avait changé dans mon cabinet de travail, sauf qu'un autre était assis à mon bureau. Tout était exactement comme avant, tous les objets auxquels on s'habitue et qui finissent par devenir une partie de votre être. Et ceux-là étaient toujours une partie de moi. Mais ils étaient maintenant liés également à l'homme qui occupait mon fauteuil. C'était comme une toile d'araignée avec deux centres ; tantôt une série de fils semblait réelle, tantôt l'autre.

— « Je reviens, » dis-je, et je sortis sur la passerelle.

J'eus cette fois-là encore, comme toujours, l'impression de dominer comme un aigle en vol les cinq kilomètres carrés du Centre des Communications. A l'autre bout, Thornvald était debout à une fenêtre, le regard fixé en bas. La colère m'envahit de nouveau à sa vue, et peut-être la peur maintenant se mêlait-elle à la colère.

Je claquai la porte derrière moi, aussi fort que je le pus.

Il sursauta et se retourna.

— « Est-ce que j'ai l'air d'un fantôme, espèce de crapule ? » lui criai-je.

Il ouvrit la bouche, haussa les sourcils et soupira d'un air résigné. Je lui dis ce que je pensais de lui, en martelant mes mots. Cela prit deux minutes. Mais quand je m'arrêtai à bout de souffle, son expression n'avait pas changé.

Je m'approchai de son bureau, tirai le fauteuil et m'installai. Il me regarda faire.

— « Maintenant, » dis-je, « faisons le point. Il y a quelqu'un dans mon bureau qui se prend pour le Président Noir. Qu'est-ce que ça veut dire ? Comment avez-vous commis une telle erreur, Karl ? Alors que j'étais sur le flanc et sans connaissance, qui plus est ! »

— « Ce n'est pas une erreur, sanctissime, » dit Thornvald.

— « Ne m'appelez pas ainsi. Vous connaissez mon nom. »

Son visage rond me considéra avec tristesse.

— « Je regrette de vous voir adopter cette attitude, sanctissime. Elle montre un manque de foi qui peut être dangereux pour votre âme. Je crains... »

— « Ne vous occupez pas de mon âme. Je serai là pour longtemps encore. Je veux savoir pourquoi vous m'avez trahi alors que je ne pouvais pas me défendre. »

— « Je ne vous ai pas trahi, sanctissime. J'ai pris mes ordres de l'Aigle. Vous ne pensez pas que j'aurais été accomplir un acte pareil de mon propre chef ? Vous avez violé le tabou du clan et l'Aigle vous a puni. »

— « L'Aigle ne m'a pas puni, » lui criai-je à la face. « Et quel tabou ai-je violé ? Citez-en un. Un seul ! »

— « Dès le début, j'étais inquiet, » dit Thornvald en évitant ma ques-

tion. « Au sujet d'Haliaia, je veux dire. Mais même quand Mumm a lancé une accusation formelle contre vous, je ne voulus pas y croire. Je me refusais à penser qu'un homme au courant des dangers comme vous pût risquer son âme pour un gain personnel tel que celui-là. »

— « Je n'en avais pas l'intention. Je ne l'ai pas fait ! »

Thornvald se contenta de secouer la tête.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que je l'ai fait ? » lui criai-je. J'aurais voulu lui faire entrer le bon sens dans la tête à coups de poing. Il prenait un ton si dogmatique. « Avez-vous consulté les papiers de Rabb ? Y avez-vous trouvé le moindre indice que j'aie violé un tabou sacré ? Prouvez-le, Thornvald ! Prouvez-le ! »

Il désigna mon front où le cercle rouge me faisait sur la peau l'effet d'une brûlure.

— « En voilà la preuve, » dit-il. « L'Aigle se serait-il tourné contre vous si vous n'étiez pas coupable ? »

Je voulais lui dire tant de choses que j'en étouffais presque. Mais il fallait que je garde la tête froide.

— « C'est un effet, et non une cause, Karl, » répliquai-je d'une voix étranglée. « Ce n'est pas l'Aigle qui s'est tourné contre moi, c'est vous. Vous avez cru les racontars malveillants d'un de mes ennemis et vous vous êtes glissé derrière moi pour me frapper alors que j'étais trop malade pour me défendre. Vous... »

— « J'ai cru le témoignage de mes propres yeux, » dit Thornvald d'un ton aigre. « Quand vous avez eu toutes ces difficultés avec la drogue sacrée, j'ai soupçonné que c'était l'Aigle qui vous punissait. Et naturellement, quand vous vous êtes cassé le pouce et que l'Aigle vous a envoyé les microbes de la grippe... »

— « L'Aigle ne m'a rien envoyé ! C''était probablement Mumm, si toutefois... »

— « Mumm ? » Il parut scandalisé. « Un Président jetant sciemment un sort à un autre Président ? Vous me surprenez, sanctissime. Il n'oserait jamais. Son totem l'abattrait immédiatement. Non, c'était l'Aigle, sanctissime. Et quand l'Aigle a permis que ces malédictions tombent sur vous l'une après l'autre, la vérité m'est apparue. Je la connaissais avant même que l'Aigle vînt me voir dans la nuit pour me donner ses ordres. »

— « Ainsi vous avez nommé un nouveau Président Noir et son premier acte a été de prononcer ma sentence de mort, » dis-je.

Thornvald acquiesça de la tête.

« Karl, avez-vous déjà fait une erreur ? » demandai-je.

— « Souvent, sanctissime. Mais jamais en ce qui concerne les choses sacrées, parce que je n'agis que sous les ordres de l'Aigle. Un Président doit renoncer à ses propres désirs. Vous auriez dû vous le rappeler. »

— « N'avez-vous jamais mal interprété les ordres de l'Aigle ? »

Je crois que cette question l'ébranla quelque peu. Une telle pensée ne lui était évidemment jamais venue à l'esprit. Mais il secoua la tête avec véhémence.

— « Jamais de ma vie. Jamais ! Comment aurais-je pu ? »

— « Vous avez pu, » dis-je farouchement. « Vous venez de le faire. » Je me levai et me penchai pour frapper vigoureusement du poing sur son bureau. « Je vais vous dire exactement ce qui s'est passé, Karl. Vous vouliez vous défaire de moi. Vous aviez un motif personnel. C'est vous qui en aviez un, pas moi. Vous connaissez le dogme, Karl. Nous accusons les autres du péché que nous désirons le plus commettre nous-mêmes. Interrogez-vous. N'est-ce pas la vérité ? Non, ne me répondez pas, Karl... interrogez-vous simplement. Et écoutez-moi ! Vous avez entendu des médisances sur mon compte. Vous avez guetté le moment propice. Quand j'ai été frappé par la malchance, vous avez pris cela pour de la magie parce que vous vouliez croire que c'en était. Vous vous êtes injecté une drogue ou vous avez fumé du chanvre ou bien vous vous êtes hypnotisé, et vous avez fait un rêve. Un simple rêve, et non une vision sacrée. Mais vous avez pris ce rêve pour une réalité parce que vous vouliez le considérer ainsi. Pour des raisons personnelles, vous avez utilisé votre pouvoir sacré contre moi ! Mais vous ne vous en tirerez pas comme ça, Thornvald ! L'Aigle ne vous le permettra pas ! »

Il me regarda bouche bée, le visage blême, horrifié.

— « Ce n'est pas vrai ! Ça ne peut pas être vrai ! »

— « Si, et je vais le prouver ! » Je donnai un nouveau coup de poing sur son bureau. Je me sentais en forme. Cette fois, je le tenais. « La magie ne peut pas m'atteindre ! » dis-je. « La magie qui a le péché pour base ne peut nuire à un homme si l'Aigle le protège. L'Aigle est venu à moi la nuit dernière et il m'a fait une promesse sacrée. Je ne mourrai pas, Thornvald. Vous feriez aussi bien d'annuler votre sortilège maintenant, parce qu'il n'opérera pas. Vous ne pourrez pas me voler mon âme. *Je ne mourrai pas.* »

La couleur revint dans ses joues grasses. Il tremblait.

— « Il faut que vous mouriez. Une fois qu'un sort est en train d'opérer, il n'y a aucun moyen de l'annuler. » Sa voix chevrotait.

Je haussai les épaules. Il avait probablement raison. Je n'avais jamais entendu parler d'un renversement dans l'action d'un sort, une fois que celui-ci avait été rendu public.

— « Tant pis pour vous, » dis-je. « Vous perdez sur les deux tableaux. Parce que *je ne mourrai pas.* »

Il ferma les yeux et joignit nerveusement les mains.

— « L'Aigle m'a parlé, » dit-il d'une voix défaillante. « Je sais ! Je n'ai pas commis de péché. Vous verrez par vous-même, sanctissime, au terme de votre voyage au monde des esprits. »

— « Vous m'y devancerez, » lui dis-je.

Il mit sa main devant ses yeux et récita une brève formule contre le péché totémique. Sans me regarder ni retirer sa main, il dit :

— « Rentrez chez vous, sanctissime. Laissez-moi. Vous m'avez gravement troublé, mais je sais que vous êtes malheureux. Je dois en tenir compte. Rentrez chez vous, mettez votre tunique sacrée et préparez-vous

pour la cérémonie des funérailles. Vous verrez les choses plus clairement quand vous aurez volé en compagnie de l'Aigle. »

Je lui ris au nez et sortis.

*
* *

A mi-distance de mon domicile, sur le chemin roulant, la réaction se produisit en moi. Etourdi, épuisé, je sentais ma tête tourner follement.

Ce dont je me souviens ensuite, c'est de m'être réveillé sur mon lit drapé de noir, dans la maison sombre et vide. J'avais sur moi cette damnée tunique avec l'Aigle sur la poitrine et les vêtements que je m'étais appropriés avaient disparu.

Je restai allongé là un bon moment, à réfléchir. Finalement, je me levai et, encore chancelant, je descendis par l'escalateur pour gagner la porte d'entrée. Sur le seuil, les plats noirs contenant ma nourriture ; à la porte était attachée la couronne noire. Personne ne me regarda tandis que je restais là debout au soleil.

Avant de prendre les plats de nourriture, je fis une chose à laquelle je n'avais pas pensé, la dernière fois que je m'étais trouvé là. Je cherchai sur la couronne la date de mes propres funérailles. N'importe qui désireux de s'en enquérir pouvait lire cette date, écrite en gros caractères, parmi les décorations. Je devais mourir dans dix jours.

A proprement parler, je n'étais pas encore un esprit. Je m'acheminais vers le monde des esprits dans le plus complet oubli, séparé de la société, présentant de plus en plus les caractères sacrés de mon totem. Pendant dix jours encore, personne ne me parlerait ni ne m'entendrait si je parlais. Je ne pouvais pas faire grand-chose... jusqu'aux funérailles.

Mais alors, à l'arrivée des invités et au début des cérémonies, quand le cadavre refuserait de se coucher et de mourir...

Comment Thornvald résoudrait-il le problème ? Que ferait-il ? A sa place, je veillerais à ce que le cadavre meure à l'heure fixée en ajoutant un poison à sa nourriture. A vrai dire, je n'imaginais pas Thornvald agissant ainsi. Cependant, mieux valait ne pas courir de risques inutiles. Avec les bacilles, la période d'incubation est trop aléatoire si l'on veut obtenir un résultat à une date bien déterminée. Un poison administré plus tard, vers le jour critique, serait la solution idéale. Je pensai que je pouvais sans trop de danger continuer à consommer, pendant quelques jours encore, les repas funéraires qu'on déposerait à ma porte. Pour l'instant je n'avais pas le choix. J'étais encore en état de faiblesse.

Plus tard, me sentant beaucoup mieux, je sortis une nouvelle fois. Je pris un autre costume dans une boutique, puis me rendis dans un cinéma par le chemin roulant. Je choisis l'un des fauteuils les mieux rembourrés et m'installai à mon aise pour somnoler jusqu'à la fin de la représentation. Tout allait à merveille, sauf que les sièges, jusqu'à dix rangées autour de moi, se vidèrent comme par enchantement dès que j'eus pris place dans le mien. Le cercle qui ornait mon front brillait dans l'obscurité et l'on eût dit que, sur l'écran, les acteurs eux-mêmes avaient conscience de ma présence. Je me sentais véritablement embarrassé.

Sur le chemin du retour, je m'arrêtai dans un restaurant. Les garçons ne voulurent pas s'approcher de moi. Je dus trouver un bar à libre service pour prendre mon repas. Partout où je m'aventurais se créait autour de moi un petit remous de surprise et d'horreur, car si, matériellement, les gens m'ignoraient tout à fait, ils ne pouvaient s'empêcher de réagir à la conduite blasphématoire d'un mort refusant de porter la tunique rituelle, de se confiner dans sa maison mortuaire et de se contenter de sa nourriture sacrée. Ce fut pour moi un jour fort décourageant. Je me réconfortais à la pensée des funérailles et des répercussions dans le clan tout entier, au su de l'événement sans précédent qui allait se produire.

Cette nuit-là, je dormis d'un profond sommeil et je me réveillai avec l'impression d'avoir repris des forces et d'être presque dans mon état normal. Comme d'habitude, je me retrouvai vêtu de la tunique bleue tandis que mon costume de ville avait encore disparu. Il était un peu alarmant de penser à ces croque-morts se déplaçant, silencieux et invisibles, dans la maison pendant mon sommeil. Je ne m'étais encore jamais demandé comment ils opéraient, mais probablement utilisaient-ils quelque gaz soporifique, pour être sûrs que je ne me réveillerais pas pendant qu'ils me déshabillaient et me rhabillaient. J'eus un vague sentiment d'angoisse, qui se dissipa à la pensée qu'ils n'étaient certainement pas corruptibles au point de m'enpoisonner pendant mon sommeil. Même si Thornvald n'avait pas peur de l'Aigle, il hésiterait à s'exposer au chantage... Mais rien ne l'empêchait d'entrer chez moi pendant que je dormais et de faire le travail lui-même. Rien. Absolument rien, hormis ses propres superstitions. Tout dépendrait de cela... du degré de croyance du magicien en sa propre magie.

Je me levai et chassai le problème de mon esprit. Toutes les mesures de protection possibles, je les prendrais. J'avais aussi bon compte de profiter des neuf jours qui me restaient.

Ce furent neuf très longs jours. A-t-on songé au peu de chose dont est capable un homme seul ? J'ai lu que Robinson Crusoe n'avait pas de personnalité avant l'apparition de Vendredi. Eh bien, il me semblait que je perdais ma personnalité. Je n'étais plus le Président Noir, mon nom lui-même était tabou et je n''étais même plus vivant, aux yeux de la société. J'étais un esprit, bien que peu désireux de coopérer... certainement loin de coopérer comme Haliaia l'avait fait.

Un homme ne peut faire grand-chose seul. Il pense trop. Et il se tourmente. Et quand il se tourmente, la peur naît en lui...

***

D'abord, je pensai à Flamme. Il me fallut quelque temps pour la trouver. Je ne pus avoir recours aux renseignements télévisés, car, lorsque l'opératrice vit sur l'écran mon front marqué du cercle rouge, elle me coupa sans hésitation. J'essayai un annuaire automatique, mais celui-ci se refusa à me servir lui aussi ; apparemment, même les calculateurs électroniques avaient été informés que mon numéro d'immatriculation n'était plus la propriété

d'un homme vivant. Finalement, je donnai un faux numéro d'immatriculation et j'obtins la nouvelle adresse de Flamme.

Elle avait repris son ancien métier de modèle.

... Il est inutile de penser à tout cela. Je la trouvai. Elle passa devant moi, sans entendre un mot de ce que je lui dis. Je la suivis dans un coin et l'empoignai par l'épaule. Elle parvint en partie à se dégager, parce que je ne pouvais la tenir de ma seule main valide.

— « Je suis vivant ! » lui dis-je. « Attends, Flamme. Tu vois ? Je suis vivant. Tout cela n'est qu'une erreur. Après les funérailles, tout le monde le saura. Flamme, je... »

Ses yeux se révulsèrent, elle me glissa dans la main et s'écroula sur le sol. C'est une fille grande et solide, et au bruit qu'elle fit en tombant je compris que son évanouissement n'était pas feint. Personne ne fit attention à moi tandis qu'on essayait de lui faire reprendre ses sens, mais quelqu'un avait dû appeler Thornvald, car il se présenta bientôt avec tout son attirail de sorcellerie.

— « La contagion, hein ? » fit-il, secouant solennellement la tête à mon adresse. L'inquiétude se lisait dans ses yeux, mais il était résolu à accomplir jusqu'au bout ses pratiques magiques. Ni l'un ni l'autre nous ne fîmes allusion à la petite querelle que nous avions eue dans son bureau.

« Vous ne devriez pas faire des choses comme ça, sanctissime, » me dit-il d'un ton officiel et réprobateur. « Je puis extirper le diable de l'âme de cette pauvre fille, je pense, mais seul l'Aigle peut vous délivrer du mauvais esprit. Rentrez chez vous, mettez la robe sacrée. Cessez de manger la nourriture des vivants. Pourquoi lutter contre le pouvoir de l'Aigle ? »

— « Ne soyez pas ridicule, Thornvald, » dis-je avec insistance. « Je ne mourrai pas. » Chacun de ceux qui étaient là retint son souffle, essayant de feindre de n'avoir pas entendu. Mais je ne voyais pas l'utilité de poursuivre la discussion. Je fis demi-tour et sortis, et un large chemin s'ouvrit devant moi pour me laisser passer.

Cette nuit-là, chez moi, je m'allongeai sur un divan au rez-de-chaussée pour réfléchir. Lorsque le sommeil me gagna, je compris que je ne pouvais me faire à l'idée du lit tendu de noir, là-haut dans ma chambre. Je décidai de n'y plus dormir. Il fallait résister à la pression de la coutume de toutes les façons possibles. Je m'endormis sur le divan.

A un certain moment, dans la nuit, je me rappelle m'être tourné sur ma couche inconfortable. Très vaguement, je me rappelle m'être levé et avoir traversé dans le noir les pièces familières. Monter par l'escalateur m'avait donné la sensation de voler dans la nuit. Quand je m'éveillai, j'étais dans mon lit, étendu sur le dos, tout à fait semblable à un cadavre sous les draperies noires.

Et, bien entendu, je portais encore la tunique bleue, d'où je conclus que les croque-morts étaient venus faire leur travail nocturne. Etait-ce eux qui m'avaient conduit à ma chambre ? Ou y étais-je monté seul ?

Les jours s'écoulaient très lentement. L'attente me sembla durer beaucoup plus de neuf jours. Le pire était de n'avoir personne à qui parler. Je

retournai à mon bureau, sachant que Thornvald au moins serait forcé de me reconnaître, mais cette fois on me vit arriver et je ne le trouvai pas.

Une fois j'adressai la parole à un petit garçon, encore trop jeune pour comprendre que je n'existais pas. Nous eûmes une très intéressante conversation, bien que plutôt à sens unique, jusqu'à ce que sa mère vînt le chercher pour l'emmener de force. Il ne voulait pas la suivre et lui dit qu'il avait parlé à un homme très gentil.

— « Non, mon chéri, » dit-elle, regardant par-dessus son épaule tout en se hâtant de l'éloigner. « Ce n'était pas un homme. C'était un esprit. Il ne faut jamais parler à des esprits. »

— « Oh ! Il avait l'air d'un homme. »

— « Non, c'était un esprit. »

— « Ah ! » fit-il, convaincu.

Elle l'emmena probablement à Thornvald pour le faire décontaminer.



Il n'y avait rien à lire à la maison. Je sortis et fis une provision de livres et de magazines, Mais le lendemain matin ils avaient disparu. J'apportai de la nourriture, mais les croque-morts me l'enlevaient aussi dès que j'étais endormi. J'allais dormir dans d'autres lits de la maison, mais toujours je me réveillais dans le mien.

Je m'aperçus bientôt que je passais le plus clair de mon temps au lit, revêtu de la tunique bleue sacrée, car celle-ci était bien plus pratique que tout vêtement qu'il me fallait aller chercher au-dehors. Je sommeillais jour et nuit, m'éveillant de temps à autre comme un animal nocturne, allant rôder dans la maison, puis me recouchant et m'assoupissant de nouveau. Je m'étais remis à manger la nourriture des morts qui m'était apportée. Thornvald disposait de tant de moyens pour se défaire de moi, s'il le voulait, qu'il me semblait inutile de me tracasser au sujet de la nourriture.

Il fallait que je me montre plus coriace que ne le supposait la société. C'était tout ce que je pouvais faire.

Un jour, je me regardai dans une glace et je frémis de peur, devant ce visage hagard aux joues hirsutes et au front orné du cercle rouge.

— « Ils vont avoir ta peau, Lloyd, » me dis-je d'une voix dont l'écho sourd résonna dans toute la maison. « Du nerf, Lloyd. » Je posai mes deux mains sur les côtés de la glace et me regardai dans les yeux. C'étaient les seuls yeux humains que j'eusse vus depuis un temps infini, me semblait-il. Je tendis trois doigts pour toucher trois doigts de mon image dans le miroir, ainsi qu'on le faisait au visiphone. J'étais trop éloigné de mes semblables pour que ce geste éveille en moi une sensation ; je ne sentis que la surface froide du miroir.

Je me secouai. Cet état d'esprit était trop dangereux. Je serrai mes mains l'une contre l'autre, ayant besoin d'éprouver la douleur de mon pouce emmailloté pour me convaincre que je n'étais pas encore un esprit. Puis je montai au premier étage et me rasai pour la première fois depuis des

jours. Je pris une douche et jetai la tunique bleue par le toboggan à linge sale. Enveloppé dans un drap, je redescendis.

J'ouvris la porte et regardai dehors. La rue était vide. La société avait de façon presque visible reculé devant moi, toute sa structure se détachant de l'intime fragment que j'étais. Bientôt, la société reviendrait. Il me fallait être prêt à la recevoir. Ma seule défense, c'était que je *savais*. Je savais que la magie n'avait aucune réalité. Un raisonnement objectif, logique, me protégeait des émotions stupides de ce monde où je vivais. Mais la raison peut etre attaquée par l'obsession.

L'obsession — l'idée persistante que je tenais pour irrationnelle, mais dont je ne pouvais me débarrasser. Et sa voisine immédiate, la contrainte, qui est la manifestation suivante. L'envie irrésistible d'accomplir un acte sans qu'intervienne la volonté. Si la magie produit son effet, c'est parce que de telles choses agissent dans l'esprit et dans le corps de ceux qui croient. Elle avait produit son effet sur Haliaia. Je me le rappelais se débattant comme un poisson sur son lit funéraire, se tortillant comme le Poisson-Totem qui, croyait-il, était entré en lui.

L'obsession : la croyance en la magie.

La contrainte : l'imitation du Poisson-Totem.

Ainsi que l'agonie et la mort.

Mais Haliaia avait coopéré avec la société en acceptant sa mort par la magie. Moi, je n'allais pas coopérer. Ils pouvaient m'isoler, certes. La marque que je portais au front me désignait comme un homme sans âme, un homme en route pour le pays de l'Aigle-Totem et celui des morts. Mais quand ils reviendraient pour accomplir les rites funéraires, ils ne trouveraient pas un homme crédule et consentant.

Je réfléchis à ce que j'allais faire le moment venu. Il vaudrait mieux, probablement, ne pas les décevoir pour commencer. L'effet produit serait moindre s'ils me trouvaient me promenant dans la maison. Au lieu de cela ils verraient le cadavre en puissance exposé selon les règles, jusqu'au moment où Thornvald ferait la proclamation funèbre.

Ce serait pour moi le signal.

Je répétai mentalement l'anathème familier que tout Président Noir doit apprendre, celui par lequel la malédiction la plus terrible du Totem est appelée sur le plus terrible pécheur. Thornvald était plus près de ses derniers moments qu'il ne le supposait. Ou bien s'en rendait-il compte ? Je l'espérais. Il me plaisait de l'imaginer se tourmentant et s'interrogeant.

Il m'appartenait de déposer un Président Blanc qui avait commis une erreur trop grande, tout comme il avait appartenu à Thornvald d'agir contre moi. Je pouvais nommer son successeur, exactement comme il avait essayé de nommer le mien. Je passai en revue les successeurs possibles, des jeunes gens pleins de promesses qui pourraient faire l'affaire. Je me sentais stimulé et heureux... presque heureux.

J'eus quelque mal à me rappeler l'anathème. Je regrettais de ne pas avoir mes livres sous la main pour en vérifier les termes exacts. Mais cela ne faisait rien. N'importe quels mots suffiraient, à condition d'être impressionnants. C'était l'effet sur l'auditeur qui comptait, et non ce que la

formule pouvait avoir de magique en elle-même. Ayant décidé de tout cela, je me sentis fatigué, mais détendu et en paix. Je m'imaginais les visages des assistants quand je me dresserais sur le lit de deuil pour fulminer l'anathème à la face de l'orateur funèbre...

Il y avait longtemps que j'étais debout sur le seuil, regardant dehors. Pour la première fois, un homme apparut sur le chemin roulant. Comme il approchait, je le reconnus. Je ne pouvais me rappeler son nom, mais c'était un membre d'un club auquel j'appartenais. J'ouvris la porte en grand et, me penchant au-dehors, je l'appelai.

Je crus d'abord qu'il n'avait pas entendu. Puis je compris la vérité. Pendant un instant, si incroyable que cela paraisse, j'avais oublié.

La terreur, la rage et un immense sentiment de solitude s'emparèrent de moi. « Habillé ou non, » pensai-je, « je vais le faire écouter. Je vais lui courir après et le forcer à m'écouter. »

Il me sembla que je descendais les marches précipitamment et que je me lançais à sa poursuite sur le chemin roulant, mais c'était comme si j'avais couru derrière le mauvais côté d'un télescope, l'objet vu à distance ne grossissant pas, quelle que fût la vitesse à laquelle je courais. Alors je m'aperçus que je n'avais pas bougé. Mon pied était posé sur le rebord de la marche et je n'avais pas fait un pas...

Je regardai mon pied immobile et une image se dessina de plus en plus clairement à mes yeux. Quelque chose de plus proche que mon pied. Plus proche, et faisant tout autant partie de ma personne. Pendant un instant, je ne pus l'identifier. Mais finalement je me rendis compte de ce que c'était. Et la chose était étrange, vraiment étrange. Ce que je voyais, c'était l'Aigle-Totem sur ma poitrine. Je le voyais aussi nettement que la texture du drap, chaque point de broderie se détachant avec éclat.

Mais je ne portais pas la tunique ornée de l'Aigle-Totem. Absolument pas. J'avais sur moi un simple drap de lit...

***

J'étais seul.

J'étais au lit et j'essayai de penser. Il était difficile de penser, avec cette atmosphère bleutée où je semblais plongé, et l'impression de légèreté de mon corps, de vol dans l'espace, d'air qui me fouettait violemment le visage. Je devais sortir à l'instant d'un rêve.

Je pensai : « Attends. Résiste-leur. Ils vont... »

L'Aigle-Totem.

Ils vont s'apercevoir que la magie n'a pas d'effet sur un homme qui n'y croit pas. Or je n'y...

L'Aigle.

Or je n'y crois pas. Bien qu'on m'ait bourré le crâne depuis l'enfance, depuis l'époque où j'étais plus jeune que l'enfant à qui j'ai parlé au moment où j'étais plus vivant que maintenant...

L'Aigle.

Arrête ! C'est de l'obsession. Ici, dans la pénombre, dans la maison soli-

taire et funèbre, complètement isolé de la société, je n'ai plus d'ancre pour m'amarrer. Il n'y a rien, si ce n'est...

L'Aigle.

Mais plus tellement isolé, pas tout à fait isolé, parce qu'ici, dans le bleu, fendant l'air, il y a... arrête !

De la pensée dérive l'acte. De l'obsession dérive la contrainte. Mais cela ne m'arriverait pas. Je ne pouvais pas entièrement gouverner mes pensées, mais du moins je savais que, de toute façon, mon corps ne me trahirait pas. Je pouvais commander à mon propre corps. Si je ne le pouvais pas, je n'étais plus moi-même. J'étais commandé par... non, pas par la magie ! Pas par le totem ! Mais par la terrible force de la société dont je faisais partie depuis ma naissance.

Et cependant, ici, fendant l'air bleuté...

Il faut que je m'arrête. Il faut que je réfléchisse. Il faut que je sorte de ce lit.

Il faut que je bouge !

C'est facile. Une main. La lever un peu.

La lever !

L'Aigle. L'Aigle. L'Aigle.

***

Des chants s'élevèrent. Des silhouettes drapées de robes allaient et venaient dans la chambre. Je sentais qu'une foule emplissait la maison.

Bouger. Bouger ta main, ton bras. Si tu peux bouger, tu peux t'asseoir dans ton lit, lancer l'anathème, rompre le charme.

Le long des murs, des gens étaient agenouillés, en train de chanter. Au pied du lit — et mes yeux ne pouvaient s'en détacher — trônait l'Aigle-Totem.

Quelqu'un tournait autour du lit en chantant. Je reconnus la voix. C'était celle de Lila.

Elle était revenue. Elle croyait de nouveau. Elle croyait à la magie comme avant que je lui dévoile une trop grande partie de la vérité. Comme je l'avais prévu en volant l'âme d'Haliaia, le pouvoir terrible de la société avait soufflé la petite flamme de raison que j'avais allumée dans son cerveau. J'avais tué son amant par la magie. Elle le croyait maintenant. Et elle croyait aussi à tout le reste du cérémonial — le mariage spirituel qui ne peut jamais être dissous, malgré le divorce temporel. Et c'est pourquoi elle était ici, ma plus proche parente, pour chanter le chant de mort lors de la Cérémonie de Passage.

Elle se déplaçait comme une marionnette, sans volonté, la lumière de la vérité sortie à jamais de son cerveau.

Je ne pouvais pas parler. Mais il fallait que je bouge. J'avais retrouvé Lila, maintenant, mais je savais, enfin, que je ne la voulais pas dans ces conditions, privée de son âme. J'essayai de lui dire de partir. J'essayai de lui dire qu'il n'y avait pas de magie ici ni nulle part, qu'il y avait seulement la suggestion et la peur, étouffant la vérité et la réalité.

Je ne pouvais ni parler ni bouger.

Il fallait que je bouge. Pour me sauver et pour sauver Lila. Non pas de la mort ; cela n'avait pas d'importance. Depuis toujours les hommes meurent. Mais vivre dans les ténèbres — chanceler stupidement dans un monde factice peuplé de fausses idoles...

Il fallait que je bouge. Alors je pourrais rompre le charme. Alors je pourrais prononcer l'anathème et ces insensés croiraient que ma magie était la plus forte. Je pourrais revivre, et cette fois je dirais la vérité, dussé-je en mourir. Je rallumerais la flamme de la raison et de la connaissance dans le cerveau de Lila, et j'étendrais cette flamme à d'autres esprits, jusqu'à ce qu'elle puisse se répandre dans le monde entier et consumer les fausses idoles dont les ombres enténébraient le monde.

Mais d'abord il fallait que je bouge.

Pourquoi ne pouvais-je pas bouger ? Je ne croyais pas... Je connaissais la vérité...

Mais des vagues puissantes m'assiégeaient, émanant de la femme qui tournait comme une marionnette autour du lit, et des chanteurs funèbres agenouillés le long du mur, et de tous ceux qui étaient dans la maison... et de tous les êtres humains dans le vaste monde... Ils croyaient.

Je ne croyais pas, mais *eux* ils croyaient.

Non, je ne croyais pas. A moins qu'une partie de moi ne crût : mes souvenirs profonds, inconscients, très lointains, solides maintenant comme le granit, accumulés depuis le temps où je ne marchais ni ne parlais encore. Mais il n'y avait pas d'Aigle-Totem... Il n'y avait pas de totems... pas de magie. Je le savais. Et cependant je ne pouvais pas bouger : lorsque j'essayais, une horreur noire et paralysante m'amenait au bord de la défaillance comme si je faisais face à l'Aigle, comme si je *croyais* à l'Aigle.

Lila continuait d'aller et venir. Les chanteurs funèbres se lamentaient et oscillaient en cadence. Les silhouettes en robes et sans visage se déplaçaient dans la maison. Je voyais les murs transparents comme du verre, et chaque personnage dans ma maison clairement exposé à ma vue, de haut en bas. Et je voyais au-delà de la maison, dans toute la ville, où des milliers d'hommes et de femmes me regardaient et me poussaient dans les ténèbres avec le pouvoir de leur croyance. Et au-delà de la ville et du clan, les autres villes et les autres clans... des millions d'hommes et de femmes confondus en un grand organisme vivant plus puissant et plus terrible que n'importe quel dieu.

C'était cela le monstre. Le monstre, c'était la société qui avait pris un mauvais tournant nous menant tous au point présent. La peur nous conduisait tous. La peur nous rendait aveugles à la vérité et ouvrait notre vision intérieure au mensonge, dans lequel seul nous pouvions trouver la sécurité.

Je ne valais pas mieux que les autres. Non, j'étais pire, car, connaissant la vérité, je laissais la peur me détruire. La peur de perdre Lila, la peur de ce que ferait la société si je disais ce que je savais. Ce que je savais ? Il n'y a pas d'Aigle, pas de magie, mais il y a la terreur et un monstre à la

puissance illimitée. Devant ce monstre, je restais paralysé, en proie à la peur que des siècles avaient nourrie.

Rien d'autre n'est réel. Tout le reste s'est évanoui. Seul reste le monstre. La réalité elle-même est dénaturée jusqu'à ce que seul le mensonge soit réel. Et notre société se précipite droit à l'abîme, et elle écrase Lila et moi comme elle a déjà écrasé la vérité.

Et dans ces conditions...

Je suis l'Aigle.

Le suis-je ? Est-il trop tard ? Non... Lila, nous ne sommes pas des marionnettes ! Nous pouvons lutter... Je lutterai pour toi. Je te sauverai... je me sauverai. Le monstre n'est pas réel. La vérité peut le détruire. Si seulement je peux dire la vérité... *si je peux bouger !*

Le monstre se précipite, il est sur moi. La Cérémonie de Passage gémit à travers la pièce, la ville, le monde. Ma Cérémonie de Passage et celle de l'humanité. Une lumière s'éteint, quelque part.

Lila...

Je *peux* bouger.

Maintenant je peux bouger.

***

Mes bras bougent, battent contre mes flancs, de plus en plus vite à travers le vide bleuté.

... C'est le battement de grandes ailes.

(*Traduit par Roger Durand.*)



club du livre policier

BULLETIN DE COMMANDE

A retourner au CLUB du LIVRE POLICIER,
96, rue de la Victoire, Paris 9e.

Je soussigné, (Remplir en lettres capitales S. V. P.)

NOM : .... PRÉNOM : ....

RUE : .... No : ....

VILLE : .... DÉPT : ....

commande :

LA CHAMBRE ARDENTE, par JOHN DICKSON CARR, **au prix spécial de souscription, valable jusqu'au 20 mai,** de **1 450 Frs** (dont 200 Frs pour frais de manutention, emballage et port). — Suisse : **16,50 Frs S.** (dont 2,05 Fr S.) — Belgique : **186 Frs B.** (dont 24 Frs B.)

LES AVENTURES D'ARSENE LUPIN (2 vol.), par MAURICE LEBLANC, au prix de **2 650 Frs** (dont 250 Frs pour frais de manutention, emballage et port). — Suisse : **30 Frs S.** (dont 3 Frs S.) — Belgique : **340 Frs B.** (dont 35 Frs B.)

Je règle le montant de cette commande soit :	Francs français	Francs suisses	Francs belges
LA CHAMBRE ARDENTE	....	....	....
LES AVENTURES D'ARSENE LUPIN	....	....	....
Total..........	....	....	....

N. B. — Aucun envoi n'est fait contre remboursement

par { Un chèque bancaire ci-joint ou mandat-poste ci-joint
Un mandat de versement C/C } C.C.P. 15 813-98
Un virement chèque postal }

(Rayer la mention inutile)
adressé au **CLUB DU LIVRE POLICIER**
96, rue de la Victoire, PARIS 9e

Cette commande me permet d'être inscrit d'office comme membre du Club et d'être directement documenté par vous sur les ouvrages à paraître ultérieurement et dont l'acquisition sera réservée aux seuls membres du Club.

Il est bien entendu que le fait d'être membre ne me crée néanmoins aucune obligation ultérieure d'achat.

Le .... *Signature :*

Pour la Suisse : M. VUILLEUMIER 6, rue Micheli Ducrest, GENEVE. C.C.P. 1.6112
Pour la Belgique : AGENCE FRANCO BELGE de PRESSE
57, avenue des Citrinelles, AUDERGHEM-BRUXELLES. C.C.P. 612-51



LA VIE SUR MARS

par ROBERT S. RICHARDSON

L'article qui suit présente l'intérêt de réunir les plus récentes données que possèdent les savants, concernant le problème de la vie sur la planète Mars. Ces données sont celles qui ressortirent de la première réunion du Comité International de la Planète Mars, qui se tint l'an dernier aux Etats-Unis. L'auteur de l'article, qui était présent à la réunion de ce Comité, est le Dr. Richardson, astronome en vue, dont vous avez déjà lu dans notre numéro 37 « Après notre arrivée sur Mars ».

Si le 17 juin 1957, vers six heures du soir, vous aviez fait une promenade champêtre aux environs de Sedona, dans l'Arizona, vous auriez pu y rencontrer un groupe d'une centaine de personnes, hommes et femmes en nombre à peu près égal, en train de pique-niquer sur le versant d'une colline au nom approprié de La Cloche. Supposons que vous vous soyez mêlé à ces gens et que vous ayez engagé la conversation avec eux. Vous auriez pu avoir quelque peine à les situer socialement. Ils ne se conduisaient pas avec le sans-gêne bruyant qu'affectent parfois les hommes d'affaires en vacances. A vrai dire, je doute que vous eussiez entendu parler d'affaires dans les petits groupes disséminés sur la colline et qui, assis dans des positions inconfortables, mangeaient dans des assiettes en carton. Je doute aussi que vous eussiez entendu mentionner l'impôt sur le revenu, ou le baseball, ou le moyen de se procurer des billets pour une représentation théâtrale, ou la littérature, bien qu'il ait pu y avoir quelques allusions fortuites à la science-fiction. Peu de temps se serait écoulé, toutefois, avant que vous eussiez probablement commencé à soupçonner que ces gens étaient des savants. Et que, de plus, ceux-ci possédaient sur la planète Mars des connaissances extraordinaires. Non pas des connaissances tirées de livres écrits par d'autres, mais prises à la source et résultant d'observations de première main. Si vous aviez eu une question à poser sur Mars, vous n'auriez eu aucun mal à obtenir une répónse immédiate et pertinente.

Or ce groupe n'avait pas d'existence en tant que tel ; ce qui se trouvait réuni là sur cette colline, c'était la somme des connaissances mondiales sur la planète Mars. Dans le cours naturel des choses, on ne pourrait s'attendre à rencontrer un rassemblement de personnes possédant une telle érudition sur un sujet déterminé en un million d'années.

Cependant, il n'y a rien d'inhabituel à ce que des hommes de science se réunissent pour s'entretenir de leurs problèmes particuliers. C'est ce qu'ils font régulièrement chaque année. Ce qui donne son importance historique à la réunion du *Comité International de la Planète Mars*, c'est que, pour la première fois, des astronomes *et* des biologistes se rencontraient pour discuter de problèmes propres à Mars. Il y avait longtemps que le besoin d'une telle réunion se faisait sentir. Depuis des années, le public demande aux astronomes si la vie existe sur Mars et les astronomes ont souvent été assez imprudents pour essayer de fournir une réponse. Mais il n'appartenait pas aux astronomes d'essayer de répondre à une telle question, attendu qu'il en est peu parmi eux pour en savoir beaucoup plus long sur la biologie que ce qu'ils ont glané à la lecture des *Conseils du Docteur* dans les journaux quotidiens. La méthode correcte voulait que les astronomes décrivent aux biologistes les conditions régnant sur Mars, puis laissent les biologistes exprimer leur opinion. Mais les savants sont habitués à travailler en petits groupes fermés ayant peu de lignes de communication entre eux. Pour réunir les astronomes et les biologistes, une nouvelle science devait naître : celle de l'astrobiologie. Désormais, nous pouvons espérer de rapides progrès dans ce nouveau et fascinant champ d'exploration.

I

Notre seule présomption de vie extra-terrestre repose sur les variations saisonnières des zones sombres de Mars appelées « mers » et qui suggèrent la croissance et le déclin d'une végétation. A l'arrivée du printemps dans un hémisphère, les mers proches de la calotte polaire commencent à s'assombrir. Cet assombrissement s'étend en direction de l'équateur et gagne l'hémisphère opposé. En automne et en hiver, les mers pâlissent et leurs contours s'estompent. Ces altérations de couleur sont complexes et ne correspondent pas aux variations saisonnières caractéristiques de la végétation terrestre. Elles se produisent avec une telle régularité qu'un observateur expérimenté peut généralement fixer la date martienne avec une précision étonnante d'après l'examen d'une photographie ou d'un dessin. Il y a toutefois des irrégularités et l'on a noté dans certaines régions des changements progressifs qui se poursuivent pendant plusieurs années. Un fait surprenant de l'opposition de 1954 fut l'apparition d'une nouvelle région sombre ayant environ la superficie du Texas dans une zone qui est pratiquement nue sur les cartes de Schiaparelli et de Lowell. C'est la tache sombre la plus large qui se soit développée sur la planète depuis qu'on l'observe au télescope.

Les variations saisonnières des mers sembleraient témoigner fortement en faveur de la présence d'une végétation sur Mars, mais elles ne constituent pas une preuve. Voici près d'un demi-siècle, Svante Arrhenius, chimiste suédois, titulaire du Prix Nobel, émit l'idée que les changements observés dans les mers pouvaient être dus à de l'humidité des calottes polaires réagissant sur les minéraux hygroscopiques de la surface. Récemment, le Dr. B. McLaughlin, Doyen de l'Université du Michigan, a développé une ingénieuse hypothèse selon laquelle il attribue les mers à des amoncellements de minéraux sombres provenant de volcans situés aux extrémités des taches en forme d'éventail telles que Syrtis Major, Margaritifer Sinus, les Fourches d'Aryn, etc. Je crois pouvoir affirmer objectivement que l'hypothèse volcanique n'a pas reçu grand appui de la part des autres savants qui étudient Mars, mais on ne peut toutefois tenir pour négligeables d'autres hypothèses de ce genre portant sur des corps inorganiques. Celle de l'existence d'une végétation se heurte aussi à de sérieuses objections, telles que l'absence d'oxygène sur Mars, le climat aride, les variations excessives de température au cours du jour martien. Pour déterminer la nature des mers, nous avons besoin de tirer d'une autre source des éléments d'informations indépendants.

II

Considérons une observation assez simple qui puisse nous permettre de nous rendre compte immédiatement si les mers sont constituées par une végétation verte analogue à celle de la Terre.

La chlorophylle reflète médiocrement le violet, le bleu et le rouge et, d'autre part, nos yeux ne sont pas très sensibles à ces couleurs. Le vert est la seule couleur que les plantes reflètent bien et à laquelle nos yeux soient extrêmement sensibles. En conséquence, une végétation riche en chlorophylle nous apparaît comme verte avec, peut-être, une légère pointe de jaune.

La région du spectre où la chlorophylle a un puissant pouvoir réflecteur est l'infrarouge, juste au-delà de la marge de sensibilité de notre œil. La démonstration en est apportée de façon frappante par des photographies prises en lumière infrarouge. Si le temps de pose est calculé de façon que le ciel apparaisse à peu près avec son intensité exacte, l'herbe et les arbres du paysage seront surexposés à un tel point qu'il paraîtront blancs, comme s'ils étaient couverts de neige. Si la même photographie est prise en lumière rouge, l'herbe et les arbres seront sombres, presque noirs.

L'application de cette propriété aux mers devrait être évidente. Photographions-les en lumière rouge, puis en lumière infrarouge. Si les

mers sont constituées par une végétation verte, elles devraient apparaître sombres à la lumière rouge, mais claires à la lumière infrarouge. En fait, à la lumière infrarouge, nous pourrions nous attendre à ce que les mers aient une luminosité supérieure à celle des déserts de teinte claire.

De telles photographies ont été prises et ont donné des résultats plus ou moins décevants selon le point de vue des observateurs. Les mers ont essentiellement la même intensité à la lumière rouge et à la lumière infrarouge. A les prendre au pied de la lettre, ces résultats n'apportent pas grand encouragement aux défenseurs de l'hypothèse d'une végétation. Mais nous ne devons pas perdre de vue que le pouvoir réflecteur de la chlorophylle varie avec les conditions : selon la saison, selon la nature de la plante, selon que nous regardons le dessous ou le dessus de la feuille, etc. Les savants russes, sous la direction de G. A. Tikhov, ont procédé à des observations approfondies sur le pouvoir réflecteur de la végétation poussant sur le haut plateau du Pamir. en Asie Centrale, dans des conditions proches de celles existant sur Mars. Ils ont découvert qu'une même végétation est beaucoup plus bleue si elle croît dans un climat excessivement froid et sec que si elle croît dans un climat tempéré. En particulier, la bande d'absorption du rouge sombre du spectre de réflexion de la chlorophylle est absente. Il apparaît ainsi que nous devions procéder avec circonspection avant d'écarter la possibilité d'une vie végétale sur Mars d'après des données tirées uniquement de ses caractéristiques spectrales.

Un puissant argument à l'appui de la thèse selon laquelle les mers seraient composées d'une substance vivante a été apporté en 1950 par l'astronome esthonien E. Opik. Celui-ci a fait remarquer que les mers ont un pouvoir de régénération. Elles pâlissent en hiver, mais reprennent toujours leur coloration sombre au printemps. Supposons que les mers soient simplement des zones sombres exposées à la surface de la planète. Qu'arriverait-il en l'espace de milliers d'années? Il semble inévitable qu'elles se couvriraient de poussière, qu'elles s'estomperaient et qu'elles finiraient par ne plus pouvoir être distinguées des déserts qui les entourent. Ce raisonnement est si logique que nous nous étonnons de ne pas nous l'être tenu plus tôt. Et c'est pourquoi il semble que nous devions revenir à l'hypothèse d'une végétation, quelles que soient les difficultés qu'elle rencontre.

Il existe une autre forme répandue de vie végétale qui ne contient pas suffisamment de chlorophylle pour que celle-ci apparaisse dans son spectre de réflexion. Il s'agit des lichens et des mousses sèches. Ils reflètent la lumière presque uniformément sur toute la largeur du spectre visible et infrarouge de la même façon que les mers. Les lichens sont d'autre part les plantes les plus résistantes de la Terre. Ils poussent dans les conditions les plus défavorables. On les trouve dans le désert et dans les grottes obscures. Ils poussent près de la mer et sur les hauts sommets. Il est souvent difficile de dire si des lichens sont vivants ou morts. Ils survivent si on les plonge dans l'air liquide. Il est possible que certaines espèces puissent même survivre si elles étaient transplantées sur Mars.

III

Depuis 1950 environ, l'idée que Mars puisse être recouverte d'une végétation apparentée aux lichens a fait de tels progrès que nous avons pris l'habitude de parler négligemment des « lichens de Mars » comme si nous savions de source sûre qu'il en existe. La théorie des lichens a été sérieusement critiquée devant le Comité par Frank Salisbury, spécialiste de la physiologie végétale du Collège d'Etat du Colorado. J'avais rencontré Salisbury plusieurs années auparavant, alors que, venant d'obtenir ses diplômes universitaires, il avait donné lecture d'une étude sur la végétation martienne devant la section de biologie de l'Institut de Technologie de Californie.

Salisbury fit remarquer qu'il était pratiquement impossible de concilier

la croissance de lichens avec le comportement des mers. La végétation du type lichen la plus susceptible de survivre sur Mars est celle, plate et écailleuse, qu'on trouve sur les roches dénudées et les pierres tombales. Pour qu'une zone présente une couleur déterminée, il faut que la végétation qui la recouvre s'étende pour ainsi dire à toute sa surface. Il se peut que la surface de nos déserts soit recouverte d'une végétation dans la proportion d'environ trente pour cent, et cependant, vue d'une distance de plusieurs kilomètres, nous qualifierons la région d'« aride ». Bien qu'on trouve des lichens dans tous nos déserts, ils ne forment jamais un trait remarquable du paysage. Dans les climats septentrionaux, les lichens se présentent souvent, il est vrai, sous forme d'une couverture suffisamment dense pour qu'on les remarque de loin, et ils peuvent peut-être apparaître comme les mers de Mars. Mais dans le nord, l'eau est beaucoup plus abondante que dans nos déserts et à coup sûr incomparablement plus qu'il n'est raisonnable de le supposer sur Mars.

(Je dois faire remarquer ici que, dans les meilleures conditions de visibilité, les mers n'apparaissent pas homogènes, mais présentent des détails structuraux semblables à des lignes entrecroisées brouillées par le frottement.)

Salisbury insista aussi sur le fait que les changements de dimensions, de couleur et de forme des mers sont hors de toute proportion avec ceux que présentent les lichens. Les plantes du type plat et à écailles poussent très lentement à raison de quelques millimètres par siècle. Il serait tout à fait impossible qu'elles puissent pousser assez vite pour produire la nouvelle région qui apparut en 1954. Les seuls lichens qui approchent la rapidité de croissance observée dans les mers se rencontrent dans des habitats tels que les bois morts des forêts humides ou peut-être, encore, dans les contrées septentrionales. Les changements de coloration pourraient être dus à une léthargie hivernale suivie d'une régénérescence au printemps. De nombreux types de lichens et de mousses deviennent effectivement bruns en hiver et verts au printemps, mais ce sont généralement ceux qui poussent dans les endroits humides à l'excès.

Salisbury fut l'un des quelques orateurs que j'eusse aimé entendre parler plus longtemps. Son exposé suscita une discussion animée et un orateur en tira la leçon excellemment en déclarant avec force que nous ne savons rien sur la végétation martienne, ce qui lui valut une ovation spontanée de l'auditoire.

Une autre communication attendue avec un vif intérêt était celle que présenta A. Dollfus, de l'observatoire de Meudon, intitulée « *Observations polarimétriques et photométriques indiquant une possibilité de vie sur Mars.* » Je fus surpris de constater que Dollfus était beaucoup plus jeune que je ne pensais. Si l'on réfléchit qu'il publiait des études dès 1946, on doit en déduire qu'il devait déjà se livrer à de sérieux travaux alors qu'il n'avait pas vingt ans. Il décrivit les mesures qu'il avait faites en laboratoire sur la polarisation de la lumière (1) émanant d'échantillons de plusieurs centaines de minéraux. Ces mesures furent comparées avec la polarisation observée pour les régions désertiques claires de Mars. Le seul échantillon qui ait donné des résultats cadrant avec les observations de Mars fut la limonite pulvérisée (Fe_2O_3), minéral brun-rouge ayant à peu près la même coloration et le même pouvoir réflecteur que les zones claires de la planète. Les courbes de polarisation pour Mars et pour la limonite sont d'un type particulier et le fait qu'elles se correspondent de si près autorise une identification laissant peu de place à l'erreur.

Ce résultat est en apparente contradiction avec celui qu'obtint G. E. Kuiper, de l'Université de Chicago, qui constata que les oxydes de fer brun-rouge ne reflètent pas la

(1) Quand les vibrations lumineuses sont limitées à un plan donné, on dit qu'il y a polarisation rectiligne. La lumière polarisée ne peut être distinguée de la lumière ordinaire par l'œil humain, mais elle est facilement décelée par divers appareils optiques.

lumière comme les régions désertiques claires de Mars. Ce qui se rapprochait le plus de celles-ci, selon lui, était une roche ignée brunâtre à grain fin semblable à la rhyolite feldspathique. Kuiper n'était pas présent à la réunion, mais selon ses dernières déclarations sur le sujet, il pense que les mers sont probablement de vastes champs de laves assez comparables à ceux de la lune et peut-être à ceux de Mercure. Il fait remarquer que les coulées de laves terrestres sont très caractéristiques lorsqu'on les observe à haute altitude et qu'elles restent visibles pendant des milliers d'années même dans les régions où les tempêtes de poussière sont fréquentes. Cependant, elles peuvent finalement disparaître à la vue si la végétation pousse en abondance. Alors que le sable peut remplir les crevasses de la lave, il est chassé par le vent de la surface vitreuse, si bien que les champs de laves présentent les caractéristiques de régénération invoquées en faveur de l'hypothèse d'une végétation. Kuiper exprime l'avis que les mers pourraient, à la rigueur, être des champs de laves partiellement recouverts d'une végétation très résistante.

Quand Dollfus, son exposé terminé, eut regagné sa place, il me vint à l'esprit que je ne l'avais pas entendu parler de la vie sur Mars. (Il y avait au fond de cette salle un appareil à climatiser qui se mettait invariablement en marche au moment précis où l'on désirait particulièrement entendre une remarque.) Je dus accaparer Dollfus plus tard pour connaître cette partie de son exposé. Il avait également fait des mesures de polarisation sur les mers, mais avait eu moins de succès en essayant de les rapprocher de substances terrestres. Ni les mousses ni les lichens ne donnaient des courbes de polarisation semblables. Il avait bien trouvé, cependant, quelque correspondance avec certains types de plantes microscopiques, tel le cryoplancton algal, organismes colorés qui produisent collectivement l'effet de neige rouge ou verte. C'est là une idée originale qui semble n'avoir pas reçu l'attention qu'elle mérite.

L'observation idéale est celle qui donnerait une preuve directe de l'existence de la vie sur la planète, toutes autres considérations mises à part. Aborder le sujet indirectement, c'est comme si l'on essayait de déterminer s'il se peut que quelqu'un soit éveillé dans une petite ville d'après une discussion sur les caractéristiques physiques des habitants de la région, les conditions atmosphériques, le jour de la semaine, l'heure de la. nuit, etc. Mais l'observation directe d'une lumière à une fenêtre est une excellente indication de la présence d'une personne éveillée et non immobile.

William Sinton, de l'observatoire du Collège de Harvard, a essayé d'aborder le problème directement en recherchant dans le spectre de Mars une bande d'absorption de 3,4 microns, bande présentée par toutes les molécules organiques. La lumière reflétée par un type quelconque de végétation pourrait, pense-t-on, présenter cette bande d'absorption, puisque la lumière pénètre sous la surface avant d'être reflétée.

Après quelques observations témoins sur la végétation terrestre, Sinton observa le spectre infrarouge de Mars au télescope à réflecteur de 155 cm de l'observatoire de Harvard, en utilisant une cellule de sulfure de plomb refroidie dans l'azote liquide. Il y avait si peu d'énergie dans le spectre de Mars pour cette région qu'il fut dans l'impossibilité de faire des mesures distinctes sur les mers et les déserts et qu'il dut utiliser la lumière intégrée provenant du disque entier de la planète. Il fit aussi quelques observations témoins sur la Lune. D'après une discussion statistique de ses résultats, il conclut qu'il existait une bande de 3,4 microns et qu'il était « extrêmement probable que Mars possédait une végétation. » Il semble souhaitable de répéter ces observations à la première occasion favorable en utilisant un matériel plus puissant pouvant nous permettre d'observer séparément les mers et les déserts. A moins que nos idées d'une végétation martienne soient complètement erronées, nous sommes assurément en droit de nous attendre à ce que la bande soit mieux marquée dans les spectres des mers.

IV

La seule communication traitant de la vie animale fut celle intitulée « *Le comportement des micro-organismes dans un milieu martien simulé,* » et elle était le fruit de la collaboration de John Kooistra Jr., Docteur en Médecine ; Roland B. Mitchell, Docteur en Philosophie, de la Section de Microbiologie de l'Armée de l'Air des Etats-Unis ; et d'Hubertus Strughold, Docteur en Médecine, Docteur en Philosophie, Chef de la Section de Médecine de l'Espace à la Base aérienne de Randolph, Texas. (J'espère avoir cité correctement les noms et titres de chacun !) Leurs expériences furent réalisées dans un « Marsarium », chambre dans laquelle les conditions martiennes pouvaient être simulées avec une grande précision. Des échantillons de bactéries pris dans le sol du Texas et de l'Arizona furent placés dans le Marsarium au sein d'une atmosphère azotée sous une pression de 64 mm de mercure, soit approximativement un dixième de la pression atmosphérique terrestre au niveau de la mer. L'air avait été extrait du sol par pompage et remplacé par de l'azote et par une trace d'eau. Les échantillons furent alors soumis à une température variant de + 21° à — 70° toutes les 24 heures 40 minutes, représentant la durée du jour solaire martien moyen.

Les expérimentateurs constatèrent que la colonie commençait par diminuer en nombre par suite de la destruction des aérobies. Mais à mesure que les anaérobies (c'est-à-dire les bactéries n'ayant pas besoin d'air) s'adaptaient aux conditions martiennes, la colonie se multipliait et prospérait. Les expériences indiquent que la vie a le pouvoir de se perpétuer dans un milieu totalement différent du milieu terrestre. J'espère ne pas citer incorrectement le Dr. Strughold, mais je crois qu'il fit observer en outre que les expériences laissaient supposer que la vie pouvait être trouvée non seulement sur Mars, mais aussi sur des mondes apparemment aussi inhospitaliers que Jupiter et les autres planètes majeures.

V

Une des grandes surprises de la réunion fut une communication de G. de Vaucouleurs sur le phénomène observé sur Mars et connu sous le nom d'« éclaircissement bleu ». L'attention fut appelée pour la première fois sur cet effet par E. C. Slipher, de l'observatoire Lowell, en 1937, lorsqu'il s'en présenta un exemple si frappant qu'une communication immédiate se justifiait amplement. Des photographies de Mars prises en lumière bleue et en lumière violette ne présentent ordinairement qu'un disque dépouillé avec une calotte polaire très agrandie et peut-être quelques nuages brillants. Mais en de rares occasions, l'atmosphère martienne devient soudain transparente à la lumière bleue, si bien que les taches de la surface apparaissent presque aussi clairement qu'en lumière jaune. L'éclaircissement bleu se produisit en 1939 et, de nouveau, de façon bien plus apparente en 1941. Des recherches dans les archives volumineuses de l'observatoire Lowell en révélèrent d'autres exemples, bien que moins bons que ceux de 1939 et 1941. On constata que l'éclaircissement ne se produisait que lorsque Mars n'était pas loin d'entrer en opposition ; c'est-à-dire de se trouver opposée au soleil, vue de la Terre. Cependant, l'éclaircissement bleu ne se produisait pas obligatoirement quand Mars était en opposition.

On attendait avec le plus grand intérêt le moment où Mars se rapprocherait fortement de la Terre en 1954 pour voir si l'éclaircissement bleu se manifesterait à proximité de la date d'opposition, le 25 juin. J'étais sceptique quant à la réalité de cet effet et j'avais peu d'espoir que nos photographies bleues fussent différentes de ce qu'elles étaient habituellement.

Je ne pus utiliser un télescope avant le 26 juin, alors que des nuages empêchaient les observations. Mais au premier coup d'œil jeté sur nos photographies prises le 27 juin, les taches apparurent de façon si distincte qu'il ne faisait aucun doute que l'éclaircissement bleu avait eu lieu. L'atmosphère martienne resta

anormalement transparente jusqu'au 1er juillet, après quoi elle commença à s'assombrir pour reprendre à peu près son opacité habituelle le 3 juillet. Selon Slipher, qui put observer Mars constamment depuis sa station en Afrique du Sud, l'éclaircissement bleu fut très appréciable en juin, quoique moins remarquable que lors de certaines oppositions passées.

Mes photographies bleues de 1956 furent décevantes en ce qu'elles montrèrent Mars comme un simple disque nu à l'exception de la calotte polaire. Il n'y avait pas de traces d'éclaircissement, mais mes observations furent si dispersées qu'elles auraient fort bien pu m'échapper. De mes conversations avec d'autres astronomes, il apparut toutefois que ceux-ci n'avaient guère été plus heureux que moi. Ils étaient d'autre part furieux de la tempête de poussière qui s'était levée le 30 août au moment où la planète se rapprochait le plus, tempête qui masqua effectivement la plus grande partie du disque. Mon impression, quand je me rendis à la réunion, était qu'aucun éclaircissement bleu remarquable ne s'était produit en 1956. Cela devait être confirmé par un rapport officiel d'un des astronomes de Lowell.

Le Dr. de Vaucouleurs donna ensuite un compte rendu des observations de Mars faites à la station de Yale-Columbia, en Australie. Il montra des photographies d'éclaircissements bleus remarquables qui s'étaient produits du 27 août au 9 septembre alors que des observations étaient en cours à l'observatoire Lowell, *mais sur le côté opposé de la planète*. Ce qui semblait le plus incroyable de tout était le fait que l'éclaircissement bleu s'était produit alors que l'atmosphère martienne était pleine de poussière.

La nature de l'éclaircissement bleu donne encore matière à conjecture. Le fait qu'on en a toujours constaté la manifestation à l'approche de l'opposition doit être considéré avec prudence. Nous observons Mars de façon continue en ce moment et nous avons par suite les plus grandes chances de remarquer tout changement affectant le disque. L'éclaircissement ne se présente pas sur toute la planète ni même sur un hémisphère entier, mais plutôt par places. C'est ainsi que Syrtis Major peut apparaître distinctement tandis que les régions voisines sont obscurcies. L'éclaircissement se produit et cesse rapidement en l'espace de quelques heures apparemment.

Sur la Terre, nous sommes protégés des radiations ultra-violettes émises par le soleil principalement par une couche d'ozone (O_3) qui se situe entre 10 et 40 kilomètres audessus de nous. Mars ne peut avoir un tel écran protecteur puisqu'il n'y a que peu ou pas d'oxygène dans son atmosphère. La couche de brume bleutée semblerait jouer en quelque sorte le rôle de notre ozonosphère. (J'ai lu des récits dans lesquels Mars est pourvue d'ozone en abondance. D'où diable cette affirmation peut-elle tirer son origine?). Là différence essentielle est que notre ozone est toujours là-haut, nous protégeant, tandis que la brume bleutée de Mars disparaît de temps à autre. Les conséquences de l'exposition aux radiations ultra-violettes seraient moindres pour les êtres humains que pour les végétaux, dont les grosses molécules organiques sont brisées par un excès de lumière ultraviolette. Des tentatives ont été faites pour déceler des traces d'altération dans les mers après les éclaircissements bleus de 1939 et 1941 ; elles n'ont pas donné de résultats concluants. On possède quelques données tendant à indiquer que les variations de couleurs saisonnières normales furent interrompues, mais de meilleures observations seront nécessaires pour établir la réalité de cet effet.

Si l'on observe le soleil à la lumière de l'hydrogène, on peut avoir une chance d'assister à un soudain accroissement de brillance sur un groupe de taches solaires appelé éruption solaire. L'éruption émet probablement des radiations beaucoup plus intenses dans l'ultraviolet que la lumière que nous voyons dans la région visible. L'idéal serait qu'une éruption se produise sur le soleil au cours d'une période d'éclaircissement bleu sur Mars. C'est en novembre 1958 que Mars occupera de nouveau une position

rapprochée de la Terre. Etant donné que l'activité des taches solaires sera encore très élevée à ce moment, il est du domaine du possible qu'une telle coïncidence se produise.

VI

Les difficultés qu'on éprouve à discerner des accidents du relief sur Mars et à enregistrer ces impressions sur le papier sont d'une évidence qui n'échappera à personne. La meilleure façon de se faire une idée de ces difficultés est d'essayer de dessiner la planète telle qu'on la voit au téléscope à un moment ou un autre. On constatera qu'il est difficile de reproduire même les taches les plus grossières, pour ne rien dire des détails ténus qui apparaissent et disparaissent instantanément avec une déroutante complexité. La plaque photographique et l'enregistrement électronique ont remplacé l'œil dans presque tous les domaines de l'astronomie, hormis l'observation des planètes, où les observations visuelles restent d'une grande valeur. Les astronomes s'efforcent de dessiner Mars aussi soigneusement que possible, mais il se peut que le résultat obtenu soit sujet à des erreurs psychologiques et physiologiques dont ils n'ont nullement conscience. Ainsi il est concevable qu'une personne atteinte de daltonisme puisse voir les canaux mieux qu'une personne jouissant d'une vision parfaite. Supposons que les canaux aient une teinte bleu pâle. Une personne ayant la parfaite vision des couleurs pourrait ne pas les distinguer si le contraste qu'ils offrent avec le fond de la planète est trop faible. Mais une personne ne percevant pas la lumière bleue pourrait aisément les voir, puisqu'ils se détacheraient en noir, en violent contraste sur le disque.

Un des côtés les plus attrayants de la réunion fut l'occasion qui se présenta de faire examiner notre vue par le Dr. Ingeborg Schmidt, de la Section d'Optométrie de l'Université d'Indiana. Quand on considère l'influence importante que la vision des couleurs peut avoir sur les observations de la planète Mars, il semble étrange que les astronomes aient négligé la question si longtemps. Ceux qui passèrent avec un complet succès le test de vision des couleurs sortirent de la salle d'examen avec un sourire rayonnant, tandis que ceux chez qui cette vision se révéla défectueuse affichaient au contraire une expression attristée. A ce propos, écoutez mon conseil, messieurs, et ne discutez jamais avec votre femme sur quoi que ce soit ayant trait à la perception des couleurs. Un homme environ sur douze est daltonien, alors que chez les femmes la proportion ne dépasse pas un sujet sur cinq cents. Une femme atteinte de daltonisme est aussi rare qu'un nuage de pluie au-dessus de Trivium Charontis.

VII

Je vais maintenant essayer de résumer l'opinion des experts en l'état actuel des recherches sur la planète Mars.

CANAUX. — Il n'a été fait sur les canaux qu'un seul exposé décrivant quelques observations visuelles. Il n'y eut pour ainsi dire aucun débat relativement à ces traits du relief. Les efforts faits pour observer les canaux avec l'intensifieur d'image n'ont pas été aussi heureux qu'en 1954.

DÉSERTS OU RÉGIONS CLAIRES. — Les observations des régions claires à la lumière polarisée offrent une grande analogie avec la courbe de polarisation de la limonite (Fe_2O_3). Je pense que nous pouvons sans crainte ajouter foi à ces observations. Bien qu'il n'y ait pas concordance entre d'autres mesures et la courbe de couleurs des composés ferreux fortement oxydés, cela peut être dû à l'état des spécimens étudiés ; à leur degré de pulvérisation, entre autres choses.

RÉGIONS SOMBRES OU MERS. — De nature encore inconnue. Je crois que la plupart des astronomes inclinent à les considérer comme composées d'une sorte de « substance vivante » plutôt que purement d'origine minérale. Mais si la couche superficielle est due à de la végétation, nous en ignorons la nature. Trop d'impor-

tance a été donnée à l'idée qu'il s'agit de lichens. Les mesures de polarisation présentent quelque concordance avec les courbes obtenues pour des organismes microscopiques tels que le cryoplancton. Des données probantes spectroscopiques ont été également obtenues d'après des observations de la bande d'absorption de 3,4 microns présente dans les substances organiques.

VIE ANIMALE. — Aucune donnée résultant d'observations. Mais on a fait prospérer des anaérobies dans des conditions simulant de près celles qui règnent sur Mars. L'absence d'oxygène, toutefois, semblerait exclure toute forme de vie supérieure. Les discussions sur une vie d'une sorte totalement différente de ce que nous en connaissons sur la Terre semblent relever par trop de la spéculation pour offrir de l'intérêt.

ATMOSPHÈRE. — L'acide carbonique est le seul gaz pour lequel nous ayons des preuves résultant d'observations. L'atmosphère est probablement composée d'environ 98 % d'azote, d'un peu plus de 1 % d'argon, d'un peu d'acide carbonique et d'une trace d'oxygène à titre de consolation.

BRUME BLEUTÉE. — L'atmosphère martienne est généralement opaque à la lumière bleue, mais de temps à autre elle peut s'éclaircir soudainement pour une durée de quelques jours. La nature de la couche de brume bleutée est inconnue. Il semble qu'elle puisse servir à Mars d'écran protecteur contre les radiations ultra-violettes, un peu de la façon dont nous en sommes protégés par l'ozonosphère. La nature de la brume bleue est probablement le problème le plus ardu auquel les observateurs de planètes ont à faire face aujourd'hui.

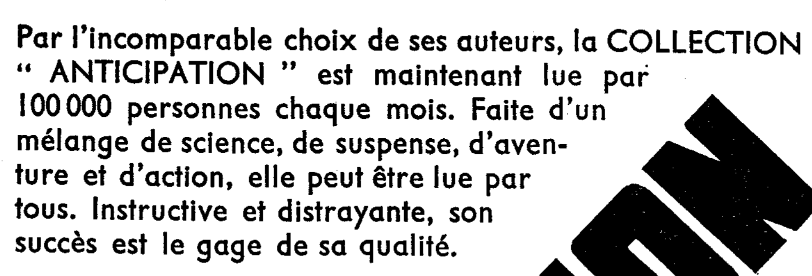
Quand je regarde en arrière, il me semble que ce que j'ai tiré avant tout de ces réunions est une sorte d'impression sur Mars plutôt qu'une somme d'informations spécifiques concernant la planète. Cette impression est qu'une vie végétale et même animale d'une sorte ou d'une autre existe probablement là-bas, en dépit de conditions défavorables. Certes, il convient de remarquer que nous n'en avons pas encore de preuves décisives, mais à chacun de ses retours, nous attaquons la Planète Rouge avec des instruments de plus en plus puissants. Son secret peut nous être livré à tout moment.

(Traduit par Roger Durand.)

RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES

Parmi les précurseurs français de la science-fiction Gustave Le Rouge occupe une place loin d'être négligeable. Malheureusement, un curieux sort semble peser, même à titre posthume, sur cet étrange romancier-polygraphe, puisque la quasi-totalité de ses romans sont devenus introuvables et que leur auteur est aujourd'hui pratiquement inconnu même de ceux qui voudraient qu'on leur rendît hommage. En effet, il n'existe en tout et pour tout, comme source de renseignements concernant Gustave Le Rouge, qu'un vieil article des *« Nouvelles Littéraires »* et quelques passages que lui a consacrés Blaise Cendrars dans *« L'homme foudroyé »*.

C'est pourquoi J.-J. Bridenne, qui désirerait écrire pour *« Fiction »* un article suffisamment documenté sur Le Rouge, serait particulièrement reconnaissant à tous lecteurs qui pourraient lui fournir un complément d'information biographique ou critique à son sujet. Il serait également acquéreur de tous romans de Gustave Le Rouge rattachables à la S. F. en dehors du *« Naufragé de l'espace »* et *« Astre d'épouvante »*, pratiquement les seuls de ses livres dans le genre qui se trouvent encore çà et là. D'avance merci à tous les lecteurs de *« Fiction »* qui voudront bien apporter leur concours pour ces recherches.



Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION " ANTICIPATION " est maintenant lue par 100 000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle peut être lue par tous. Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.

EXIGEZ BIEN CHEZ VOTRE LIBRAIRE

COLLECTION

ANTICIPATION

FLEUVE NOIR

VIENT DE PARAITRE :

LA MORT VIVANTE Stefan WUL

LA FOLIE VERTE M. A. RAYJEAN

Quelques titres parus :

LE GRAND KIM
B. R. BRUSS

CARREFOUR DU TEMPS
F. RICHARD-BESSIÈRE

EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 250 F

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
52, RUE VERCINGÉTORIX - PARIS

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

— *SCIENCE-FICTION* —

par IGOR B. MASLOWSKI

EMBUCHES DANS L'ESPACE, par François Pagery (Rayon Fantastique, Hachette).

Ce roman d'un nouvel auteur français nous conte l'histoire d'un super-capitaliste des siècles à venir, Stève Roussel, qui, pour garantir son monopole d'exploitation du trafic interplanétaire — lequel lui assure une dictature de fait sur le monde — essayera par la corruption, l'assassinat, puis la rebellion ouverte contre le gouvernement, de s'emparer d'un moteur secret, retrouvé par hasard dans une cité perdue au milieu de la jungle vénusienne et dont la mise en service lui porterait un coup fatal.

Le sujet, comme on le voit, n'est pas très nouveau et il me semble avoir lu, il y a quelque temps, un ouvrage bâti sur le même thème. Je m'empresse d'ajouter que la ressemblance s'arrête là, car l'auteur d'« *Embûches dans l'espace* », tout en faisant de son roman un indéniable *space opera*, a également développé — peut-être un peu sommairement — la psychologie de ses personnages, en particulier le caractère de Roussel, sans oublier les aspects sociaux du problème. Car, qu'on le reconnaisse ou non, ce Roussel est la projection (sur un fond d'anticipation) de certaines figures financières de notre temps, celles dont on ne parle guère dans les journaux, mais dont on sait ou du moins dont on se doute qu'elles tirent les ficelles derrière nombre de soulèvements, de révoltes, de coups d'état, de révolutions, voire de guerres. Il est curieux — et même dirais-je réconfortant — que des auteurs de S. F. abordent de plus en plus souvent un des problèmes les plus brûlants de notre époque, au lieu de considérer le genre littéraire qu'ils ont choisi comme uniquement destiné à distraire le lecteur. A ce titre, entre autres, « *Embûches dans l'espace* » est un ouvrage recommandable. Si j'ajoute qu'il est fort bien écrit et non moins bien rythmé, quiconque lira cette chronique comprendra qu'il a ma faveur.

•

L'ORPHELIN DE PERDIDE, par Stefan Wul (Fleuve noir).

C'est l'histoire d'une expédition organisée par un aventurier de l'espace, un mulâtre du nom de « grand Max », pour sauver le fils d'un sien ami, perdu sur la lointaine et inhospitalière planète Perdide. La mère et le père de l'enfant ont péri, victimes des frelons, mais le garçonnet a pu se réfugier dans un bois où les dangereux insectes ne peuvent l'atteindre et le contact est maintenu entre lui et Max au moyen d'une espèce de « walkie-talkie » transmettant le son à une vitesse x fois supérieure à celle de la lumière. Max embarque au passage un de ses camarades, Silbad, qui vit en ermite sur un planétoïde appelé Devil-Ball. Il a également à bord un jeune couple — un prince et sa femme, exilés, et fuyant la vengeance de leurs ennemis. A eux quatre, ils se relayeront au micro pour empêcher le garçonnet de sortir du bois et de commettre toute autre erreur qui lui serait fatale. Jusqu'aux dernières pages, « *L'orphelin de Perdide* » n'est qu'un *space opera* apparemment tout ce qu'il y a de classique. Mais l'auteur tient en réserve une surprise, axée en l'espèce sur la relativité du temps, et cette surprise est de taille. Peut-être pas un des meilleurs romans de l'auteur, mais en tout cas intéressant.

CONVULSIONS SOLAIRES, par Jimmy Guieu (Fleuve Noir).

Nous sommes sur notre bonne vieille Terre, en l'an de grâce 1963. Les astronomes s'aperçoivent un beau jour que les planètes et les étoiles semblent avoir changé de teinte. Phénomène d'optique? Non point, car il s'agit en fait d'un nuage cosmique, se dirigeant à grande vitesse vers notre globe et susceptible de faire périr l'humanité, à moins que des mesures de protection immédiate ne soient prises. C'est à quoi vont s'employer quelques savants, lesquels auront d'ailleurs bien du mal à convaincre des industriels américains de fabriquer des masques spéciaux. Et si nous passons sans encombre au travers du nuage, objectent MM. les *businessmen*, qu'allons nous faire de nos stocks? Finalement convaincus, ils se mettent à l'œuvre, mais des masques, il n'y en aura pas pour tout le monde. Et puis, le soleil se met de la partie, la température terrestre augmente, atteint 60°. Fonte des glaces, raz de marée, séismes de toutes sortes et autres visions d'apocalypse que l'auteur aime bien développer depuis quelque temps dans ses romans. Celui-ci n'est pas exempt de longueurs et aurait gagné à être plus ramassé. La psychologie des personnages est un peu simpliste et les événements sont trop souvent décrits selon une échelle inférieure à leurs proportions réelles. Enfin, je crois que le principal reproche que j'adresserai à Guieu est d'avoir écrit un ouvrage d'aventures alors que « *Convulsion solaires* » eût pu être un magnifique S. F. Il est vrai que ses lecteurs ont probablement des exigences assez différentes de celles du critique.

—— FANTASTIQUE ——

par ALAIN DORÉMIEUX

UNE ETRANGE AVENTURE, par Jane Gaskell (Julliard).

M. René Julliard a la réputation d'être l'éditeur parisien le plus rebelle au fantastique. On pourrait, en ouvrant « *Une étrange aventure* », le croire en voie de s'y convertir. Erreur : l'auteur de ce livre est simplement une petite anglaise de quinze ans. Et René Julliard est l'homme qui se spécialise dans l'exploitation des génies en herbe, de Minou Drouet à Françoise Sagan, en passant par Pamela Moore (« la Françoise Sagan américaine »). On voit donc tout de suite les raisons qui l'ont poussé à éditer Jane Gaskell.

Il y a deux manières de considérer ce livre : en fonction de l'âge de l'auteur (on dira dans ce cas que c'est remarquable) ou en faisant abstraction de cet âge (on peut alors penser que c'est bougrement ennuyeux). Il est peut-être bon à ce sujet de rappeler les paroles de Radiguet, qui détestait qu'on s'extasiât sur son âge : « *Certes, il existe des enfants prodiges comme il y a des hommes prodiges. Ce sont rarement les mêmes. L'âge n'est rien. C'est l'œuvre de Rimbaud et non l'âge auquel il l'écrivit qui m'étonne. Tous les grands poètes ont écrit à dix-sept ans. Les plus grands sont ceux qui parviennent à le faire oublier.* » Ceci pour dire que je crains que Jane Gaskell ne nous étonne plus beaucoup, si par hasard elle continuait d'écrire une fois devenue femme.

« *Une étrange aventure* » est un conte de fées bizarre, à tournure de cauchemar, où l'auteur nous emmène par la main dans un monde qui semble fait de ses rêves d'enfant, de ses imaginations d'adolescente et de ses désirs refoulés. Dans son intelligente et louangeuse préface, Jacques de Lacretelle note ce qui fait l'attrait de l'œuvre : don de la vision, précocité mentale curieuse, mélange de fraîcheur et de morbide. On ne peut que lui donner raison sur de tels points. Il parle aussi de l'inexpérience qui se fait sentir notamment dans les dialogues. Regrettons que ces méchants dialogues remplissent précisément les trois quarts de l'ouvrage.

Cette inexpérience est visible également dans la conduite du récit. Jane Gaskell s'empêtre dans des longueurs qui en ralentissent énormément le rythme. On sent là l'écolière si bien douée que ses professeurs admiratifs n'ont même pas eu le courage de lui faire corriger ses erreurs.

En fait, j'avoue m'intéresser davantage à la personnalité de Jane Gaskell qu'à son génial (?) et malhabile roman. Cette suite de visions plutôt obsessionnelles, peuplées de personnages vaguement grotesques ou monstrueux, est l'œuvre d'une adolescente désaxée, qui aurait peut-être mieux fait de jouer plus longtemps à la poupée, mais qui constitue certainement un « cas » singulier. (Les psychanalystes peuvent fourbir leurs armes : ce livre est un terrain d'études tout trouvé.)

Pour l'amateur de fantastique, enfin, je signalerai une parenté que personne n'a soulignée à ma connaissance. Qu'on lise attentivement les passages les plus visuels de « *Une étrange aventure* », notamment les scènes de carnage de la fin, avec la répugnante Idole vivante. Dans ce grouillement un peu laborieux, qui vise à être dantesque, on reconnaîtra une marque de fabrique de mauvais aloi : Jane Gaskell, c'est de la graine de Marianne Andrau. Dès lors, une seule constatation s'impose : il faut tirer le rideau sur Jane Gaskell.

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

par JACQUES BERGIER

CE MONDE POLARISE, par le Dr Jacques Ménétrier (Julliard).

Le Dr Jacques Ménétrier a suivi dans sa carrière scientifique une trajectoire inverse de la trajectoire habituelle. Alors que généralement on passe des mathématiques à la physique et à la chimie, puis de là à la biologie, en suivant plus ou moins consciemment la classification des sciences d'Auguste Comte, le Dr Ménétrier a suivi le chemin inverse. En partant de considérations sur les diverses catégories de malades, il en est venu à étudier l'action des traces de métaux sur les diverses maladies, puis à faire des découvertes de physico-chimie, puis des considérations sur la structure même de la matière. A partir de ce point il était assez naturel d'en arriver à la réflexion philosophique générale. Après le diagnostic des malades, celui de la société. C'est ce que le docteur Ménétrier fait dans « *Ce monde polarisé* ». Il faut dans cette phrase prendre le mot *polarisé* dans son sens électro-chimique. On dit qu'une pile se « polarise » lorsqu'elle perd progressivement son potentiel. C'est ce qui arrive à la plupart des piles même lorsqu'on ne s'en sert pas. Selon le docteur Ménétrier nous vivons dans une société polarisée qui perd peu à peu son potentiel d'originalité et de développement. Quelles sont les causes de cette déchéance? Quels sont nos moyens de réagir? C'est ce qu'expose l'auteur dans son style habituel, mordant et agressif. Un livre à ne pas manquer, un des plus importants qui ait paru récemment.

•

PLUS CLAIR QUE MILLE SOLEILS, par Robert Jungk (Arthaud).

M. Jungk, on s'en souviendra, est l'auteur du remarquable ouvrage « *Le futur est déjà commencé* » (Arthaud). Son dernier livre est le récit de la grande tragédie de notre époque, celle des savants atomiques. Il se lit comme un récit de science-fiction, et la seule différence avec la science-fiction, c'est que tous les faits sont rigoureusement exacts. Il y a un quart de siècle à peine, la physique théorique était une forme complètement normale de l'activité humaine. Seuls des petits groupes d'enthousiastes s'en occupaient. Seuls les auteurs de science-fiction prétendaient que ces activités transformeraient un jour le monde entier. Comment en est-on venu à Hiroshima et à Bikini? Que nous réserve l'avenir? C'est à ces questions que M. Jungk répond dans ce livre abso-

lument remarquable. C'est le premier de ce genre et il sera probablement beaucoup copié. Mais sans le copier, nos auteurs de science-fiction feraient bien de s'en inspirer. Ils verront dans le livre de M. Jungk comment l'invraisemblable arrive dans la vie réelle et quelles sont les réactions d'êtres humains ordinaires pris dans la plus grande tragédie de tous les temps.

•

OU EN EST L'ASTRONAUTIQUE ? par Hilaire Cuny (Ed. du Zénith).

Il était difficile de renouveler ce sujet si banal qu'est l'astronautique. M. Hilaire Cuny y arrive admirablement. Ce résultat est obtenu parce qu'il prend le problème avec un certain recul et qu'il traite en particulier des sujets voisins, tels que le ralentissement du temps et l'évolution. Félicitons d'autre part M. Cuny d'avoir adjoint à l'ouvrage une bibliographie absolument complète, détail important qui manque généralement dans les livres d'astronautique.

•

VERS LA CONQUETE DE LA VIE, par Jules Carles (Hachette).

L'ouvrage de M. Jules Carles est né visiblement de son indignation devant les exagérations de certains vulgarisateurs. Ce sont des préoccupations du même genre qui ont inspiré mon ouvrage « *Mystères de la vie* », dont « *Fiction* » a parlé en son temps. Mais alors que je me suis tenu « à côté de la biologie » en insistant sur certains champs de recherches voisins, M. Carles pénètre au cœur du problème. Son ouvrage est extrêmement clair. Il se lit comme un roman et se termine d'ailleurs par une petite nouvelle de science-fiction.

ÉPILOGUE A L'AFFAIRE ALBÉRÈS

En guise de post-face, nous publions ici les derniers échos engendrés par la polémique à propos de l'article de R. M. Albérès (voir « Fiction » *n°s* 50 *et* 52).

Je suppose définitivement close la polémique Albérès, mais vraiment ce monsieur a des raisons à nulle autre pareilles. La S. F. n'est tout de même pas un véritable genre littéraire, estime-t-il, parce qu'on ne l'édite qu'en collections caractéristiques et qu'on ne trouve pas de science-fiction sous forme de volumes pareils aux autres, mêlés aux autres productions *littéraires* de l'éditeur. On pourrait lui demander : 1° S'il n'y a pas de collections spécialisées dans le roman historique ou le récit de voyages ; 2° Si les romans de Théo Varlet, si « *Les créateurs* » de Jules Romains, si « *Héliopolis* », si « *L'invention de Morel* » sont parus en collections vouées à la S. F. américanisante, de même que « *La machine humaine* », science-fiction qui remporta le prix Fémina et qui d'ailleurs, comme par hasard, est une des plus médiocres que je connaisse d'un auteur français.

J. J. BRIDENNE.

***

C'est avec un vif intérêt que j'ai relevé un certain paragraphe dans la réponse de M. Albérès. Peu soucieux de connaissances exactes, critique des idées plutôt que des réalités, M. Albérès se dégageait de toute discussion sérieuse en un geste ample et noble, en estimant qu' « *on pourrait discuter indéfiniment en se demandant si c'est en* 1947 *que ce genre est devenu largement célèbre aux Etats-Unis ou vingt ans plus tôt.* » Et de conclure que « *ces discussions seront toujours fort utiles jusqu'au jour ou un travail de dix années, une thèse universitaire, établira soigneusement l'histoire du genre.* »

Mais ce travail existe, M. Albérès. Je dois humblement reconnaître, puisque j'en suis le responsable, que je n'ai pas passé dix années à l'écrire et que je ne saurais sans vanité très exagérée prétendre y avoir retracé une histoire indiscutable du genre. Mais j'espère que M. Albérès, s'il prend un jour connaissance de ce travail, me pardonnera les lacunes qu'il comporte.

Cette thèse a été écrite pour l'Institut d'Etudes Politiques. Elle a pour titre « *L'utopie moderne* », couvre en gros la période 1900-1956, comporte 207 pages dactylographiées ; on peut la consulter à la Bibliothèque de l'I.E.P., sous la cote Th 1311. Comme elle n'a été à ce jour imprimée ni en partie ni en totalité, je ne saurais reprocher à M. Albérès de l'ignorer. J'espère pourtant qu'il n'en sera pas toujours ainsi et je suis déjà heureux de constater qu'elle n'aura pas été tout à fait inutile puisqu'une anticipation de M. Albérès rejoignait grâce à elle une réalité tout à fait tangible.

Gérard KLEIN.

L'écran à quatre dimensions

LA POINTE DE L'ACTUALITÉ

par F. HODA

Décidément l'air d'Angleterre convient de moins en moins au cinéma. « *Les premiers passagers du satellite* » produit, pour la Warner, dans les studios d'outre-Manche et mis en scène par Paul Dickson rappellent toutes les tristes caractéristiques des films britanniques de ces dernières années. Tout se passe comme si les cinéastes anglais s'étaient donné la main pour arrêter une fois pour toutes, les grandes lignes d'un style et d'une psychologie communs rappelant le théâtre et qui reviennent dans n'importe quelle bande.

Le film de Dickson me paraît doublement ennuyeux. D'abord parce qu'il ne se départit pas des « règles » dont je viens de parler. Ensuite parce que son humour involontaire tombe à plat : on ne peut plus n̶ous cacher que les premiers satellites ont été lancés par les russes. Excellente raison qui aurait dû empêcher la sortie de ce film!

De quoi s'agit-il? A la base de Thunder Hill on construit une fusée qui devra rester un certain temps dans l'espace comme satellite puis revenir sur terre avec ses passagers. Projet en apparence purement scientifique. L'équipe est entraînée dans ce but. Le pilote rencontre une journaliste, fille d'un savant mort dans des expériences de ce genre, qui réprouve cette « inutile recherche de l'inconnu » par l'homme. Ce qui ne l'empêchera pas de monter dans la fusée en tant que passagère clandestine.

La veille du départ arrive un savant dépêché par le War Office : la fusée n'a pas des buts purement scientifiques. Elle doit servir à expérimenter hors de la stratosphère une bombe au tritonium dont l'essai sur terre serait trop dangereuse pour l'humanité. L'équipage, animé de sentiments scientifico-pacifistes proteste un petit peu : ça n'était pas gentil de nous avoir caché... et la liberté individuelle... etc. Ils partent quand même. Cette explosion nous dit-on servira à avertir l'autre camp de la puissance occidentale et à lui enlever le goût de la guerre. (Soi-dit en passant : si cette bombe est aussi puissante qu'on le dit, son utilisation par un pays risquant de supprimer la terre entière..., vous comprenez ce que je veux dire.) On monte donc dans le ciel. N...ième décollage de fusée, sortie du champ de gravité, revêtement de scaphandre spatiaux... etc. La fusée devient satellite. Le savant met l'amorce dans la bombe. On envoie celle-ci hors de la fusée. Mais elle revient et se colle à la fusée par « aimantation ». Tout le monde se tient bien, sauf évidemment le savant qui se montre d'une lâcheté dégoûtante. A la dernière seconde pourtant il redevient un héros et avec l'aide d'un autre membre de l'équipage qui dès le début se tenait mystérieusement silencieux, il sort de la fusée. Les deux hommes chevauchent la bombe et l'éloignent de la fusée. Cependant la fusée pique immédiatement vers notre globe. Entre temps le pilote et la journaliste se sont promis une fidélité éternelle?

Ouf. Voilà. Jugez par vous-même. Ajoutez à cela qu'avant le générique on soumet à votre méditation une prophétie de Nostradamus du genre : « l'homme s'élancera à la conquête de l'espace » et vous comprendrez ma consternation. Je préfère mille fois n'importe quel serial ou petit film de dixième ordre américain à ce navet grandiloquent et bien pensant.

Le tout est d'ailleurs farçi d'un psychologisme à bon marché. Les personnages sont d'un bloc, leurs problèmes aussi.

Pourtant les décors ne sont pas plus mauvais que dans d'autres films de science-fiction. La vraisemblance d'un voyage interplanétaire (avec les

connaissances que nous possédons pour le moment) est respectée. La couleur n'est pas trop laide. Côté ciné-technique, les règles sont respectés. C'est honnêtement filmé, monté, sonorisé, etc. Une fois de plus il faudra admettre que la technique et les décors ne suffisent pas. Il faut autre chose. Mais cette « autre chose » semble faire défaut à beaucoup de gens qui s'essaient dans la science-fiction cinématographique.

Quoi qu'il en soit ce film, conçu pour grandes personnes, ne dépasse pas l'âge mental d'un enfant. Il ne peut plaire ni aux uns ni aux autres. Son côté politique et moral élémentaires soulignent encore davantage l'imbécillité des producteurs, réalisateurs et distributeurs qui se lancent dans une entreprise pareille. On prend sans doute le public pour un imbécile en pensant que grâce à l'actualité des satellites on peut lui imposer des navets de cette espèce. La pointe de l'actualité se retourne parfois : il arrive au public de dormir, il lui arrive aussi de se réveiller !...

SATELLITE IN THE SKY (*Les premiers passagers du satellite*).
Réalisation : Paul Dickson. Producteur : Edward et Harry Lee Danziger. Images : Denys Coop. Scénario : John Mather, McIntosh, Edith Bell. Décors : Julius Kay. Interprétation : Lois Maxwell, Kieron Moore, Donald Wolfit, Bryan Forbes, Thea Gregory, etc. Warnercolor. Distribution : Warner Bros, 1957.

■ *Henry Kuttner traduit en français.*

Nos lecteurs peuvent lire, en page 84 du présent numéro de *« Fiction »*, la nouvelle d'Henry Kuttner et Catherine Moore : *« Sous le regard de l'Aigle »*. En annonçant la mort d'Henry Kuttner le mois dernier, nous écrivions : *« Il faut déplorer que l'œuvre de Kuttner soit à ce point inconnue des lecteurs français. On peut espérer — on doit espérer — que nos éditeurs de science-fiction s'aviseront de le découvrir et de le révéler définitivement auprès des amateurs de notre pays »*.

Ce souhait n'aura pas tardé à trouver un commencement de réalisation, puisque nous avons appris que le Rayon Fantastique vient précisément de publier un roman de Kuttner : *« Vénus et le titan »*. Voilà qui vient à point nommé en même temps que la parution dans notre revue de *« Sous le regard de l'Aigle »*.

■ *A propos des « Filles de la nuit ».*

Nos lecteurs fidèles se souviennent de la longue nouvelle de Jean-Louis Bouquet parue dans nos colonnes (n° 13) sous ce titre, après avoir été, longtemps auparavant, annoncée dans la rubrique « Déclaration de titres » de *Mystère-Magazine* (n° 45). Le même récit a, depuis, reparu avec son titre en tête du recueil *« Aux portes des ténèbres »* (Denoël) et même, dans l'intention initiale de l'auteur, le recueil en question devait recevoir, comme titre générique : *« Les Filles de la nuit »*. Il le retrouvera peut-être un jour.

Or, un film a été récemment annoncé sous ce même titre, mais il s'agissait d'une simple homonymie. J.-L. Bouquet ayant émis de justes doléances et fait valoir son antériorité, le producteur du film, M. Vittet, avec la plus courtoise correction, a modifié son titre qui est devenu : *« Filles de nuit »*. Deux articles supprimés, et les mots prennent une autre nuance, fort distincte !

Tout en saluant cette attitude d'excellente confraternité, qui mettait fin au litige, nous sommes heureux de constater que l'antériorité établie par nos magazines, et notamment par la rubrique « Déclaration de titres », a servi l'un de nos auteurs.

Au sommaire du numéro de Juin de

Fiction

vous pourrez lire, entre autres :

L'HOMME AU COL DE FOURRURE

par JOHN DICKSON CARR

●

UN RÊVE DE PIERRE

par PHILIPPE CURVAL

●

MON BARMAN ET SON MONSTRE

par ROBERT BLOCH

●

L'ENFANT QUI N'ÉTAIT PAS LA

par LESTER DEL REY

●

SOLIDARITÉ

par JACQUES BERGIER et PIERRE VERSINS

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

COURRIER DES LECTEURS

Notre Courrier des Lecteurs agite des questions brûlantes. On se souvient de la violente attaque de la science-fiction américaine due à un de nos correspondants, M. Authier, et reproduite dans notre numéro 48. Vous avez lu ensuite, dans notre numéro 50, *deux réponses de lecteurs qui ne partageaient pas les vues agressives de M. Authier. Depuis, ce dernier nous a priés de lui laisser une nouvelle fois la parole, en nous reprochant d'avoir publié une lettre hâtive où son opinion n'était qu'imparfaitement exprimée.*

Vous trouverez ci-dessous les principaux passages de la seconde lettre de M. Authier. Notre correspondant y reprend et y développe son point de vue. Précisons que, si M. Authier est libre d'avoir ses idées, nous pensons que la majorité de nos lecteurs s'en désolidarisera.

Parallèlement, se sont développées ces derniers mois dans « Fiction » *deux autres polémiques : l'« affaire Albérès » (voir nos numéros* 50 *et* 52) *et les attaques contre notre auteur Poul Anderson (Courrier des Lecteurs des numéros* 52 *et* 53). *Ce qui frappe est que nous avons là deux autres aspects du problème déjà soulevé par M. Authier. R. M. Albérès, en s'en prenant à la science-fiction en général, pensait essentiellement à celle des Etats-Unis. Quant à Poul Anderson, il sert de bouc émissaire, car les reproches que lui font ses adversaires ressemblent étrangement à ceux qu'adressent MM. Authier et Albérès à la S. F. américaine en général.*

La question est donc posée : la littérature de science-fiction américaine court-elle à un échec ? Avouons-le, nous trouvons qu'il y a là beaucoup de bruit pour rien, et nous ne sommes pas exagérément émus par ces attaques. D'ailleurs, le vent tourne, puisque dès ce mois-ci Poul Anderson, par exemple, trouve dans le Courrier des Lecteurs de valeureux défenseurs. Et la publication dans le présent numéro d'une nouvelle comme « Sous le regard de l'Aigle » *suffit, à notre avis, à montrer les ressources de la S. F. américaine face à ses détracteurs.*

Les Américains et la S. F.

M. Gabriel AUTHIER, Melle (*Deux-Sèvres*).

Je ne dis pas que la totalité de la S. F. américaine ne vaut rien. Des œuvres comme « *L'univers en folie* », pour n'en citer qu'une, sont de purs chefs-d'œuvre. *Mais,* à côté de ces exceptions, 90 % de la S. F. américaine qu'il nous est donné de lire (autant dans « *Fiction* » qu'ailleurs) ne vaut rien en tant que genre littéraire. En effet, si l'on y rencontre souvent d'excellentes idées de base scientifiques, par contre elle est presque toujours entachée du défaut américain typique qui consiste, par manque de culture générale, en une incapacité d'imaginer que les façons de penser de l'Américain moyen actuel ne doivent pas être le but ultime de l'évolution intellectuelle de toute créature pensante. Ce type standard de la mentalité américaine se manifeste en quatre points essentiels :

1° L'idéal démocratique, face auquel se dresse le grand méchant loup de l'idéal autoritaire. Ce problème irrite, à force de se rencontrer dans la plupart des récits américains de S. F., où il n'a, la plupart du temps, rien à faire. C'est, du reste, parfaitement puéril, car, outre qu'il n'existe pas un régime politique parfait, apte à s'appliquer à tous les êtres de tous les lieux et de tous les temps, il n'est même pas encore démontré que ce régime ait été bon pour le peuple américain.

2° L'idéal technologique, fondé sur une solide croyance en la toute-puissance du progrès matériel, avec comme corollaire la nécessité finale d'une technocratie évidemment démocratique. Ce problème, moins aigu que le précédent, tient cependant une grande place outre-Atlantique.

3. L'idéal commercial, selon lequel

on doit obligatoirement voir toute société civilisée faire reposer ses principes directeurs sur les principes commerciaux qui guident l'Américain moyen du XX[e] siècle.

4° La supériorité absolue de la femme sur l'homme dans tous les domaines, en particulier dans tout ce qui est moral, mental, intellectuel, psychologique. Chacun sait que les femmes américaines ont, dans leur pays, un statut général très particulier et qui ne se rencontre dans aucun autre pays. Il en résulte des attitudes très particulières entre la femme et l'homme ou entre la femme et la société, attitudes qui sont absolument spécifiques des U.S.A. Or, il est curieux de constater qu'aucun écrivain américain de S. F. n'a, à ma connaissance, encore été capable de présenter une attitude féminine différente de celle-là, que ce soit au sujet de femmes européennes, ou de femmes d'un passé ou d'un futur éloigné, ou de femmes de Mars ou d'ailleurs... Il existe, aux yeux de cet écrivain, quel qu'il soit, un type unique de femme, qui est celui de l'Américaine moyenne actuelle, et que l'on rencontre dans tous les temps et dans tout l'Univers avec les mêmes réactions psychologiques. Ce dernier problème n'est pas moins puéril ni irritant que les autres.

Or, ne pas être capable de se sortir de son petit coin d'univers psychologique, c'est précisément la caractéristique du manque de culture générale. Qu'on ne m'objecte pas qu'il ne s'agit pas là d'un défaut typiquement américain. Le défaut de culture générale existe partout, certes, mais aux U.S.A. cela atteint un niveau particulier, avec une inaptitude totale à sortir de la mentalité de la vie quotidienne, une ignorance crasse de toute psychologie qui n'est pas américaine et moyenne. Et cela, que mes honorables contradicteurs veuillent bien s'en persuader, je ne le sais pas seulement par mes lectures, mais aussi par l'expérience personnelle de mes relations avec des Américains des classes « intellectuelles ».

Que tout cela, en littérature, donne des résultats lamentables, c'est une conséquence normale. Je ne dénie pas aux auteurs américains d'excellentes idées scientifiques. Mais il ne suffit pas d'avoir de bonnes idées pour faire de la bonne littérature. A la faiblesse psychologique des auteurs, joignez la trop grande facilité de la langue anglaise, qui permet à tout un chacun d'écrire dans un style à peu près présentable, et par conséquent, de se prétendre écrivain, et vous comprendrez la grande misère de la littérature de S. F. américaine.

Tout cela, vu objectivement et sans passion, n'est pas une opinion qui me soit strictement personnelle. Elle est la même dans différents milieux que je connais et où la culture littéraire est tenue en estime. Or les neuf dixièmes de la littérature de S. F. qui est fournie au public français est américaine. De là à généraliser et à conclure un peu hâtivement que presque toute la S. F. est dépourvue de valeur, il n'y a qu'un pas qui est souvent facilement franchi. Du reste, plusieurs lettres que j'ai reçues au sujet de la présente affaire me montrent que je suis loin d'être le seul à penser ainsi.

Coïncidence : l'affaire en question prend naissance au moment même où M. Albérès dénonce « la faillite de la science-fiction ». D'après les auteurs cités par celui-ci, il semble incriminer surtout la S. F américaine, et je ne saurais l'en blâmer, puisqu'il me rejoint sur certains aspects du fond de la question.

Que cette question, par exemple, soit bien posée! Il s'agit ici de littérature. La littérature ne comprend pas seulement des idées, mais aussi l'art de les bien présenter. Faillite de la science-fiction? Non pas. Mais faillite de la littérature de science-fiction, oui! « *Fiction* » s'intitule la revue *littéraire* de l'étrange. Oserez-vous qualifier de « littéraires » les balourdises de pensée, les maladresses de construction, les lourdeurs de style que l'on rencontre à foison dans la grande majorité des nouvelles que vous publiez?

J'ai toujours aimé la S. F. et lorsque, après la guerre, j'ai assisté à cette explosion, à cette floraison de littérature de S. F., j'ai eu une grande espérance. Las! Alors qu'un véritable art littéraire de la S. F. *aurait pu* naître, on n'a abouti, finalement, qu'à une sous-littérature.

A part de brillantes exceptions — il y en a eu de magnifiques dans « *Fiction* » — cette sous-littérature se borne à vous distraire sans vous enrichir. Pour la mettre au niveau supérieur, il aurait fallu une sélection toujours sévère plutôt qu'un choix « commercial ». Maintenant, le mal est fait pour le passé, mais il est loin d'être irréparable pour l'avenir. A vous seulement de faire ce qu'il faut pour cela. En attendant des jours meilleurs, je ne peux que vous avouer, à mon grand regret, que si je continue à acheter « *Fiction* » chaque mois, c'est plutôt pour me tenir au courant que par intérêt profond, car je n'y trouve généralement qu'une ou deux bonnes nouvelles tous les deux ou trois numéros.

⁂

Plaidoyer pour les auteurs français.

M. Pierre RIGAUDIS, *Béziers.*

Fidèle lecteur de « *Fiction* », j'ai lu avec plaisir la remarque de Monsieur G. Authier, parue dans votre Courrier des Lecteurs. Sans partager complètement le point de vue de ce monsieur sur la littérature de science-fiction américaine, je trouve pour ma modeste part que les auteurs de romans d'anticipation français ne sont pas critiqués et surtout mis en valeur comme il le faudrait dans votre revue. La plupart de vos critiques, qui ont pourtant, à mon avis, un sens, disons... critique assez développé, ont tendance très souvent à pontifier à propos d'ouvrages émanant d'auteurs américains dont le nom avec un grand N semble suffire à donner toutes garanties à leurs yeux. Je suis moi aussi amateur d'Asimov, d'Anderson, de Matheson, etc., mais pour en revenir à l'esprit de ma lettre, je pense que certains auteurs français, comme par exemple F. Richard Bessière pour ne citer que celui-là (car j'ose avouer qu'il est un de mes préférés), ont un talent affirmé qui mériterait d'être davantage mis en valeur dans vos rubriques. J'ai eu l'occasion d'assister il y a quelque temps à une émission de Télé-Paris au cours de laquelle le tandem Richard-Bessière a été interviewé pour la sortie de « *La deuxième Terre* », son roman paru au « Fleuve Noir ». Je suis heureux de constater au passage la délicate attention de la rue Cognac-Jay envers celui que je considère comme un des meilleurs auteurs français de science-fiction. Toujours d'après l'émission, R. Bessière aurait écrit son premier roman d'anticipation en 1940, à une époque où la science-fiction n'était réservée qu'aux auteurs classiques du genre et où la quasi-totalité du public se désintéressait des aventures extra-terrestres. La preuve en est que c'est dix ans plus tard seulement qu'ils eurent la joie de faire éditer leur « *Conquérants de l'Univers* ». J'estime donc que le public français pourrait et devrait être mis au courant par votre revue de ces petits faits ayant leur importance pour les « *fans* » qui, comme moi, s'intéressent au curriculum vitae de leurs auteurs favoris. Ne connaissons-nous pas l'âge, les goûts et les projets de Matheson, Bradbury, etc. dont votre revue nous entretient assez souvent? Alors pourquoi ne pas faire un petit effort pour les auteurs de chez nous?

⁂

Pour ou contre Poul Anderson ?

M. MORDUT, Le Havre.

Je suis un lecteur assidu de votre revue depuis son début. Je lisais toujours attentivement le Courrier des Lecteurs sans jamais vous avoir écrit. Je le fais pour me joindre à Mme Demonceau et protester contre l'envahissement de vos colonnes par ce Poul Anderson, dont le pathos insipide déshonore une revue à l'ordinaire bien tenue. « *Gangsters légaux* » était inepte, « *Loup y es-tu ?* » ridicule ; quant à « *Un travail de Romain* », je crois que « ânerie » est encore trop faible. Je lis aussi la revue « *Satellite* », qui nous a gratifiés d'une histoire fleuve appelée « *Barrière mentale* », qui ne relève pas le niveau de cet auteur. De grâce, débarrassez-nous de cet « *écrivain* » impossible.

●

M. Francis CARSAC, Talence (*Gironde*).

Je ne puis laisser passer sans protester la lettre de Mme Demonceau, de Bruxelles, au sujet de Poul Anderson. Que cette dame ne l'aime pas, libre à elle. Qu'elle le dise, elle en a parfaitement le droit. Qu'elle nie son talent, cela prouve un certain aveuglement. On peut ne pas aimer un écrivain, et reconnaître ses qualités. Je hais Bradbury, mais je reconnais qu'il sait, le plus souvent, écrire une nouvelle. Quant au « manque d'humour » de P. Anderson, que Mme Demonceau se souvienne que l'humour belge est souvent totalement incompréhensible pour les Français (que l'on ne voie pas là une attaque contre la Belgique, que je considérerais volontiers, la connaissant bien et y ayant de multiples amis, comme une seconde patrie !).

« *Gangsters légaux* » est bel et bien de la S. F., fondée sur la sociologie au lieu de la physique. Il en est de même pour le fameux « *Meilleur des mondes* » d'Huxley. Et que Mme Demonceau veuille bien m'en croire, il est plus difficile de faire une S. F. sociologique qu'aucune autre !

Gardez donc Poul Anderson. C'est votre valeur la plus sûre !

Par ailleurs, j'aurais une petite lance à briser avec A. Dorémieux, à propos de sa critique parue dans le numéro 52. Je ne crois pas que « *Brain wave* » soit le meilleur roman de P. Anderson. Je préfère de loin « *Question and answer* », ou « *The long way home* », voire « *Starways* », malgré les coupures faites par l'éditeur. Et je souhaite à la France beaucoup de « primaires » comme P. Anderson. Par ailleurs je suis tout à fait d'accord avec Dorémieux. Il y a dans les œuvres d'Anderson un sens du cosmique dont, malheureusement, la plupart des auteurs français manquent, et pas seulement parmi ceux de S. F. Parmi ceux de la « grande littérature », je ne connais guère que Malraux et Saint-Exupéry qui le possèdent.

•

Madame BISSON, Paris.

La lettre que vous a adressée Mme Demonceau de Bruxelles m'a mise fort en colère ! Pourquoi la publiez-vous ? Est-ce pour obtenir un sondage de l'opinion de vos lecteurs ? En ce cas vous avez réussi.

C'est que personnellement et contrairement à cette dame, j'apprécie beaucoup Poul Anderson, et certaines de ses nouvelles m'ont procuré un plaisir extrême... Ce sont justement « *Superstition* » et « *Loup y es-tu ?* » (que j'ai relues plusieurs fois pour en savourer tout le sel). « *Un travail de Romain* » me paraît de la même verve.

Ma voix, solitaire, aura peut-être du mal à contrebalancer celles « du petit cercle d'amis belges, fervents lecteurs de « *Fiction* », qui entourent Mme D... — soit dit en passant, cette dame a bien de la chance de réunir une telle unanimité autour d'elle ! C'est un fait rare qui mérite d'être signalé !

Ceci dit, je pense qu'il doit être très difficile de composer un magazine comme le vôtre, où l'imagination peut aborder tellement de domaines différents.

Il y a dans votre revue des nouvelles que j'aime énormément, d'autres moins, d'autres enfin pas du tout. Je n'irai pas vous les énumérer et je pense et comprends fort bien que pour d'autres lecteurs le choix soit différent.

Je juge, sans aucune référence pour me permettre de le faire, votre revue bien écrite et bien présentée. C'est un gros point.

Je pense, quoique parisienne et non bruxelloise, apprécier l'humour autant que Mme D..., mais il y a quelque chose au pays de Voltaire que nous ne pouvons accepter... c'est l'intolérance et le fanatisme.

Dépôt légal : 2e trimestre 1958. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.